

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	11X	12X	13X	14X	15X	16X	17X	18X	19X	20X	21X	22X	23X	24X	25X	26X	27X	28X	29X	30X	31X	32X
														/								

La Bonne Littérature Française est vue et lue par plus de 100.000 personnes.
Annonceurs s'il vous plaît en prendre note.

PRIX - - 10 Cts.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

CHAQUE OUVRAGE EST AU COMPLET

No. 19

LE MARTYRE D'UNE MÈRE

PAR

GEORGES PRADEL

JUILLET 1895.

NOUVELLE SOCIÉTÉ DE PUBLICATIONS FRANÇAISES

LEPROHON & LEPROHON

ÉDITEURS:

25 RUE ST-GABRIEL, Montréal, Can.

OPINIONS DE LA PRESSE

Lisez " Fleurs Champêtres " cela vous procurera pour quelques courts instants un sentiment heureux d'apaisement et de calme En un mot, c'est un charmant volume : pour le lecteur, un régal, pour Françoise, un succès.—(*La Patrie*).

" Fleurs Champêtres " est une mignonne gerbe de fleurs que Françoise offre au public, dans le joli livre qu'elle vient de signer, fleurs littéraires de bonne et fraîche odeur, cueillies à la campagne un peu partout et par toutes les saisons.—(*La Minerve*).

Le style de ce petit livre est clair, élégant et pur. Par ci par là une expression particulière dénonce l'origine de l'ouvrage et ajoute comme une grâce de plus à ce bouquet parfumé.—(*Le Monde*).

" Fleurs Champêtres " c'est un recueil de quatorze nouvelles pures de toute imitation ; c'est un livre de foyer, livre de chevet, livre de voyage et de récréation, c'est-à-dire de repos.—(*Le National*).

" Fleurs Champêtres " est un livre très coquet de toilette et très gracieux de style que vient de publier Françoise. Chaque bluette est écrite gentilleusement avec cachet, avec goût et par une vraie femme.... —(*La Liberté*).

L'aimable écrivain qui signe Françoise vient de nous donner le plus charmant recueil de nouvelles canadiennes qui ait jamais été publié à Montréal.—(*La Presse*).

La tâche patriotique que Françoise s'est assignée à été remplie par elle avec un rare talent. Ses récits, ses peintures de nos mœurs sont vraiment marqués au coin du meilleur style. La simplicité avec laquelle elle raconte, la douce émotion qu'elle met parfois, la franche gaieté, l'esprit gaulois qui pétille rendent les *Fleurs Champêtres* bien agréables à savourer.—(*L'Union Libérale*)

VIENT DE PARAÎTRE

Une Nouvelle Edition de

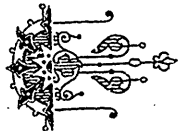
Mon Oncle
Et
Mon Curé

.. PAR ..

JEAN DE LA BRETÈ

Couronné par l'Académie Française. PRIX MONTYON.

CET OUVRAGE, QUI CHARME LE LECTEUR
PAR UNE ORIGINALITÉ EXQUISE, SERA
EXPÉDIÉ FRANCO SUR RECEPTION DE 15
CENTIMS EN ARGENT OU TIMBRES-POSTE.



LEPROHON & LEPROHON,

ÉDITEURS

25—RUE ST-GABRIEL, MONTREAL, CAN.—25

3-1-15
LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE

PUBLICATION MENSUELLE

No. 19.

Abonnement - - - \$1.25 Par Année

LE MARTYRE D'UNE MÈRE

— PAR —

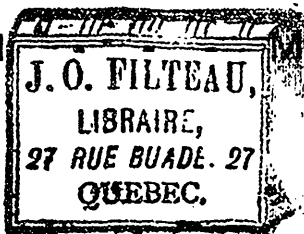
GEORGES PRADEL

— — — — —
JUILLET 1895

— — — — —
LEPROHON & LEPROHON

EDITEURS:

25 Rue St-Gabriel



Montréal, Can.

La Bonne Littérature Française

PUBLICATION MENSUELLE

La plus complète et la meilleur marché de toutes les publications du Canada. Cette publication forme une collection précieuse des meilleurs écrivains contemporains. Chaque volume renferme la matière d'un ouvrage de 350 pages et, dans son nouveau format, donne de \$10 à \$12 de littérature par année, pour \$1.25. Le volume 10 centins.

NUMEROS PARUS

1er Numéro paru :	" Follement aimée ou le Torpilleur 29," par P. Maël.
2e	" Les Mystères de Montréal," par Auguste Fortier.
3e	" Le Martyr de l'Amour," par Pierre Zaccane.
4e	" La Roche qui pleure," par Chs. Valois.
5e	" Le Remords d'un faussaire ou le Désespoir d'une femme," par M. Du Campfranc.
6e	" Rêves Dorés," par M. Maryan.
7e	" Le Drame de l'hôtel Woronzoff," par Marie Maréchal.
8e	" Les Fiançailles de Lorette," par Ph. Saint-Hilaire.
9e	" Le Sacrifice d'un fils," par Ernest Daudet.
10e	" Le Coureur de Dot," par Du Campfranc.
11e	" Souffrance et Bonheur," par Pierre Maël.
12e	" Le Roman d'une jeune fille pauvre," par Eliza Gay.
13e	" Le Roman d'un crime," par Etienne Marcel.
14e	" Trahison Vaincue par l'Amour," par Jules Mary.
15e	" La Vengeance du Fiancé," par Jules Mary.
16e	" L'Enlèvement Mystérieux," par Xavier de Montépin.

17me NUMERO PARU

Les Deux Jeanne ou Le Solitaire du Grand Bouf

Par PIERRE MAEL

Nous n'avons pas à faire l'éloge de cet écrivain, aux lecteurs de la " Bonne Littérature Française," ceux qui ont lu " Follement Aimée," ou " Souffrance et Bonheur," nous sauront gré de leur annoncer l'apparition d'un nouveau roman du même auteur, dans le 17ème numéro de la " Bonne Littérature Française," intitulé :

Les Deux Jeanne ou Le Solitaire du Grand Bouf

La scène se passe aux bords de la mer, le drame intime, l'émotion, le plaisir, les descriptions vraies, le naturel des personnages se suivent tour à tour, sans répétitions, avec un charme infini. Le grand amour du " Solitaire," qu'il ne comprenait pas lui-même, mais réalisé par ceux qui l'entourent, est écrit d'une façon magistrale.

Depuis le commencement jusqu'à la fin du livre, le lecteur est sous le charme. Nous sommes heureux de pouvoir présenter un si bel ouvrage à nos lecteurs et nous sommes assurés à l'avance, du succès de ce chef-d'œuvre.

(Sur réception de 10 CENTINS, un de ces volumes au choix sera expédié à toute personne qui voudra bien en faire la demande.)

18me NUMERO PARU

Un Misérable Faussaire

Par PAUL SAUNIÈRE

Tel est le titre du roman publié par " La Bonne Littérature Française " dans son numéro 18 du mois de juin 1895.

Ce numéro présente aux lecterns un des derniers et plus beaux ouvrages de Paul Saunière, l'auteur justement fameux du " Secret de la Roche Noire." Cet ouvrage est intéressant au dernier point, et contient des leçons salutaires que tout le monde devrait savoir pour se mettre en garde contre ces imposteurs dont les journaux racontent les méfaits tous les jours. Le récit est bien fait, les épisodes se relient entre eux d'une façon complète et le lecteur se sent transporté aux scènes même de l'histoire par le talent de l'écrivain.

Ce numéro de la " Bonne Littérature Française " sera envoyé franco à tous ceux qui en feront la demande accompagnée de 10 centins en argent ou timbres poste.

Leprohon & Leprohon

Libraires-Éditeurs,

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Canada



LE MARTYRE D'UNE MÈRE

PREMIÈRE PARTIE

I

LA PHILOSOPHIE DE JULES DRÉAN.

Un matin de la fin de septembre de l'an 1882, le rapide de Compiègne déposait sur le quai de la gare de Creil un jeune homme svelte, bien pris dans sa taille élégante et robuste.

Vingt-huit ans, des traits réguliers encadrés par une barbe et des moustaches soyeuses d'un blond foncé. Les yeux, et aussi les lèvres minces, serrées, déparaient quelque peu ce gracieux ensemble. Ils étaient noirs, ces yeux, froids, durs. Ils dénonçaient une grande sécheresse de cœur, un égoïsme sûr ; tous sentiments que, fort heureusement pour notre pauvre espèce humaine, on rencontre rarement chez les êtres de l'âge du voyageur, alors que le cœur n'a point encore été froissé par les désillusions pénibles et les chagrins de la vie. L'existence, cependant, n'avait point été cruelle pour Jules Dréan. A vingt deux ans, la mort de ses parents l'avait mis en possession d'une jolie fortune. Il avait depuis mené la vie à grandes guides, et comme il était joueur effréné, le résultat final était facile à prévoir.

Comment, au milieu de cette vie dissipée, avait-il pu continuer ses études, suivre ses cours ? . . . et à vingt-huit ans, à l'heure où nous le voyons entrer en scène, se trouver bel et bien muni du titre de docteur en médecine, titre justement mérité et conquis, c'est là un de ces mystères que l'on heurte à chaque pas dans la vie. Le monde est rempli de ces antinomies, de ces contradictions inexplicables.

Toujours est-il que, pour l'instant, sa situation n'était pas des plus riantes.

Il était ruiné. . . . Oh ! mais, ruiné au même, il ne restait rien de sa légitime. Des dettes, par contre : il avait des dettes ; fort heureusement elles n'étaient point criardes, et ne l'embarraçaient guère. Ce qui le gênait, c'était le présent.

Ayant vite pris l'habitude de toutes les élégances, il éprouvait une invincible horreur de la misère, déguisée ou non.

Il entendait vivre, et bien vivre, comme toujours, il avait vécu dans le luxe, dans le confort et le bien-être, et tout en passant son examen de conscience, il reconnaissait que rien ne lui coûterait pour obtenir ce résultat.

Doué d'un tempérament semblable, Jules Dréan avait, il faut bien le reconnaître, tout ce qu'il faut pour promptement arriver.

L'occasion lui manquait, mais au besoin, il était capable de la faire naître. Encore fallait-il un point de départ, une plateforme, et il enrageait de ne point encore avoir pu les découvrir.

Franchissant la sortie de la gare, il arriva dans la rue. Le temps était doux, une brise légère tempérant les ardeurs d'un soleil radieux. Jules Dréan ferma l'oreille aux alléchantes propositions des cochers qui se disputaient déjà, abaissant leurs prix pour se faire concurrence.

—Bah ! — fit le jeune homme, — la Flache n'est qu'à une lieue, et le cousin Félix me fera bien reconduire... D'ailleurs, il faut faire des économies.

Et sans plus répondre aux obsessions des cochers, il franchit les deux ponts sur l'Oise, prenant, après être sorti de la ville, la route qui conduit de Creil à Pont-Ste-Maxence.

Jules Dréan atteignit bientôt l'endroit où il devait quitter la grande route. Une traverse, munie d'une barrière ouverte l'échancrait à angle droit. Sur un poteau indicateur, une cartouche portait inscrit en majuscules noires : *Verreries de La Flache*.

Le jeune docteur s'engagea dans la traverse. Au travers de massifs de bouleaux pleureurs, voyaient, à cinq cents mètres environ, trois hautes cheminées en briques rouges de différentes grandeurs. L'une d'elles, la plus petite, se couronnait seule d'un panache de fumée. Cette singularité éveilla l'attention de Jules Dréan.

—Qu'est ce que c'est ? se demanda-t-il, est-ce que notre gentilhomme verrier aurait éteint ses hauts-fournaux ?...

Pressé d'en apprendre plus long, il se dirigea à grands pas vers la verrerie.

Il s'en trouvait encore à une certaine distance lorsque deux épagneuls noirs et feu, deux gordons superbes, bondirent tout à coup, franchissant la haie et vinrent à lui en aboyant et en grondant.

—Paix Ben ! Paix Spring ! A bas, mes braves bêtes, vous m'avez donc oublié ? vous ne vous souvenez donc plus de moi depuis...

—Depuis l'an dernier, fit une voix brusque de l'autre côté de la haie, n'ont-ils pas eu le temps de t'oublier. Tu vas voir que c'est toi qui va les appeler ingrats.

En même temps les branches s'écartèrent et livrèrent difficilement passage à un homme de trente-six à trente-huit ans, grand, gros, en costume de chasseur. L'arrivant tenait encore à la main un superbe coq à collier blanc. Le faisan agitait ses ailes diaprées dans un dernier tremblement d'agonie. Nous venons de dire l'âge de Félix Martray. Nous ajouterons qu'il était lourd, épais ; le cou court, avec la tête dans les épaules. Les traits de cette tête taillés gros, en force. Les yeux, assez beaux, d'un bleu foncé, étaient protégés par d'épais sourcils qui se contractaient souvent, sous l'empire de l'impatience ou de la colère. Félix Martray portait une grosse moustache brune et d'épais favoris, découvrant un menton rond, gras, à fossette. Le maître de la Flache avait l'air soucieux.

Jean Dréan était venu à lui la main tendue.

—Bonjour cousin, lui dit-il, je ne te demande pas comment va, ce matin... En tous cas, tu devrais être de belle humeur, tu viens de faire un coup de fusil superbe, et pardieu, tu me reçois tout aussi bien que Ben et que Spring.

—Bon, bon, répliqua en grognant Félix Martray, tu n'avais qu'à venir plus souvent à la Flache... Néanmoins, sois le bienvenu, cousin, d'autant plus que tu arrives à pic.

—Tu as besoin de moi ? fit le jeune homme avec empressement.

Félix Martray laissa échapper un profond soupir.

—Oui, j'ai besoin de toi, des autres, de tout le monde, ou je n'en sortirai jamais. Allons, rentrons, nous causerons les pieds sous la table.

M. Martray siffla ses chiens et prit la direction de la verrerie.

Son cousin ne pouvant le voir, il laissa dire à sa physionomie toute sa pensée, et il accompagna une grimace expressive de ces mots prononcés à voix basse :

—Ça sent le roussi.

Pour arriver à l'habitation, à la maison du maître de La Flache, — un chalet dont les tuiles s'apercevaient au milieu d'une touffe de catalpas et de platanes, M. Martray dut traverser la grande cour de la verrerie.

Au centre de la cour, un groupe d'ouvriers entourait un contre-maître. On causait là avec animation et force gestes.

A l'aspect du patron il se fit un grand silence au milieu duquel le contre-maître se détacha du groupe, il s'approcha de son maître, mettant le chapeau à la main.

M. Martray s'arrêta, les traits contractés. Sa physionomie avec pris une expression de fureur.

— Monsieur, demanda à mi-voix le contremaître, en jetant un regard du côté de Jules Dréan, ils voudraient savoir jusqu'à quel jour ils doivent patienter.

— Samedi !... J'ai dit samedi, fit Félix Martray, d'une voix qu'étranglait la colère. Pour une fois on peut bien attendre peut-être.

En prononçant ces derniers mots, il avait atteint la porte du parc de la maison d'habitation, et d'un coup violent, oubliant la présence de son cousin, après l'avoir brusquement franchie, il la claqua au nez de Jules Dréan qui faillit être renversé.

Jules Dréan ne s'était pas trompé, il arrivait en plein désastre.

— J'ai eu une fichue idée de venir ici, se dit-il.

Il put également entendre, en traversant le vestibule, la cuisinière qui répondait insolemment à son maître.

Le déjeuner n'était pas prêt... et un invité encore !... Monsieur prenait bien son temps....

A bout de patience, Félix Martray laissa échapper un juron qui fit trembler les vitres. Il repart dans le vestibule, accrocha son fusil à un porte-manteau, et servant nerveusement son cousin par le bras.

— Viens dans mon cabinet, lui dit-il, là au moins nous serons tranquilles.

Le laissant passer devant lui, il le fit entrer dans son bureau. Refermant la porte, s'appuyant contre, les bras croisés, la face convulsée, il adressa ce seul mot à son jeune parent, mot terrible qui résumait toutes ses angoisses :

— Tu as compris, n'est ce pas ?

Et comme Jules Dréan se taisait, il ajouta, fais int explosion :

— La ruine !... Entends-tu bien !... La ruine complète !... Je n'ai plus rien !... Rien !... J'ai tout perdu !... Tout !... comprends-tu !... J'ai dit à ces hommes qu'ils seraient payés samedi !... J'ai menti !... Je leur ai menti !... Ils ne seront pas plus payés ce jour-là qu'ils ne l'ont été samedi dernier !... Et je n'ai pas le courage de me tuer ! demain les huissiers seront ici ! On prendra ce qui reste.... Et moi !... moi !....

Et deux larmes de rage coulèrent lentement sur les joues du malheureux.

— Comment as-tu fait ? lui demanda son cousin, tu étais riche, tu possédais cinquante mille livres de rente... Comme ton frère, du reste.

— Comment j'ai fait?... Ah ! comment j'ai fait?... J'ai voulu tâter de l'industrie, j'ai joué, j'ai perdu... La guerre, l'Allemagne, les non payants, les non valeurs, tout s'accumulant, ainsi qu'il arrive toujours, quand le malheur vous frappe. Enfin, je n'ai plus rien... Ah ! si !... j'oubliais !... Il y a toi... Tu m'as dit tout à l'heure que tu n'avais rien oublié, que tu n'étais point un ingrat... Je t'ai prêté dix mille francs il y a un an... Rends les moi... On ne sait pas, la somme n'est pas forte, mais enfin, elle me donnera du temps, peut-être le sort cessera-t-il de s'acharner après moi... Ça doit finir, la chance peut tourner...

Jules Dréan ne répondait pas. Il s'était laissé aller dans un fauteuil, et les mains croisées sur ses genoux, il faisait aller sa tête. Enfin, il finit par prononcer cette phrase qui résumait toute sa pensée :

— Ainsi, mon pauvre Félix, voilà où tu en es !... Tu en es réduit aux expédients !

Félix Martray ne comprit pas tout d'abord...

— Je t'ai dit que j'avais tout perdu... tout, hormis les dix mille que je t'ai prêtés l'année dernière... Rends-les moi... et tu verras...

Ce fut au tour de Jules Dréan de faire explosion.

Te rendre tes dix mille francs, s'écria-t-il en bondissant. Mais tu es fou ! fou à lier !... Mais où veux-tu que je les prenne?... — Mais je venais tout simplement t'en demander dix mille autres !... Tu vois comme ça se trouve !...

Lorsqu'un homme est dément de douleur, lorsqu'il est depuis longtemps en proie aux affres d'une agonie morale, le moindre choc suffit parfois pour le mener tout droit à une exaspération féroce. Les dernières paroles de Jules Dréan avaient été prononcées par celui-ci avec un ton de raillerie amère.

Félix Martray se précipita sur son cousin, les mains étendues. L'œil étincelant, les lèvres crispées laissant voir ses dents blanches comme celles d'un fauve, il était effrayant ! Pour la première fois de sa vie, le sceptique et froid Dréan ressentit une sérieuse inquiétude.

—J'ai été trop loin, se dit-il, cette brute est parfaitement capable de m'étrangler.

Battant en retraite derrière le fauteuil :

—Tu ne vas pas m'assassiner ? n'est-ce pas, mon bon Félix, dit-il d'un ton très calme, cela n'arrangerait nullement tes affaires !

—Rends-moi mes dix mille francs ! continuait M. Martray d'une voix rauque, rends-les moi, je le veux... il me les faut !...

—Eh ! je ne les ai pas sur moi, que diable, puisque, je te le répète, je viens mettre ton obligeance à une nouvelle épreuve.

L'effort tenté par M. Martray était le dernier. Le malheureux s'en fut tomber sur un divan, la tête dans les mains.

Oh !... c'est trop !... c'est trop ! murmura-t-il.

Jules Dréan avait tranquillement repris sa place dans son fauteuil. Il le comprenait, l'accès de fureur de son cousin était passé, il n'avait plus rien à craindre. En voyant l'accablement de Félix, le jeune homme réprima avec peine un mouvement d'épaules.

—Au lieu de te lamenter, ce qui ne sert à rien, lui dit-il, au lieu de pleurer comme une femme, ce qui est bête, veux-tu que je te dise une chose ?... Je les aurais tes dix mille francs, que je ne te les donnerais pas. Félix avait fait un mouvement. Non, je ne te les donnerais pas, parce qu'ils ne te serviraient à rien. Ce serait dix mille francs de flambés, qui iraient tout simplement rejoindre les autres au fond du gouffre.

Ce n'est pas dix mille francs qu'il te faut... C'est cent mille, deux cent mille, toute une fortune... pour te sortir d'ici, ou t'établir ailleurs... Car franchement, quand tu fourrerais dedans tes créanciers !... Je n'y vois pas d'inconvénient.

—Je ne veux pas être déshonoré. Je ne veux pas être un failli !...

Jules Dréan tapa du pied.

—Des bêtises !... Des grands mots !... Déshonoré !... Et pourquoi ?... Parce que le sort t'a trahi... Ce sont des farces... Tiens ! Félix ! Tu es mon aîné de beaucoup, et tu n'es encore qu'un enfant !... Je suis autrement fort que toi, va !... Je n'ai plus le sou... Je suis ruiné à même... Et bien ! je n'en suis pas plus triste pour cela... Je m'arme de philosophie... C'est un mauvais moment à passer... voilà tout. Je me dis... — tu vas me trouver bien prétentieux, mon cher Félix, mais cela m'est parfaitement égal, — Je me dis que je suis jeune, intelligent, bien de ma personne, que par conséquent j'ai droit à une certaine somme de jouissances et que je saurai bien les conquérir.

M. Martray, tout en écoutant son cousin, avait relevé la tête.

—Tu feras des dupes, lui dit-il.

—Encore des mots ! Toujours des mots !... Est-ce qu'il y a des dupes dans la vie ? Il y a les faibles et les forts... Voilà tout... Moi je suis un fort... Tu seras un fort aussi si tu le veux.

M. Martray voulait discuter quand même.

—Et ta conscience ?... qu'en fais-tu.

Tout en parlant, Jules Dréan s'énervait. Il devenait pâle, serrait les lèvres, et marchait d'un pas agité à travers le bureau.

—Ma conscience ! s'écria-t-il. Ah ! elle est bien bonne ! Où c'est-y placé ma conscience !... Et comment est-ce fait surtout ! C'est-y rond, c'est-y carré... Non, réellement, tu me fais de la peine, mon bon Félix, en te voyant t'attacher ainsi à toutes les niaiseries de l'ancien jeu. Enfin, ce que tu appelles "conscience" et ce que je nomme moi, "préjugé" il y a bien des gens qui ont perdu cette chose indéfinissable dans la grande bataille de la vie, ils ne s'en portent pas plus mal.

M. Martray était effrayé de ce cynisme.

—Mais tu ne crois donc pas à Dieu, malheureux !

Cette fois, le jeune docteur partit d'un éclat de rire trop forcé.

—Ah! ah! ah! Dieu, fit-il, le bon Dieu! Laisse-moi donc me tordre!... Dieu! La Famille!... La Société!... Il y a un brave magistrat, du haut de son siège, qui a fort heureusement fait justice de ces vieilleries en les traitant de *tas de balançoires*....

Et, enchanté de sa bonne plaisanterie, Jules Dréan se frotta vigoureusement les mains.

Félix Martray était atterré, l'assurance de son cousin l'épouvantait; mais, faible par-dessus tout, il se sentait gagné par cette corruption de maison centrale.

Jules Dréan, cependant, poursuivit son idée. A une dernière objection de son cousin qui lui disait :

—Mais tu ne crains donc rien?

Il répondit :

—Je crains la justice et la police, deux indiscrètes et deux curieuses qui, le cas échéant, voudraient mettre le nez dans mes petites affaires si elles n'étaient pas régulières. Mon cher ami, je crains la loi, parce que je suis obligé de lui obéir et de la respecter. La loi... voilà ma conscience....

Après un silence il ajouta :

—Mais la situation est trop tendue, pour toi et pour moi pour que nous passions notre temps à discutaitiller sur des niaiseries. Il s'agit de nous, il appuya sur ce dernier mot, de nous sortir de là.

Ce pluriel amena une protestation sur les lèvres de Félix.

—Dieu merci pour toi, tu n'es pas à la veille d'être saisi par les huissiers!

—Je n'en vauz guère mieux!... si tes officiers ministériels me font grâce de leurs papiers timbrés, c'est que mes meubles appartiennent à mon tapissier... J'ai heureusement pris mes précautions. Autrement je serais bel et bien exposé à coucher dans la rue. Mais ce n'est point moi qui suis, en première ligne, en cause. Ce nous qui t'a choqué... je le vois bien, je l'ai employé à dessein. Je pense que tu ne me laisseras pas dans l'embarras une fois que je t'aurais tiré d'affaire.

—Voyons, poursuivit Jules Dréan, nous allons exposer le bilan de ta vie; mais, avant, fais-nous déjeuner, car je meurs de faim. Ainsi que tu le disais fort bien tout à l'heure nous serons beaucoup mieux les pieds sous la table.

Félix Martray hocha la tête.

—Déjeuner! tu en parles à ta guise. Nous déjeunerons quand il plaira à Irma de bien vouloir nous donner à manger. Je lui dois une année de ses gages à cette fille, plus des comptes... qui n'ont pas été réglés, alors tu as pu juger de son insolence. Elle t'en a fourni un échantillon.

—Tu me permets de la sonner, de lui donner des ordres?

—Comme tu l'entendras, seulement tu vas t'attirer des grossièretés.

Jules Dréan eut un sourire.

—Pas une seule. Cette fille sera polie et souple comme un gant.

En même temps le jeune homme appuyait le doigt sur un bouton de sonnette électrique. Irma, la cuisinière, ne répondit point au premier appel. Second appel plus prolongé que le premier. Elle se décida alors à se montrer, et son visage renfrogné, haut en couleur, apparut dans l'encadrement de la porte brusquement ouverte.

—Qu'est-ce qu'il y a encore? demanda-t-elle d'une voix de rogomme.

Ce fut Jules Dréan qui se chargea de lui répondre. Il le fit sur un ton posé et calme, en la tenant bien à l'œil.

—Je veux déjeuner immédiatement, lui dit-il. Faites nous des œufs, ouvrez une boîte de sardines à l'huile. Vous avez bien un jambonneau quelconque et de la salade. Allez et faites vite. Ah! vous avez des comptes en retard. M. Martray me charge de les régler. Vous m'apporterez vos notes, je les examinerai après déjeuner. Allez.

Toute la superbe de la nommée Irma tomba comme par enchantement. Elle chercha une réponse, n'en trouva point et referma la porte en prononçant un : "Bien monsieur," absolument correct. Quelques secondes plus tard elle se montra de nouveau.

—Monsieur est servi, dit-elle.

Le déjeuner était prêt, et les deux cousins passèrent dans la salle à manger. Jules Dréan se mit à manger d'un excellent appétit, et sur la fin tout en se servant une pointe de brie coulant, s'adressa à Irma qui allait et venait à travers la salle à manger.

—Laissez-nous, lui dit-il, on vous sonnera, si l'on a besoin de vous.

Sans mot dire la cuisinière se retira. Le ton, les regards du jeune docteur, l'épluchage promis des comptes, tout cela réuni l'avait subitement matée.

— C'est affaire à toi, répéta pour la seconde fois Félix Martray, et il ajouta en plaisantant, car le verre de Goulet aidant, il profitait de ce rayon de soleil brillant tout d'un coup au milieu de ces orages et de ces tempêtes qui, depuis si longtemps obscurcissaient sa vie: — Je ne te quitte plus. . . . Je te charge de tout mettre au pas.

Jules Dréan répliqua le plus sérieusement du monde :

— J'y compte bien.

Se renversant sur sa chaise, savourant, mâchant à petites gorgées un nouveau verre de George Goulet il commença :

— Nous allons, si tu le veux bien, établir le bilan de vie.

— Oh ! — fit tristement M. Martray, — ça ne sera pas long. Je n'ai plus rien. Plus d'actif. . . . ruiné. . . . complètement ruiné. . . .

— Mon Dieu ! que tu deviens donc fastidieux avec tes redites. Ruiné ! . . . tu es ruiné ! c'est entendu. Moi aussi je suis ruiné — et choquant son verre contre celui de son cousin, " et ces deux grands débris se consolent entre eux. " — Tu n'as qu'un passif, tu le crois du moins, nous allons donc examiner ledit passif. Ensuite, nous reviendrons à l'actif, si, comme je le crois, il y a lieu de le faire. Je commence donc : tu es ruiné, tu es perdu de dettes, tu dois à Dieu et au diable, et ce qui pis est à tes domestiques. " Tu n'as plus qu'à te jeter à l'eau pour éviter des rapports par trop intimes avec toute une compagnie d'huissiers. Demain on te saisira, on te vendra, tes ouvriers, s'ils parviennent à mettre la main sur toi t'écharperont. . . . Tu vois que je n'épargne aucune ombre au tableau et que je te fais la partie belle. . . . C'est bien ainsi, n'est ce pas ?

— Oui, — fit Félix à voix basse et en baissant la tête.

Le cousin Dréan, tout au contraire, releva la sienne.

— Eh bien ! tout cela — ajouta-t-il — ne m'inquiète pas, de tout cela nous sortirons, j'en ai la conviction profonde. Il n'y a qu'un point qui m'embarrasse. . . . Où en es-tu avec Henriette. . . . il se reprit aussitôt : — Je veux dire où en es-tu avec Mme Servin ?

La teinte rouge qui avait déjà envahi le visage de M. Martray apparut de nouveau.

— Je l'aime beaucoup et mon intention était de la marier quoique les derniers événements aient rendu ce mariage impossible.

— C'est entendu. . . . Et elle, Mme Servin ? t'aime-t-elle ? . . . Epreuve-t-elle pour toi une passion folle ? . . .

— Je crois, — répliqua d'un ton légèrement embarrassé M. Martray, — qu'elle a beaucoup d'affection pour moi. . . . bien que. . . .

— Bien que ? . . . allons, parle donc.

— Bien que, depuis ces derniers événements, son humeur ait beaucoup changé. . . . Que veux-tu ! le chagrin aigrit, moi-même je ne suis guère aimable, je suis tout le premier à en convenir.

— De mieux en mieux, conclut *in petto* Jules Dréan. . . . C'est une fine mouche et elle veut un mariage riche ! Dans la circonstance elle ne nous gênera point. Allons, cela marche.

Il demeura un instant pensif, puis brusquement.

— Dans la situation pénible où tu te trouves, tu n'as pas songé à t'adresser à Mme Aline Martray, la veuve de ton frère. . . . Elle est riche. . . . Elle a bien tout près de deux cent mille livres de rentes. . . . Tu ne lui as pas écrit ? . . .

Félix eut un geste d'accablement.

— Eh ! Si ! Je l'ai fait. . . . Je lui ai tout dit ! . . . Tout raconté. . . . Je la priais de me venir en aide. . . . Je lui disais que j'allais être mis en faillite. . . . Et elle ne m'a même pas répondu.

— Elle a peut-être mieux fait, d'ailleurs.

— Eh ! pourquoi cela ?

— Parce qu'elle ne consentira jamais à me donner les cent mille francs qui me sont nécessaires pour me remettre à flot. Elle a son fils, elle n'a pas seule.

— Un bambin de cinq ans.

— C'est possible, mais enfin, elle n'a pas le droit de gaspiller ainsi le bien de son enfant.

— Tu es gentil. Tu appelles gaspillage, sauver le frère de son mari de la faillite.

— Enfin, je ne lui en veux pas de ne point m'avoir répondu. Elle est mère, encore une fois, ce n'est pas à elle de réparer mes écoles et mes sottises.

De ses dix doigts, Jules Dréan tambourinait sur la natte avec impatience.

—Je ne pourrai jamais rien faire de toi, dit-il ; c'est inutile de continuer à discuter. . . . Tu as pourtant prononcé un mot qui aurait dû t'arrêter net et te remettre dans le droit chemin.

—Quel mot ? — fit M. Martray ahuri.

—Celui-ci : tu as reconnu toi-même que Mme Aline Martray avait deux cent mille livres de rentes. . . . C'est net, c'est précis. . . . Cela veut dire un capital de plus de quatre millions.

—Oh ! certainement. . . . Mais où veux-tu en venir ? . . . Ces quatre millions sont à ma belle-sœur, et pas à moi. . . .

—Ah ! c'est énervant à la fin ! . . . Mais tu ne comprends donc rien ? . . . Mais tu ne sais donc pas. . . .

Jules Dréan allait continuer lorsqu'il s'arrêta net.

—Chut, —dit-il à mi-voix pour la seconde fois, —on vient.

Irma, la cuisinière, apparut, l'air assez embarrassé. Elle tenait une lettre à la main.

—Monsieur, —dit elle en cherchant ses mots, —voici une lettre.

Félix Martray tendit la main, et prit la lettre. L'enveloppe était souillée de petites taches de graisses. C'était limpide. Irma, la recevant des mains du facteur, l'avait jetée sur la table de cuisine, l'oubliant là.

La cuisinière voulut s'excuser.

—Sortez donc ma fille —lui dit Jean Dréan, en lui désignant la porte du doigt. —Je vous ai déjà dit que nous avons à causer.

Une fois seuls :

—Eh bien ! lis ! —fit-il d'un ton calme. . . . Je te parie que c'est la lettre de ta belle-sœur.

Félix Martray, d'une main tremblante, brisa le cachet, et d'une voix que l'émotion enrouait, lut ce qui suit :

“ Mon cher frère,

“ J'étais absente, c'est ce qui explique mon silence. Je ne vous en dois pas moins toutes mes excuses. . . . Mais, je l'espère, il n'y a pas de temps de perdu. Je pars immédiatement pour La Flache, où j'arriverai quelques heures seulement après cette lettre. Ne m'envoyez point chercher. Je prendrai une voiture à Creil. Nous allons voir promptement à agir au mieux de vos intérêts.

“ Votre sœur bien affectionnée,

“ ALINE MARTRAY. ”

—Ah ! la brave créature ! —s'écria Félix les larmes aux yeux.

Jules Dréan éclata de rire.

—Toujours de la sensiblerie.

Se levant alors de table, les mains étendues :

—Eh bien ! quand je te le disais ! . . . avais je raison ?

Félix Martray, embarrassé, ne savait que répondre. Il n'écoutait pas, d'ailleurs, son cousin.

Celui-ci poursuivait !

—Eh bien ! la voilà ! la carte maîtresse ! . . . l'atout vainqueur ! . . . Celui qui a fait gagner les batailles ! . . . Il vient à toi ! . . .

II

UNE VEUVE

Malgré son assurance, malgré son aplomb apparent, Jules Dréan avait bien un peu perdu la tête. Le chiffre de cette fortune bourdonnait à son oreille, semblable au bruissement d'une mouche insaisissable et affolante. Plus de deux cent mille livres de rentes ! Plus de quatre millions ! . . . Et cela aux mains d'une veuve jeune, jolie et . . . consolante sans doute. Il avait vu, à diverses reprises, son portrait dans l'album de photographies de Félix Martray. Et il se souvenait de traits d'une pureté exquise, avec de grands yeux alanguis et profonds. En même temps que les chiffres étincelants, passait et repassait devant lui l'image de cette femme. Oh ! comme il vous aurait bien planté là, Félix, s'il avait pu le faire ; comme il eût bien opéré pour son propre compte. Mais non, il se disait tout en maugréant que la chose était impossible. Mme Aline Martray devait être une femme de trente ans, sinon plus. Et lui en comptait tout juste vingt-huit. Disproportion d'âge . . . Mon Dieu ! ce n'était pas une raison . . . On pourrait voir. Après tout il était cent fois mieux de sa personne que ce pauvre Félix, déjà alourdi, empâté et légèrement voûté.

C'est en se promenant dans le parc exigü de La Flache, sorte de jardin anglais touffu, que Jules Dréan se livrait à ces réflexions.

Félix Martray l'avait laissé seul. Le beau-frère de Mme Aline s'évertuait par la maison, pour faire préparer l'appartement de la voyageuse.

Le soleil déclinait rapidement à l'horizon lorsque la grille de La Flache tourna sur ses gonds pour livrer passage à une horrible calèche de louage, à caisse écaillée et boueuse. Elle était attelée de deux rosses fumantes et couvertes d'écume qui avaient dû endurer tout le long de la route le supplice du fouet, seul moyen de les maintenir à une allure autre que le raccourci. Enfin la calèche atteignait le but de son voyage . . . on finit toujours par arriver. Tandis que le conducteur essayait vainement de faire décrire à son piteux attelage la courbe traditionnelle, afin d'atteindre le perron de l'habitation un homme qui se tenait à côté de lui sur le siège, sauta lestement à terre en lui disant d'un ton de commandement :

— Stop ! Alions ! pas tant de manières, vous voyez bien qu'elles n'en peuvent plus, vos rosses Stop ! là donc ! Vous êtes sourd ? je vous ai dit d'arrêter, de vous tenir tranquille . . . C'est du français Voulez vous obéir ne plus bouger ou je cogne . . .

Par la portière une voix de femme se fit entendre ;

— Bouscat !

Ce nom fut prononcé sur un ton de prière.

— Bien, madame Mais c'est que j'ai une peur bleue qu'il ne verse avec toutes ces giries, ce singe-là.

Aux ordres réitérés de Bouscat, l'automédon avait fini par renoncer à sa courbe et se tenait maintenant immobile, lui, sa calèche et ses rosses, à une courte distance du perron.

Présentons d'abord Bouscat, Jean Bouscat au lecteur.

Un matelot, un vrai matelot, affligé d'une pièce de quarante ans, comme il le disait lui-même. Ayant quitté le service de la mer pour celui de Mme sa commandante, Mme Martray. Noir de peau, de cheveux, de barbe, noir en tout, leste, trapu, carré d'épaules, d'une force redoutable et d'une adresse terrible. Au milieu de la teinte d'un goudron uniforme qui recouvrait son visage, brillaient des yeux noirs, vifs, saillants, toujours en mouvements, pareils à des yeux de singe. Une seule note piquait le regard au milieu de cette brune et uniforme sépia C'était une cicatrice, zébrant le visage en travers, et partant du bas de l'oreille à la tempe gauche. Un souvenir de sabre malgache. Au milieu du ce brun, la raie tranchait d'un rouge vif.

Il était vêtu d'une vareuse bleue, d'un pantalon semblable et coiffé d'un petit chapeau ciré, sa seule coiffure par tous les temps.

Il avait ouvert la portière, et tout en disant :

— Vous pouvez descendre, madame.

Il avait pris dans ses bras un petit garçon de cinq à six ans, lequel lui jetait les bras autour du cou, en l'embrassant à pleines lèvres.

—Comment ça va, avait fait Jean Bouscat, depuis que l'on est enfermé dans cette sale bagnole ?

L'enfant s'était mis à rire, d'un rire perlé, charmant, et avait répondu :

—Et toi ? comment que ça va, vieux marsouin ?

Et le visage tanné de Jean Bouscat avait aussitôt exprimé la joie la plus pleine, au moyen de plusieurs contorsions simiesques.

Félix Martray et Jules Dréan regardaient curieusement cette petite scène du haut des marches du perron.

La vue de Jean Bouscat intriguait le jeune docteur.

—Qu'est-ce que c'est que ce Mandrille ? gronda t-il, nous n'avons pas besoin de ça ici.

Ca, comme il disait, semblait très peu se soucier de ces deux messieurs, et ne leur avait point accordé un regard, pas plus qu'un coup de chapeau.

Après avoir déposé l'enfant à terre, il s'était de nouveau avancé vers la calèche et avait offert les deux mains à une jeune femme toute en noir, grande, svelte, qui mettant pied à terre, avait jeté un regard autour d'elle.

—Allons donc, Félix ! avait murmuré Jules Dréan à l'oreille de son cousin.

Félix, demeurait en effet immobile comme un terme au sommet du perron. Le coup de coude de son cousin le galvanisa. Il dévala les marches, en courant.

—Ma sœur ! ma chère sœur ! que je suis heureux de vous voir, bredouilla-t-il d'une voix essoufflé, que je vous remercie d'être venue.

Elle lui avait tendu la main avec la cordialité la plus franche.

—Je m'excuse d'arriver si tard, dit-elle d'une voix vibrante, timbrée, une voix à la fois chaude et forte, et elle ajouta : Mais nous allons réparer le temps perdu.

Belle au delà de toute expression, dans sa simple robe de veuve, à manches étroites à col plat et uni. Oh ! elle n'eût pas été plus belle si l'on eût orné de soie ou de satin ses sculpturales épaules, à la place de cette uniforme robe noire à laquelle, on le devinait elle s'était condamnée pour toute sa vie. Ses cheveux blonds, lissés, unis, étaient partagés en deux bandeaux plats encadrant tristement le visage froid, pâle, sur lequel la douleur avait à jamais imprimé sa griffe. Seuls les yeux, d'un outre-mer profond, animaient cette physionomie éteinte et disaient tout un monde d'énergies contenues et d'immuables volontés.

L'enfant, lui, charmant, grand, fort pour son âge, grassouillet et nerveux, offrant de toutes parts, comme dit le grand poète, "sa jeune âme à la vie et sa bouche aux baisers."

Il se nommait Raoul, comme son père.

Pauvre femme ! pauvre mère ! . . . Elle avait été frappée en pleine jeunesse, en plein cœur.

Un mariage d'amour, après une lutte acharnée contre une famille hautaine et rapace. Quatre ans d'un bonheur sans nuage, d'un bonheur divin, ainsi qu'elle le disait elle-même.

Puis le chagrin, le départ du commandant Martray pour Madagascar, et là, quelques mois plus tard, la mort. Il avait été tué, tombant dans une embuscade, frappé d'une balle en plein front.

Jean Bouscat avait rapporté son corps.

Un soir, il était arrivé à Versailles, où habitait la veuve.

Il était entré et avait dit simplement :

—Je suis Jean Bouscat, l'ordonnance du commandant, je lui ai promis de venir veiller sur sa femme et sur son fils . . . me voilà.

Depuis, Jean Bouscat n'avait plus quitté la maison.

Tout de go, le petit Raoul l'avait pris en grande affection.

—Toi, — avait-il demandé, comment je t'appellerai ? . . .

—Appelle-moi : vieux marsouin.

La mère avait un peu grondé, elle ne trouvait pas "vieux marsouin" convenable. Mais comme la conversation de Jean Bouscat était châtiée entre toutes, comme au prix d'efforts surhumains, il est vrai, jamais un gros mot ou un juron ne s'échappait de ses lèvres devant elle ou devant le cher bébé elle avait passé par dessus le "Vieux Marsouin."

Tandis que Mme Alice Martray, répondant à la bienvenue de son beau-frère, terminait sa phrase, elle s'était retournée pour donner un ordre à Jean Bouscat.

Elle s'arrêta court.

Ses yeux venaient de se heurter à ceux de Jules Dréan, depuis longtemps fixés sur elle.

Une légère rougeur lui pointa aux joues.

Dans cet inconnu à l'œil fixe, aux lèvres minces, son cœur droit avait instinctivement deviné un ennemi.

— Ma chère sœur, vous m'excuserez... au premier moment... dans le trouble de l'arrivée, j'ai omis de vous présenter l'un de mes plus proches parents et en même temps un ami intime... M. Jules Dréan, docteur en médecine.

Jules Dréan avait baissé la tête, sans ajouter une parole, sans hasarder un mot, se contentant de saluer profondément.

— Mauvaise entrée de jeu, — gronda-t-il, — je lui ai déplu du premier coup, à la veuve.

Cependant Mme Martray avait pénétré dans la maison d'habitation, et prenait possession de l'appartement qui lui avait été préparé.

— Ma chère sœur, — lui dit Félix, — vous n'avez pas amené de femme de chambre, si vous voulez...

La jeune femme l'arrêta d'un geste.

— Je me sers toujours seule, — dit-elle. Quant à Raoul, il a Bouscat.

Félix crut pouvoir hasarder une pointe.

— C'est décidément une bonne à tout faire que votre Bouscat, — fit-il en riant.

— C'est l'honneur et le dévouement incarnés, — répliqua simplement Mme Martray.

Félix balbutia une excuse, tout en se disant à part lui :

— Matin ! elle est rèche, la belle-sœur.

Le dîner fut glacial, lugubre.

Malgré son aplomb, son audace, Jules Dréan se trouva démonté. Il aborda cent sujets de conversations, les uns après les autres, sans pouvoir animer la conversation.

C'est qu'il disait faux, qu'il pensait de même et que la pureté du cœur de la jeune femme se révoltait instinctivement contre cette fausseté qu'elle devinait à côté d'elle.

Il était temps que le repas se terminât, le docteur eût fini par éclater. Et avec cette gêne, les allées et venues de Jean Bouscat, du singe, comme il l'avait déjà baptisé, qui marchait sans bruit autour de la table, auprès de son jeune maître et n'accordant même pas aux autres un simple regard d'attention. Dans le cœur de Jules Dréan commençait à éclore une haine féroce dans laquelle il englobait ces deux êtres.

— Ce que je les ferai souffrir, ces deux-là, dit-il, une fois sorti de table... Ce sera un rêve... Je veux leur faire verser des larmes de sang.

Au dessert le hêbé s'endormit.

Jean Bouscat le prit dans ses bras, l'enleva sans mot dire et s'en fut le coucher dans la chambre de sa mère, ainsi que l'eût fait la mieux stylée et la mieux dressée des nourrices.

Mme Martray avait accepté le bras de son frère pour passer au salon. Elle s'abstint de prendre du café, s'assit dans un fauteuil et parut attendre.

Jules Dréan était trop fin pour ne point comprendre toute l'éloquence de ce silence.

Il voulut lutter, résister.

Force lui fut de prendre son chapeau, de se retirer, se servant du prétexte du cigare.

— Maintenant, mon frère, fit Mme Martray, après avoir entendu le bruit des pas de Jules Dréan se perdre dans l'allée du jardin, nous sommes seuls, nous pouvons causer, expliquez-vous franchement...

— L'explication sera courte, répliqua Félix en poussant un douloureux soupir. Je n'ai plus rien, ma sœur, rien ! La Flache est hypothéquée au-dessus de sa valeur, demain, si je ne paie point, les huissiers saisiront tout, et encore, après avoir tout pris, me laisseront en face d'un déficit considérable. C'est la faillite, la banqueroute, c'est le déshonneur et la ruine.

Mme Alice Martray secoua négativement sa jolie tête.

— Ce n'est rien de tout cela, puisque je suis venue ici pour l'empêcher. Tant que je vivrai, le nom de Martray, celui que Raoul portera un jour, demeurera sans tache... Mais laissez-moi vous demander ceci, mon cher frère, et ne prenez ma question ni pour une indiscretion, ni pour un reproche... Comment se fait-il que vous soyez tombé tout d'un coup?...

— Oh ! pas tout d'un coup, — protesta-t-il, — voici plus de cinq années que je lutte. Mais la dernière grève des verriers anglais m'a porté un coup fatal. La maison Thompson a suspendu ses paiements et ça été fini... Ici, depuis le commencement de la débâcle, la vie a été pour moi un véritable martyre... J'ai été en butte aux reproches, aux insolences des ouvriers, aux grossièretés des domestiques... Ah ! ma sœur, j'ai horriblement souffert...

Mme Martray sentait bien que son beau-frère n'ajoutait aucune ombre à ce tableau. Il était rigoureusement exact.

— Dès demain, — répondit-elle, — vous allez pouvoir faire maison nette, sans bruit... il faut éviter tout scandale.

Sortant d'un petit sac en cuir de Russie qu'elle portait à la ceinture un rouleau de billets de banque :

— Voici, dit-elle simplement, — vingt mille francs pour faire face aux plus pressants et aux premiers besoins... Maintenant, quel est le chiffre qu'il vous faut, croyez vous, pour liquider le passif de La Flache, et en même temps vous permettre de continuer, de reprendre vos affaires?... .

— Je pense, — dit-il en hésitant, — qu'avec cent quarante ou cent cinquante mille francs.

— Bien, mon banquier est prévenu, à la première heure, demain matin, je lui adresserai une dépêche et lui ferai connaître le chiffre du compte que vous avez chez lui... .

— Ma chère sœur, s'écria Félix Martray, les larmes aux yeux, comment vous remercier?... .

— En acceptant, fit simplement la veuve... J'ajouterai que vous ne me devez aucune reconnaissance. Ce que j'en fais, c'est pour l'honneur du nom que nous portons tous les deux... Mon mari eût agi ainsi... Je dois agir à mon tour comme s'il était encore là.

A cet instant Félix Martray se souvint juste à point des recommandations expresses de son cousin Jules Dréan.

— Mais, ma sœur, reprit-il en balbutiant, car il avait peine cette fois à trouver ses paroles, c'est non seulement d'argent, dont j'ai besoin... ce qui m'est nécessaire surtout c'est un appui moral... Votre présence à La Flache aurait... j'en suis convaincu... un résultat... .

— Bien, bien, répondit elle, toujours avec la même simplicité, je n'ai pas parlé de mon départ... Je resterai à La Flache jusqu'à ce que la verrerie ait repris son ancienne activité... Je resterai, et elle accompagna ces derniers mots d'un ineffable sourire, jusqu'à ce que vous n'ayez plus besoin de moi... .

— Oh ! ma chère sœur ! que de bontés... Comment vous remercier?... Comment reconnaître?... .

— Rien, fit elle, secouant son adorable tête... entre nous tous les remerciements sont inutiles... Aimez Raoul, voilà tout ce que je vous demande, aimez-le bien... Il n'a plus de père !... .

Félix, la tête en feu, ne pouvait croire à un si grand bonheur. A grandes enjambées, par une nuit sans étoiles, il se promenait fiévreusement à travers les allées du parc.

Eh quoi ! il y avait de cela quelques heures à peine, il était encore désespéré, perdu, et voilà que tout à coup une main bienfaisante lui était tendue, il était sorti de l'abîme, on effaçait d'un coup son malheur, sa ruine, on lui rendait à la fois la fortune et l'honneur. Il s'arrêta brusquement au milieu de sa promenade, laissant échapper une exclamation de surprise touchant de bien près à la frayeur.

— Chut ! plus bas... plus bas, que diable, fit la voix railleuse de Jules Dréan, ces arbres même, seigneur, doivent avoir des yeux, et surtout des oreilles... .

Il se mit à la hauteur de Félix et conduisit alors la promenade d'un pas rassuré.

— Eh bien ! cousin, reprit il à mi-voix, comment la scène s'est-elle passée ?

— Il n'y a pas eu de scène, répliqua Félix avec vivacité. Cette femme-là... oh ! cette femme là, vois-tu, Jules... c'est un ange du ciel descendu sur la terre !

— Matin ! quel incendie, répliqua le jeune docteur en accompagnant ces paroles d'un petit rire aigrelet, ressemblant fort au grincement d'une lime, quel brasier ! Tous mes compliments ! Il ne te faut pas longtemps à toi... .

— Je te dis que c'est un ange.

— C'est entendu... Toutes les femmes, on commence, quand on a la tête perdue, par les appeler "anges," jusqu'au moment où on les nomme "démons"... C'est dans l'ordre. Tel que je te connais, tu ne peux pas manquer à la tradition.

— Ne plaisante pas ainsi, ou je me fâche avec toi... .

Jules Dréan haussa nerveusement les épaules.

— Cela m'est parfaitement égal, parce que je ne me fâcherai pas, moi... Mais je te prierai de ne pas faire l'enfant et d'être pratique... Le résultat de l'entrevue?... Voilà ce que je te demande?... .

— Ah ! bien au-dessus de mes espérances. Ma belle sœur, pour l'honneur de notre nom, ne veut pas qu'il y ait un failli dans la famille. Elle veut que le nom demeure sans tache.

Le même rire aigre se fit entendre.

— Ah ! c'est pour l'honneur du nom, fit en sourdine le docteur, mais alors tu ne lui dois rien, pas la plus petite reconnaissance... Eh ! eh ! eh ! c'est très amusant.

— Tais-toi, vipère, gronda Félix.

— Tu m'ennuies avec tes colères... Tu deviens d'un tonneau trop fort, à la fin. Veutu, ou ne veux-tu pas comprendre ? Hein !... tu t'appelles Félix Martray... Bon... c'est là la plus belle plume de ton aile... Tu t'appelleras Jules Dréan, cet ange de bonté, ce terreneuve en jupon, ce candidat au prix Montyon, ce petit manteau bleu... en veux-tu encore?... ne t'offrirait pas la modeste somme de cinquante centimes... Cet archange te laisserait devorer jusqu'au dernier orteil par les huissiers, sans leur jeter un petit ovale, autrement dit un billet de cinquante francs.

— Jules Dréan, je t'ordonne de partir, quitte la Flache, je te chasse ! s'écria Félix au comble de l'exaspération.

— Tu es assommant, je te répète, je me trouve très bien ici et j'y reste... J'y reste pour toi, ingrat, autrement tu ne ferais que des sottises. Voyons, Félix... *Felix qui potuit verum cognoscere causas*. Réfléchis un peu... Ne te laisse pas aller à une sensiblerie idiote... Je te le répète, si tu t'appelles Jules Dréan, comme ton serviteur, au lieu de te nommer Félix Martray, elle ne t'offre rien, la dame... Pas un zeste de citron. Alors, contiens-toi, réfléchis. Tiens, je n'insiste pas pour l'instant, tu es buté, mais demain mes paroles te reviendront en mémoire... Enfin, le résultat précis ?

— Elle met à ma disposition tout ce dont j'ai besoin... Cent cinquante mille francs si la chose est nécessaire... Tout ce dont j'aurai besoin en un mot pour me renflouer, pour repartir à nouveau...

— C'est très bien... Mais ces cent cinquante mille francs, elle ne les a pas sur elle ?...

— Elle m'ouvre un compte chez son banquier.

— Et elle ?... Que va-t-elle faire ?...

— Elle demeurera ici jusqu'à ce que la verrerie de La Flache soit en pleine activité.

— C'est cela que tu devais m'apprendre tout d'abord... Eh bien ! nous allons jouer une petite partie un peu serrée...

III

UNE MÈRE

Nous avons dit comment Mme Aline Martray s'était installée à La Flache.

Quelques détails complémentaires sont indispensables pour nous faire connaître la distribution de son appartement. Au premier étage de la maison, une petite entrée à double porte donnait dans une grande chambre à coucher, toute tendue de vieille toile de Jouy. Dans cette chambre, non loin du lit, une petite couchette avait été dressée, pour l'enfant qui ne quittait jamais sa mère, ni Jean Bouscat. De très bonne heure, avant six heures du matin, Mme Martray fut sur pied dès le premier jour. Elle était descendue près de Félix, dans l'ajournement de tous les comptes de la verrerie. Et elle s'était mise bravement à l'œuvre, tout comme le commis de banque le plus expert. Félix avait éprouvé un sentiment d'embarras. Il avait eu honte de sa paresse, de son désordre !... Quelle leçon, quelle dure et cruelle leçon lui donnait cette jeune femme, venant dès le matin se placer à un bureau et collectionnant des chiffres, vérifiant des notes, additionnant et calculant avec le plus merveilleux des soins ! De son côté, il s'était mis à la tâche, et pendant plusieurs heures ils travaillèrent d'arrache-pied et ne furent interrompus que par la cloche du déjeuner.

Juste à ce moment se montrèrent deux huissiers et leurs acolytes... Ils ne firent pas long feu à La Flache. Ils étaient arrivés arrogants, le chapeau sur la tête. Quelques instants plus tard, ils se retiraient tête nue, avec force salutations et génuflexions.

La présence du jeune docteur dans la salle à manger amena un pli sur le front uni de la veuve.

Décidément Jules Dréan avait le talent de lui déplaire.

Félix Martray avait cependant cru devoir prendre les devants et expliquer la présence prolongée du jeune médecin à La Flache... Un parent peu fortuné... sauté un peu détraquée, un ami sûr, et qui était venu lui demander la permission de se mettre au vert chez lui... permission que Félix n'avait pas cru devoir lui refuser.

—Il est bien élégant pour un jeune homme pauvre. Il est bien élégant aussi pour un médecin, — avait dit simplement Mme Martray.

—Il faut l'excuser, — avait répliqué Félix, — reste de jeunesse. . . ça se dissipera avant peu. . . . Du reste, très intelligent, très travailleur, très instruit. . . .

—Il a l'air de se moquer de tout le monde et de lui-même, de ne croire à rien de ce qu'il dit. . . . On ne sait jamais s'il parle sérieusement.

—Bref, ma chère sœur, il n'a pas trouvé grâce devant vous.

—J'avoue, — finit par répondre Mme Martray, — qu'il ne m'est pas sympathique.

Félix ne crut pas devoir insister.

Jules Dréan, nous l'avons vu, était trop fin pour n'avoir point remarqué dès l'abord, l'effet désastreux qu'il avait produit sur la veuve. Il contient sa rage, il devint maître de lui. . . . Il changea son fusil d'épaule. . . . Il se fit bon enfant, petit, humble. Il joua avec Raoul qui ne partageait pas les impressions de sa mère. . . . Vains offerts. Rien ne put faire revenir Mme Martray sur son premier jugement. Jules Dréan se montra triste, contrit. Sitôt le café desservi, il laissa aussi bien après le déjeuner qu'après le dîner la veuve et son beau-frère en tête à tête.

Tandis que Mme Martray et Félix se remettaient aux comptes. . . . Jules Dréan, d'un pas léger traversait le parc dans toute sa longueur.

Il allait chez Henriette Servin, la femme que Félix avait eu l'intention d'épouser, comptant sur une jalousie qu'il saurait exciter pour s'en faire une complice.

Les deux complices étaient d'accord. Elle le reçut d'abord avec défiance puis se laissa gagner et, après une longue conversation finit par promettre tout ce que Jules Dréan voulut.

Il ne regagna sa chambre de La Flache que bien avant dans la nuit. Tout dormait. Mme Martray et Félix avaient depuis longtemps déjà quitté leurs écritures et leurs chiffres. Le jeune docteur se coucha enchanté de lui-même. Henriette Servin était complètement domptée. Sans doute elle éprouvait une animosité instinctive, une de ces haines de femmes d'autant plus féroces que rien ne les justifie, à l'endroit de Mme Martray : mais elle s'était résignée à ne rien entreprendre, à ne rien dire, à ne rien faire, et à suivre de point en point les conseils de son nouvel ami.

Nous retrouvons Jules Dréan le lendemain matin faisant une promenade matinale dans le parc de La Flache.

Les allures du docteur étaient extraordinaires. Son pas, irrégulier, nerveux, son œil inquiet ; tout prouvait chez lui qu'il n'était pas dans son assiette naturelle. A coup sûr, il cherchait quelque chose. . . . la solution d'un problème

A la fin, il s'arrêta, frappant du pied le sable de l'allée, et, tout pareil à Archimède, s'écria : " J'ai trouvé ! . . . "

En même temps un sourire infernal illuminait son pâle visage.

Et il recommença sa promenade à travers le parc. Ses recherches furent longues, mais il ne se découragea point, suivant les allées, pénétrant dans les taillis touffus, s'arrêtant devant les troncs des plus gros arbres, et les examinant minutieusement. Enfin il laissa échapper une exclamation satisfaite. Il avait devant lui un vieux frêne noueux et charnu, dont le tronc, à moitié pourri, laissait voir de larges crevasses. L'une d'elles présentait un trou rond, luisant, parfaitement évidé, d'où s'échappaient par instants de gros insectes ailés bruns et jaunes. C'étaient des frelons. . . . Le frelon, quatre ou cinq fois gros comme une guêpe ordinaire, est un insecte terrible, sa piqûre est souvent aussi dangereuse que celle du serpent.

Jules Dréan regardait toujours l'entrée du nid.

—Il faudra une échelle, murmura-t-il. . . .

Ceci dit, il prit des points de repère, brisa ça et là diverses branches, revint à l'allée, fit une croix avec son canif sur le tronc de deux chênes, et l'air des plus satisfaits regagna la Flache.

On sonnait le déjeuner. Le contentement qu'il éprouvait lui donna la force de supporter l'indifférence un peu dédaigneuse de Mme Martray. Plus il allait, plus cette femme se murait pour lui, moins il parvenait à faire fondre la couche de glace qui le séparait de son intimité.

Jules Dréan n'existait pas pour la veuve. Mme Martray ne s'occupait que de son beau-frère et de son fils.

Quant à Jean Bouscat, il allait et venait autour de la table, partageant ses soins entre le bébé et sa maîtresse. . . .

La journée se passa sans incident remarquable.

La caisse de la verrerie payait à bureau ouvert. Les ouvriers, contre-maîtres et manœuvres, avaient touché leurs arrérages, humbles et contrits, s'excusant de leurs insolences passées et demandant à être de nouveau engagés.

Quant à Irma, la cuisinière, elle faisait son paquet, en l'accompagnant d'abondantes Jarmes. Une autre cuisinière de Creil remplaçait déjà l'aimable Irma.

La journée fut occupée à l'apurement des comptes. Ils étaient tellement embrouillés que la liquidation de la verrerie n'avancait guère. Mme Martray était effrayée en songeant que cette liquidation exigerait plusieurs semaines, plusieurs mois peut-être.

Mais elle s'était donné une tâche, et une fois entreprise, pour rien au monde la courageuse créature ne devait l'abandonner.

Le dîner fut mortellement ennuyeux, tout comme le déjeuner.

Une fois terminé, Félix et sa belle-sœur se mirent à l'ouvrage, tandis que Jules Dréan s'éclipsait.

Tout d'abord, il dirigeait ses pas vers un hangar écarté où l'on remisait des outils de jardinage. Au milieu, se dressait une échelle légère. Il s'en empara et la chargea sur son épaule, et se dirigea vers le bois.

Arrivé au milieu, il s'orienta et retrouva aisément la place, les marques, les deux croix sur les troncs des chênes, et il pénétra sous bois avec son échelle.

Ayant atteint le frêne, il appliqua l'échelle contre cet arbre, et montant aux échelons, se trouva bientôt à la hauteur de l'entrée du nid de frelons. Les terribles insectes étaient tous rentrés et dormaient dans leurs cellules de cire.

Au moyen de chloroforme, le docteur engourdit les insectes, quand ils furent tout à fait insensibles, au moyen d'une paire de précelles, il s'empara d'une douzaine des plus gros d'entre eux et les enferma dans un cornet d'épais papier.

Cela fait, il descendit, rechargea l'échelle sur son épaule, s'en fut la remiser dans le hangar où il l'avait prise et vint se recoucher à la Flache, en murmurant sur un ton de plus en plus satisfait :

— Demain il y aura du nouveau.

Quel était le noir dessein du docteur ?

A quoi ces frelons prisonniers allaient-ils lui servir ? c'est ce que la suite de notre récit va immédiatement nous apprendre.

Le lendemain matin, muni de son cornet, il descendait au jardin, sur la pointe du pied, pour attendre le moment favorable. Madame Martray venait d'appeler à elle Jean Bouscat.

Le matelot se tenait aux aguets. Il grimpa au premier en trois enjambées, et répondit joyeusement au premier bonjour de sa maîtresse.

— Je descends au bureau, lui dit Mme Martray, Raoul dort encore comme une souche, il ne s'éveillera point avant huit heures et demie ou neuf heures, comme tous les jours. Je ne vous prie pas de rester, c'est parfaitement inutile. Mais allez et venez, afin de vous trouver à portée de sa voix s'il appelait. S'il avait besoin de la moindre des choses vous viendriez me chercher au bureau — Ah ! vous veillerez à ce que le chocolat de Raoul soit bien cuit, celui d'hier ne l'était pas assez.

— Oui, madame, répondit Bouscat.

Mme Martray, tranquille, confiante, descendit donc prestement au bureau.

Félix ne s'y trouvait pas encore, il ne vint rejoindre sa belle-sœur que quelques minutes plus tard.

Jules Dréan n'avait point bougé.

Madame Martray et Félix étaient occupés. Restait Jean Bouscat.

Le docteur le vit aller et venir à diverses reprises, puis enfin le matelot se dirigea vers la cuisine, où la remplaçante d'Irma venait d'apparaître, se disposant à allumer ses fourneaux.

La nouvelle cuisinière se nommait Françoise.

— Mademoiselle Françoise, — fit Jean Bouscat qui, en fait de politesse, avec les gens de la Flache se montrait du dernier talon rouge, — mademoiselle Françoise, voulez-vous me permettre de vous adresser, non pas une observation, je ne me le permettrais certainement pas, — mais une demande . . . Je vous serais bien reconnaissant de faire cuire davantage le chocolat de M. Raoul . . . Sa maman me l'a bien recommandé.

— Bien, monsieur Bouscat, — répliqua Françoise, séduite par la politesse du matelot, — il sera fait comme vous désirez.

Le matelot aimait à causer et tout en attendant le chocolat allait sans doute entreprendre le récit de quelque surprenante aventure lorsqu'il s'arrêta subitement....

Un cri, un cri de douleur et d'angoisse venait de frapper son oreille.

—Ah ! mon Dieu, s'écria le pauvre garçon.

Et à corps perdu, il se précipita dans l'escalier. La porte de la chambre de Mme Martray était bien fermée. Mais de l'intérieur partaient des cris stridents, répétés, des cris d'enfant causés par une douleur aiguë.

Jean Bouscat s'élança vers le petit lit.

L'enfant assis, se dressant, se convulsant, la tête renversée en arrière, le visage cramoisi, contracté, ne répondit pas à son appel. Le cri d'angoisse, cri furieux, cri féroce, se suivait sans interruption.

Mais à son dam, Jean Bouscat en connut bientôt la cause, tandis qu'il avançait et essayait de prendre l'enfant dans ses bras, un frelon s'était élancé sur lui et l'avait cruellement piqué à la joue. Il s'aperçut alors que le petit Raoul était environné d'une douzaine ou plus de ces gros insectes, qui voletaient autour de son visage et l'avaient déjà mordu en plusieurs endroits. Les piqûres se voyaient violacées et enflaient à vue d'œil.

Jean Bouscat avait pris une serviette et, en un clin d'œil, s'était débarrassé des frelons.

Restaient les cuisantes piqûres qui arrachaient au pauvre petit de véritables hurlements de douleur.

Mme Martray avait entendu.

Haletante, éperdue, elle accourait à son tour.

—Qu'est-ce qu'il a ? demanda-t-elle, d'une voix que la terreur étrangeait.

—Madame, ce n'est pas ma faute, — s'écria Bouscat. — Des frelons qui se sont introduits dans la chambre, et qui l'ont piqué....

—Ah ! — s'écria la mère, — des frelons ! De l'alcali, de l'acide phénique.... Mais non. Courez.... chercher le docteur.... M. Dréan.... Il doit être dans sa chambre, quelque part.

Et se tournant vers son fils, elle l'enleva dans ses bras, lui disant, en mêlant ses larmes aux siennes :

—Ne pleurez pas, chéri !... Ne pleurez pas, bien-aimé de mon âme ; non, ne pleurez pas, mon cher amour.... Vous me brisez le cœur.

Raoul continuait.

La cruelle douleur le faisait se tordre dans les bras de sa mère.

—Non ! — continua-t-elle d'une voix sourde, — ne souffre pas, je ne veux pas que tu souffres.... Mais je n'ai que toi.... rien que toi au monde....

Et s'abaissant à genoux, l'enfant toujours serré sur sa poitrine :

—Mon Dieu, — cria-t-elle d'une voix forte, — Mon Dieu !... Je vous en conjure !... prenez pitié de nous !...

Elle s'était relevée l'oreille tendue.

—Mais ce docteur, ce médecin, mais on ne le trouvera pas !... mais mon Dieu !... Mon enfant va mourir !... Mourir !... Je vais le perdre !... Mon Dieu ! vous ne ferez pas cela, mon Dieu ! je vous en conjure. Prenez-moi !... moi !... Prenez-moi mais laissez-le... Mon Dieu ! je ne me plains pas, j'accepte tout ce qui vient de vous !... Mais ne trouvez-vous pas que vous m'avez assez frappée !...

Raoul ne criait plus.

Sa petite tête venait de retomber en arrière. Il perdait connaissance !...

Sur son visage d'une pâleur de cire, les taches des piqûres tranchaient d'un rouge bleuté !...

Jules Dréan apparut sur le seuil de la porte.

Il s'y arrêta un instant.

Il avait l'air étonné, surpris.... ne sachant pas trop pourquoi on l'appelait.... Mais dans ses yeux froids, un observateur attentif aurait pu découvrir la lueur d'une joie infernale.

—Ah ! ah ! — murmura-t-il — le coup a pleinement réussi !... La voilà donc, la dédaigneuse !... Nous allons lui faire payer tous les dédains d'un coup.

—Madame, — dit-il du ton le plus naturel, — votre serviteur vient de m'arriver tout effaré.... Il m'a dit que vous aviez besoin de moi.... Une piqûre de mouche.... de guêpe.... Mais ce n'est rien de l'espèce.... Et je vous vois dans un état....

Il feignit d'apercevoir seulement à cet instant le visage décomposé de l'enfant....

— Ah ! mais non, — fit-il à mi-voix, — en ayant l'air de penser tout haut.... mais c'est plus grave que je ne pensais....

— Monsieur !.... Monsieur !.... — s'écria la mère en joignant les mains. — ce ne sont point des piqûres de guêpes.... ce sont des frelons, de gros frelons.... et l'enfant a été mordu à diverses reprises.... Oh ! docteur !.... docteur !... Il se trouve mal !... Il va mourir !.... Docteur, par pitié !.... Je deviens folle !....

— Calmez-vous ! calmez-vous, madame, — répliqua le jeune homme d'un ton glacial, — vous avez au contraire besoin de tout votre sang-froid.

Ce ton, ces paroles contrastaient si singulièrement avec la circonstance présente que, malgré tout son affolement, Mme Martray en fut frappée.

Elle se rappela, dans une vision rapide qui lui passa comme un éclair devant les yeux, le peu de cas qu'elle avait fait du jeune homme, le dédain qu'elle n'avait pu s'empêcher de lui témoigner.

Alors, une terreur, plus violente encore que celle qui l'agitait, s'empara de son âme.... Elle porta les mains à son cœur pour en étouffer les battements, et elle se dit :

— Je suis à la merci de cet homme !... Et je l'ai offensé ! Et il va vouloir se venger....

Du reste, Jules Dréan, ne la laissa point longtemps dans l'incertitude.

— Madame, lui dit-il, du ton d'un juge qui communique à un condamné son arrêt de mort, madame, dans un moment pareil, je ne reprocherais de vous cacher la vérité !.... Encore quelques minutes, et cet enfant est perdu.... il suffisait de trois piqûres pour le tuer, il en a plus du double.... Nulle puissance humaine ni divine ne peut le sauver.... Les domestiques, Félix, vont venir, on va vous parler de remèdes de bonnes femmes dans la circonstance présente.... De l'alcali, de l'acide phénique.... Tous ces réactifs, suffisants pour une piqûre simple, sont inutiles dans le cas présent.... c'est de la graine de niais....

— Il n'y a donc rien ? monsieur ! rien ! dit-elle en se tordant les bras....

Il allait répondre, Jean Bouscat arrivait toujours courant, il apportait de l'ammoniaque et de l'acide phénique.

— Ordonnez à cet homme de sortir, madame, reprit Jules Dréan, je désire vous parler sans témoins.

Bouscat lança un regard farouche au docteur, mais il obéit sans mot dire à un geste de sa maîtresse.

— Madame, reprit le docteur lorsqu'ils furent seuls, vous êtes arrivée ici il y a quatre jours ; mon cousin m'a fait l'honneur de me présenter à vous.... Vous ai-je manqué de respect ?... Ma conduite à votre égard n'a-t-elle pas été dictée par la règle la plus formelle des convenances ?

— Mais, monsieur ! fit la mère, le visage tout en larmes et en joignant les mains.

— Laissez-moi continuer, madame. Je vous ai témoigné toutes les marques de respect.... et vos yeux n'ont même pas daigné s'abaisser jusqu'à moi. Félix vous a dit que j'étais un parent pauvre, malheureux, se trouvant dans une position momentanément gênée. Le sentiment de la charité la plus banale, n'a pu faire taire l'instinctive aversion que vous aviez ressentie pour moi à première vue. Vous avez été hautaine, dédaigneuse, méprisante, et cela, pour un être qui ne vous avait rien fait. Et rien n'a pu fondre cette glace.... pas même mon humilité, pas même mon pauvre cœur qui à tout instant vous demandait grâce et pitié....

Mme Martray l'interrompit : elle se traîna à ses genoux.

— Monsieur, c'est vrai ! J'ai eu tort, dit-elle en sanglotant, j'ai été injuste et cruelle !... mais.... mon enfant se meurt !.... se meurt !.... Comprenez-vous bien cette chose horrible.... Pardon !.... Infligez-moi tout ce que vous voudrez, condamnez-moi.... telle peine que vous voudrez !.... Je vous jure de vous obéir en tout, de tout subir avec joie.... Mais.... sauvez le bien-aimé de mon cœur, sauvez ma chair, mon tout, mon fils !....

Jules Dréan, en entendant parler de peine, de rançon morale, avait eu à son tour sur les lèvres un dédaigneux sourire.

— Madame, dit-il d'un ton hautain, relevez-vous, je vous condamne à la reconnaissance dans quelques instants.... votre enfant sera hors de danger.

— Oh ! monsieur....

Puis se reprenant elle ajouta :

— Dites-vous vrai ?

—Vous allez le voir par vous-même. Mais maintenant vous pouvez rappeler Jean Bouscat... Je vais certainement avoir besoin de lui....

Mme Martray n'eut besoin que d'ouvrir la porte. Le matelot se tenait aux ordres, sur le palier.

Il revint, et fut se placer auprès du lit du petit Raoul.

Deux larmes roulaient lentement sur ses joues halées.

Jules Dréan lui adressa la parole.

—Il ne faut pas pleurer, lui dit-il d'un ton sec, cela ne sert absolument à rien.... J'ai besoin de tout votre sang-froid.

Se tournant alors du côté de la mère :

—Madame, dit-il à la pauvre femme qui se raccrochait au chambranle de la cheminée pour ne pas tomber, je vous ai dit tout à l'heure que l'alcali, l'acide phénique étaient impuissants dans le cas présent. C'est l'exacte vérité. Il nous faut un caustique beaucoup plus énergique... et il se trouve que, par le plus grand des bonheurs, je le possède dans ma pharmacie portative, qui ne me quitte jamais.... Je tiens à vous expliquer ces choses, pour que vous compreniez, en vous rassurant, comment le cher petit va être sauvé. Le poison des frelons est si fort, que l'enfant se trouve dans la même situation que s'il venait d'être piqué par le plus venimeux des serpents.... Or on a trouvé il y a peu d'années, un remède chirurgical, c'est-à-dire un topique sûr, contre la morsure des serpents. Ce sont des injections sous-cutanées de permanganate de potasse.

—Ah bien ! fit Jean Bouscat, il peut bien avoir perdu connaissance, le cher mignon, car ça mord rudement tout de même ces satanées bêtes-là.

Le docteur et Mme Martray, en levant les yeux, s'aperçurent alors que le matelot avait été mordu lui-même à la joue. Sur son visage hêlé se voyait une large boursoufflure d'un violet pâle.

Mais pour l'instant, on n'avait pas le temps de s'occuper de lui, il ne l'aurait pas souffert d'abord.

Le docteur était sorti pendant l'espace de quelques secondes.

Il revint aussitôt tenant en main une seringue de Pravatz, une fiole contenant la solution d'un violet très foncé de permanganate de potasse.

En même temps il le piquait, au moyen de l'aiguille tubulaire de la petite seringue, et autour de chaque morsure, pratiqua trois injections sous-cutanées.

Cela fait, il recommanda à Bouscat de recoucher l'enfant sur le côté, et allant à Mme Martray :

—Madame, lui dit-il en la prenant par la main et en l'obligeant à se lever, je vous jure sur l'honneur que votre enfant est sauvé.... Dans quelques instants, vous allez le voir ouvrir les yeux ; il ne souffrira plus et son premier sourire sera pour vous.

En même temps, il faisait respirer au petit Raoul un peu d'éther. Les paupières de l'enfant battirent à diverses reprises. Il poussa un profond et long soupir, et ses yeux alanguis virent le jour. Tout droit ils coururent à sa mère, et le visage du cher bébé s'éclaira d'un pâle sourire. La mère adressa du plus profond de son cœur une action de grâce au Très-Haut.

—Maintenant, fit le docteur, de la tranquillité et du repos, et tout ira bien....

Vous allez lui faire prendre du tilleul bouillant pour tâcher de le faire transpirer le plus tôt possible et demain il jouera et gambadera sous vos deux. Là, vous allez le faire boire et vous le laisserez dormir.

Mme Martray cherchait vainement des paroles pour exprimer sa reconnaissance.

—Ne me remerciez pas, madame, lui dit Jules Dréan, je n'ai fait que mon devoir, le premier médecin venu aurait pu en faire autant, du moment qu'il aurait connu le remède et qu'il l'aurait eu sous la main. Je vous l'ai dit, je ne demande qu'une chose, c'est de conquérir votre sympathie. Je n'ose dire votre amitié.

Et il laissa Mme Martray avec l'enfant endormi et Jean Bouscat rayonnant. La mère et le serviteur, après avoir été fous de douleur, ressentaient une joie qui touchait maintenant à la folie.

—Tiens ! fit tout à coup Jean Bouscat, si je lui demandais aussi, au docteur, de me mettre un peu de sa drogue, car à l'endroit où cette chienne de vermine m'a mordu, ça me brûle comme du piment, et ça me donne des élancements par toute la tête.

Jusque là, le pauvre garçon s'était complètement oublié.

Jules Dréan ne se fit pas prier. Il administra également des injections sous-cutanées

à Jean Bouscat, et celui-ci se sentit aussitôt soulagé. Il se retira avec force remerciements.

Peu à peu, Mme Martray se remettait de cette épouvantable alerte.

Cependant l'émotion se calmait. Le diagnostic du docteur avait été exact. Raoul après avoir absorbé du tilleul bouillant, dormait d'un sommeil aussi profond que calme. Une transpiration abondante s'était produite. L'enfant se reposait de la cruelle secousse qu'il avait subie.

La physionomie de Jules Dréan avait changé. Malgré lui, une joie intense perceait sur sa physionomie d'ordinaire impassible. Désormais, il avait barre sur cette femme, sur cette mère. Il avait bien dit, il la condamnait à la reconnaissance.

Pendant trois ou quatre jours, la comptabilité de la Flache fut quelque peu négligée..., Mme Martray vivait retirée dans sa chambre, ayant à ses côtés Raoul dont les piqures ne laisseraient bientôt plus trace. L'enfant était redevenu bien portant et joyeux. La mère travaillait sans relâche à un petit bijou fait à l'aiguille. C'était un petit portefeuille brodé au petit point, de soies aux nuances assorties à la fois d'une façon originale et distinguée. Le quatrième jour, à l'issue du déjeuner, où, grâce à ses efforts, Mme Martray s'était montrée particulièrement aimable pour Jules Dréan, elle le suivit dans le jardin. Au moment où, par une discrétion affectée, il allait s'éloigner, elle l'arrêta de la voix et du geste :

— Monsieur, lui dit-elle, en accompagnant ses paroles d'un adérable sourire, en souvenir de l'immense service que vous nous avez rendu, voulez vous accepter ce petit objet... Je l'ai brodé moi-même pour vous.

Jules Dréan s'inclina d'un air pénétré.

— Madame, je vous remercie, je garderai précieusement cet objet, je vous le jure.

En même temps il recevait le petit portefeuille enveloppé dans un papier de soie.

Mme Martray s'éloignait, elle rejoignait Raoul.

Jules Dréan s'enfonça dans les profondeurs du parc.

— C'est gentil, ce rien, fit-il avec une grimace...

Mais il ne fut pas assez maître de lui pour retenir une exclamation de surprise.

Le petit portefeuille contenait dix billets de mille francs.

— Allons, dit-il à voix basse avec un sourire de triomphe, ce sont les premiers... mais j'ai dans l'idée que ce ne sont pas les derniers.

IV

INFLUENCES FUNESTES

Lorsque certaines natures exécrables sont la proie de l'avidité, lorsqu'elles ne sont redressées ni par la voix de la conscience, ni par celle de l'honneur, rien ne saurait les ramener au bien.

Tel Jules Dréan. Il ne croyait ni à Dieu ni au diable ; il n'avait foi qu'en lui, et croyait pouvoir tout se permettre, pourvu que l'acte le plus infâme, le plus ignoble fût accompli avec sang-froid et adresse et ne pût lui attirer aucun désagrément.

Un point noir au milieu de son succès, car il le reconnaissait bien, tout marchait à souhait, tout lui réussissait à merveille. Il ne tenait plus son cousin dans la main. Félix Martray lui échappait. L'industriel, ému et touché jusqu'aux moelles par l'exquise bonté de sa belle-sœur, était tout plein, tout gonflé de reconnaissance.

La méchanceté froide et cynique de Jules Dréan n'avait point eu jusqu'alors prise sur lui. Il détournait et secouait la tête.

— Elle m'a sauvée, répétait-il obstinément, elle est désormais sacrée pour moi.

— Quelle buse ! répondait furieusement le jeune docteur. Il est absolument réfractaire, il fera tout manquer.

Et s'adressant à son cousin :

— Mais triple sot, on ne te demande pas de lui faire du mal, on te dit simplement de lui faire la cour, de l'épouser...

— Je ne veux pas la contrarier en rien, répétait-il obstinément. Et je suis certain qu'un seul mot touchant ce sujet lui ferait de la peine.

Félix Martray, nous l'avons démontré à plusieurs reprises, possédait un esprit un peu

opaque, un peu terreux. En un mot, il était de courte vue. A force de lui ressasser la même idée, de la lui présenter à tous les instants et sous toutes les formes, elle s'introduisait dans sa cervelle et s'y incrustait à poste fixe. Il trouvait sa belle-sœur une adorable créature, il n'avait garde d'oublier qu'elle possédait une grande fortune, de là à admettre la possibilité de devenir un jour son mari, il n'y avait qu'une courte distance qu'il eut bientôt franchie. Il ne pensait même plus que cette douce et adorable créature avait été la femme de son frère. Cette femme, à ce seul titre, eût dû être sacrée pour lui. Mais il avait là à tout instant, tout près de son oreille, un Méphistophélès qui ne le quittait point d'une seconde. Le démon tentateur lui énumérait une à une les beautés et les qualités morales et physiques de Mme Martray. De telle sorte que l'industriel en arriva promptement à admettre non seulement la possibilité de ce mariage, mais encore la nécessité. Cette union devait avoir lieu, elle devait se faire, elle se ferait. Et quelques semaines ne s'étaient pas écoulées que Félix Martray eût été fort étonné si on était venu lui dire que ce mariage était impossible et qu'il ne se ferait jamais.

Mme Martray était à mille lieues de se douter du complot qui se tramait contre elle.

Elle avait mis à la disposition de son beau-frère les sommes nécessaires à sa complète libération, elle continuait à apurer les comptes, effrayée un peu de ce gouffre qui avait déjà englouti plus de cent cinquante mille francs ; car les prévisions de Félix devaient être de beaucoup dépassées. Enfin, bien que son séjour à la verrerie lui fût désagréable, ne pouvant s'habituer à la présence de Jules Dréan, elle continuait à y rester, tenant ainsi jusqu'au bout la promesse qu'elle avait faite à M. Martray.

Une chose qui l'intriguait quelque peu aurait dû lui donner l'éveil. L'humeur de Jean Bouscat avait complètement changé. Bouscat était devenu sombre, morose et taciturne. Il ne quittait pas son bien aimé Raoul plus que son ombre.

Parfois ses yeux s'arrêtaient sur Jules Dréan, et alors, dans la lueur étincelante dardée par ses prunelles noires, on aurait pu deviner un sentiment de haine intense.

Mme Martray, à diverses reprises, lui avait demandé :

— Qu'avez-vous, Bouscat ? Etes-vous souffrant ?

Le matelot avait secoué négativement la tête.

— Non, madame, je n'ai rien . . . je n'ai rien . . . C'est sans doute la douleur que m'a donnée Raoul . . . Ça ne veut pas passer, voyez-vous, madame.

Mme Martray n'avait point attaché d'importance à ces paroles, Jean Bouscat ayant le plus souvent l'habitude de parler par énigmes. Cependant, un sentiment d'une vague tristesse commençait à s'emparer de son âme. Elle se trouvait dans cet état douloureux où les plus noirs pressentiments vous assiègent, où l'on s'attend à tout instant à voir fondre sur soi un malheur, une catastrophe. La pauvre femme s'ennuyait à périr à la Flache, mais elle avait promis d'y demeurer, et rien ne pouvait lui faire manquer à sa parole. Les heures de sa vie se traînaient donc tristes et désolées, lorsqu'un incident bien léger en apparence vint la mettre en garde, en lui dénonçant l'inimitié qui veillait auprès d'elle.

Ce fut une rencontre accidentelle dans le parc avec Henriette Servin. Celle-ci, sans dire un mot, regarda Mme Martray avec des yeux tellement chargés de haine qu'elle en fut bouleversée.

Mais Raoul, lui aussi, avait vu le regard féroce qui l'avait enveloppé, lui et sa mère, et, tout muet, il s'écria en se serrant contre celle-ci :

— Elle est méchante, la dame.

Comme le dit si bien le proverbe, la vérité sort de la bouche des enfants.

Mme Martray regagnait cependant précipitamment la Flache. Elle emportait de cette vision à peine entrevue une impression cruelle.

Elle sentait que cette femme inconnue l'exécrait. Elle devinait là une ennemie à laquelle cependant elle n'avait jamais rien fait.

Elle se doutait bien que la jolie personne qu'elle avait entr'aperçue devait jouer à la Flache un rôle quelconque et elle ne trouvait point convenable que son beau-frère ne lui eût pas évité cette rencontre.

Cependant elle pensa qu'il serait mieux ne pas en parler. Les comptes avançaient, les notes se réglaient les unes après les autres, le travail avait repris à la Flache, et, jour et nuit, des panaches de fumée et de flammes s'échappaient des hautes cheminées. Quelques jours encore et sa tâche serait terminée. Elle prendrait donc patience jusque là.

Mais elle ne pouvait prévoir que des événements précipités allaient lui faire changer de résolution.

A la suite de la complication que l'on sait, Jules Dréan n'était point demeuré inactif. Il s'était attaché à Félix, et vous le catéchisait dur et ferme.

A la dixième conférence Félix Martray, en cire molle qu'il était, se laissa aller. C'était inévitable.

— Mais enfin, finit-il par répondre, que veux-tu que je fasse ?

— Ce qui devrait être fait depuis longtemps déjà, si tu avais suivi mes conseils . . . Épouser ta belle-sœur . . .

— Elle ne voudra jamais.

— Qu'en sais-tu ? . . . Ess. . . toujours.

— Je n'oserai jamais. Dès le premier mot, elle me repoussera avec horreur. Et elle a été si bonne pour moi . . .

— Tous ces scrupules sont des niaiseries. En définitive, tu veux lui donner ton nom, voilà tout. Il ne s'agit donc ni de séduction, ni de tromperie . . .

— C'est infâme, ce que tu veux me faire faire là.

— Mais double buse, que vois-tu d'infâme là dedans. Tu aimes ta belle-sœur, n'est-ce pas ?

— Oh ! de tout mon cœur.

— Tu la trouves belle, distinguée, charmante ?

— Certes, plus que toute autre femme.

— C'est gentil ce que tu dis là. Je reprends : Donc tu aimes ta belle-sœur. Dans ces conditions tu dois faire tout au monde pour l'épouser. Dans ces préliminaires je suppose qu'il s'en trouve quelques uns qui ne soient pas absolument corrects . . . la mairie et l'église n'effaceront-elles pas tout. Il se trouve, en outre, que ta belle-sœur, tout en étant une femme charmante, est puissamment riche . . . En vérité, c'est inouï ! Tu te plains que la mariée est trop belle.

— Mais que faire ? demanda Félix complètement dompté.

— Jules Dréan l'avait enfin amené au point tant voulu, tant cherché depuis quelques jours.

— Veux-tu me laisser mener ta barque, lui demanda-t-il, veux-tu prendre l'engagement de suivre mes conseils ? Si tu les suis de point en point, moi je m'engage avant un mois, à te faire épouser Mme Aline Martray, qui se nommera désormais Madame Félix . . . Tu liquideras La Flache à ta guise, sans trop y perdre, car tu prendras ton temps, et tu mèneras une existence de grand seigneur . . . Seulement tu n'oublieras pas ton pauvre cousin Jules Dréan, l'artisan de ta fortune et de ton bonheur.

— Ça, tu peux y compter, répliqua vivement Félix.

— Oh ! sois tranquille, je connais l'ingratitude humaine, je prendrai mes précautions.

— Ça sera inutile, je n'oublierai jamais le service que tu m'auras rendu, je te le jure sur l'honneur.

— C'est bien, c'est bien. D'abord la grande affaire, après nous verrons.

Les deux cousins se séparèrent sur ce dernier mot.

Les batteries de Jules Dréan étaient déjà toutes dressées.

Après le déjeuner de ce jour même, le docteur choisit le moment où Jean Bouscat était allé prendre lui-même son repas à l'office. Dans le petit salon de La Flache le café était servi.

Le petit Raoul courait autour de la table, riant et jouant avec le docteur qui faisait mine de l'attraper.

Pendant le déjeuner on avait parlé d'un passage de canards sauvages qui s'annonçait très nombreux sur les pays voisins. Le docteur s'était étendu longuement sur les migrations des oiseaux aquatiques, et avait fourni des détails très intéressants sur ces voyageurs emplumés. Notamment, il avait parlé de l'eider au duvet soyeux, qui se met la chair à nu pour que ses œufs et ses petits aient une couche moelleuse.

Le café servi, tandis que Raoul continuait sa partie, le docteur continua sa dissertation.

— Mais ici même, tout à côté de nous, il n'y a pas de jour où je n'aie donné un coup-d'œil à l'un de nos palmipèdes les plus curieux, car son manège est des plus bizarres.

Mme Martray s'était intéressée à ce petit cours familial d'ornithologie aquatique.

— Ah ! tout près d'ici, demanda-t-elle ?

— A cinq cents mètres, tout au plus, à la queue de ce petit étang que l'on aperçoit de l'avenue de La Flache.

— Et en quoi consiste l'originalité de cet oiseau, fit encore la jeune femme.

Jules Dréan répondit en élevant légèrement la voix.

—C'est un petit plongeur en argenté. Je ne me souviens pas de son nom technique. C'est un petit grèbe. Il est commun par toute la France. Il a les pattes palmées à ce point qu'elles l'empêchent de se tenir sur la terre. Il nage, il plonge et passe moitié volant, moitié rampant, sur les herbes humides des étangs. On se sert de sa fourrure, merveilleusement nacrée, pour compléter ces fourrures de grèbes, qui font de si jolies toilettes de femmes. A l'endroit dont je vous ai parlé, il y a un couple de ces oiseaux ; on les a dérangés sans doute, toujours est-il qu'ils ont fait une ponte tardive, que la femelle couve avec amour. Le nid s'aperçoit parfaitement à l'œil nu à l'extrémité d'une coupure de roseaux. Jusqu'ici rien que de très simple et de très naturel. Mais voici l'originalité du sujet que j'ai l'honneur de vous présenter, et le docteur donna un tour plaisant à son explication. Dès qu'un curieux s'approche, la femelle, sans quitter son nid, dresse sa petite tête, inquiète, tourmentée. Si le curieux est par trop indiscret, la peur est la plus forte, elle finit par s'enfuir. Mais elle ne le fait pas sans prendre une précaution naïve. A portée d'elle se trouvent des feuilles, des herbes, des fleurs coupées. Elle en recouvre précipitamment ses œufs pour les cacher à tous les regards. Vous recommencerez vingt fois le même manège, vingt fois les œufs ou les petits seront recouverts de verdure.

A mesure que Jules Dréan parlait, le silence s'était fait dans le petit salon. Le petit Raoul s'était arrêté dans sa course bruyante. A petits pas il s'était rapproché du fauteuil du jeune homme, s'était installé entre ses genoux, très attentif, et quand le narrateur eut fini, en enfant gâté qu'il était :

—Docteur, dit-il, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, je veux voir le petit oiseau qui cache ses œufs.

—Raoul, fit la mère, tenez-vous tranquille, on ne dit pas je veux, d'abord.

—Alors, maman, je désire beaucoup voir le petit oiseau qui cache ses œufs.

Le moyen de résister ?

La maman n'en avait nulle envie d'ailleurs.

Et elle accepta sans arrière-pensée, pour l'après-midi de ce jour, cette promenade à la queue de l'étang afin de voir le nid de plongeur.

—Mais avant, dit elle d'un ton plaisant, il faut travailler, il faut gagner sa liberté.

Et elle alla s'attabler dans le bureau de Félix.

Elle ne devait pas y demeurer longtemps.

Elle ne s'y trouvait pas depuis plus d'une demi heure que son attention fut subitement éveillée par un bruit extraordinaire venant de la verrerie.

C'était le doux Jean Bouscat qui était en train d'administrer une volée de coups à un nommé Cherpillon, un ouvrier déplorable, un ivrogne qui passait dans la verrerie pour la plus mauvaise langue du pays.

A l'ordre de madame Martray, Bouscat s'arrêta à regret, mais ne voulut pas s'expliquer sur la cause de sa colère, Cherpillon tout penaud disparut avec la légèreté d'un zèbre.

Madame gronda vertement ce pauvre Bouscat, qui baissait la tête, embarrassé.

Pour l'instant, l'incident n'eut pas de suite. Jean Bouscat, sombre, le sourcil froncé, s'était retiré sans répondre un seul mot.

Mme Martray, de son côté, retourna au bureau, poursuivie par Colibri qui voulait que l'on partît de suite.

A l'heure indiquée pour la promenade, Félix apparut le premier dans le jardin. Il était très rouge, agité, nerveux. A une question de sa belle-sœur, il protesta d'un violent mal de tête, causé par un orage qui passait non loin de là.

A l'horizon, en effet, de longues pannes grises s'entassaient les unes sur les autres. L'air était lourd, la chaleur moite, et au loin, on entendait des roulements sourds et prolongés. Mme Martray parla de remettre la partie ; mais la petite figure de Raoul s'allongea dans des proportions telles, que la maman n'eut point la cruauté de le priver de ce plaisir. D'autant que Jules Dréan alla au devant de toutes les objections. Il avait un grand caoutchouc, et si la pluie venait à tomber, il envelopperait le petit bonhomme dedans et l'emporterait tout en courant jusqu'à La Flache.

—Aurez-vous peur de moi, — demanda-t-il à l'enfant ?

Pour toute réponse, celui-ci jeta ses petits bras autour du cou de Jules Dréan et l'embrassa de tout son cœur. Hasard étrange, coïncidence bizarre, Mme Martray ne songea nullement à prévenir Jean Bouscat de cette promenade.

Félix en tête, Jules Dréan, le petit Raoul et Mme Martray partirent donc à la fin de l'après-midi pour aller voir le nid de plongeur.

En moins de vingt minutes on atteignit la queue de l'étang et la coupure où le nid devait se trouver.

Violente découverte pour Raoul, le nid ne s'y trouvait plus.

—De méchants enfants, fit Jules Dréan, l'auront sans doute déniché.

Et comme le cher petit témoignait de plus en plus sa contrariété, le docteur lui dit :

—Qu'à cela ne tienne, mon cher mignon, il y en a d'autres un peu plus loin, seulement il faut traverser la queue de l'étang et la petite rivière qui l'alimente. Mais madame votre mère le permettra t-elle ?

—Oh ! oui ! maman ! oh ! oui . . . s'écria l'enfant, qui n'entendait pas être frustré du spectacle dont il se faisait si grande fête.

—Mon Dieu ! Je ne demande pas mieux, fit Mme Martray, mais je ne vois pas trop comment nous y rendre ?

—Au moyen de ce bateau, répondit le docteur, en montrant un bachot arrêté près du bord, grâce à un aviron enfoncé dans la tourbe.

—Mais jamais il ne pourra nous contenir tous.

—Je vais passer d'abord, répliqua Jules Dréan, en prenant Raoul avec moi. Je vous renverrai le bateau au moyen d'une poussée, l'espace à traverser ne comptant pas plus d'une dizaine de mètres, et Félix vous passera ensuite de l'autre côté.

La jeune femme eut une appréhension.

—Non, fit elle, je ne veux pas . . . Il y a peut être du danger . . . Un mouvement de cet enfant qui est si prompt, si nerveux . . .

—Oh ! maman ! s'écria Raoul en joignant ses petites mains, oh ! maman je ne bougerai pas, je serai si tranquille, si sage, avec le bon docteur . . . et puis . . . je veux . . . je désire tant voir le petit oiseau . . .

Et le bébé fut encore tout sur le point de pleurer.

Il savait bien que la chère maman ne résistait que bien difficilement à l'argument des larmes.

D'un autre côté, sans insister plus que de raison, le docteur montrait à la mère de Raoul qu'elle était par trop craintive. Il ne s'agissait que de franchir quelques mètres.

A quelques pas de l'autre côté, on apercevait le bord et un peu plus loin, une grande cabane, bâtie en torchis et recouverte en chaume, où le poissonnier de l'étang serrait ses filets, ses tendues, ses faucards et tout le matériel nécessaire à l'exploitation d'une pièce d'eau.

Mme Martray finit par céder.

Jules Dréan prit Raoul dans le bachot, le fit asseoir au fond avec recommandation expresse de ne pas bouger et en deux coups d'aviron atteignit l'autre bord.

D'une forte poussée il renvoya alors l'embarcation à Félix et à Mme Martray.

Tout était donc pour le mieux.

Effectivement, à quelques mètres de la cabane, dont la porte était ouverte, en s'avançant avec précaution, le docteur montra à la jeune femme et à Raoul émerveillés, une femelle de plougeon sur ses œufs.

Le nid construit au milieu de l'eau, sur des herbes entrecroisées, avait l'air d'un petit navire.

Jusque-là, l'oiseau s'était tenu tranquille, il n'avait rien entendu.

A un léger bruit de l'enfant, il leva son petit bec pointu en l'air et commença à donner des signes d'inquiétude.

Jules Dréan frappa dans ses mains, alors la pauvre bête s'agita, en deux secondes elle eut rassemblé des feuilles, des herbes, une ou deux fleurs, et ses chers œufs furent recouverts d'un lit de verdure et cachés à tous les yeux.

Ce petit manège avait vivement intéressé Mme Martray ; quand à Raoul il était émerveillé.

—Encore ! répétait-il, je veux voir encore ! . . .

Jules Dréan, du coin de l'œil, sans relever la tête, regarda attentivement l'état de l'atmosphère.

L'orage approchait rapidement.

Mais le manège de l'oiseau semblait si intéressant à Mme Martray, qu'elle n'avait point encore songé à l'orage.

—Encore ! encore ! — répétait le petit.

Le docteur lui donna satisfaction.

— Nous n'avons qu'à nous retirer pendant quelques minutes, et la femelle, tranquilisée, reviendra prendre sa place sur son nid.

— Tenez, — ajouta-t-il, pour occuper encore l'attention de la mère et de l'enfant, — en attendant nous allons voir le réservoir aux poissons.

Et il se dirigea, — tenant l'enfant par la main — vers un grand carré d'eau grillagé.

C'était le réservoir. À travers les mailles du réservoir on apercevait d'énormes carpes aux écailles dorées, le bronze satiné des tanches et le luisant diamanté des gardons et des brèmes, au milieu desquels glissait la robe foncée de grosses anguilles. Le docteur lança un tout petit caillou dans le réservoir, alors ce fut un mouvement, une agitation indescriptibles. Tous les poissons remuaient et se bousculaient, formant ainsi un véritable kaléidoscope vivant. Raoul ne se possédait plus, un autre caillou suivi de très près d'un troisième, les poissons effrayés s'étaient mis à sauter, et à frétiler plus encore. Enfin, ce spectacle épuisé, on retournait au nid du plongeon.

La femelle avait repris sa place. Jules Dréan se préparait à l'effrayer encore, il n'eut pas le temps.

Un effroyable éclair déchira la nue, tandis que la foudre de l'autre côté de l'étang fracassait un chêne. Mme Martray ne put retenir un cri de terreur. L'orage arrivait avec une rapidité fulgurante. Et avec l'orage une véritable tourmente, une ondée serrée, enragée, de pluie et de grosse grêle tombant en nappes épaisses et en aveuglants tourbillons. C'était un véritable déchaînement subit de la nature. Avant que Mme Martray pût répondre, Jules Dréan s'était écrié :

— Je me charge de Raoul et vous renvoie le bateau.

Enveloppant l'enfant de la tête aux pieds dans le caoutchouc qu'il portait sous son bras, il l'enleva dans ses bras, sauta dans le bachot, atteignit l'autre rive et prit sa course dans la direction de La Flache. On ne voyait plus, on ne distinguait plus les objets à trois pas.

Elle chercha autour d'elle, Félix avait disparu.

Elle appela " mon frère ! mon frère ! . . . " les roulements de la foudre, les hurlements de la tempête étouffaient sa voix. Rester ainsi sous cette avalanche de grêle et d'eau glacée était impossible. En quelques instants elle allait être trempée de la tête aux pieds. C'est alors qu'elle songea à la cabane. Au travers de la nappe d'eau et de grêle, elle en apercevait la forme indécise. À toutes jambes, tête baissée, elle courut dans cette direction. C'était bien la cabane. Elle s'y réfugia bien vite et laissa échapper un profond soupir lorsqu'elle se trouva à l'abri. Mais elle ne fut pas plus tôt entrée que la porte se referma brusquement sur elle. Le vent, sans doute, la tourmente qui l'avait brutalement poussée. Mme Martray, la porte fermée, se trouvait dans une obscurité complète.

Elle voulut rouvrir la porte . . . La chose lui fut impossible, elle y épuisa vainement tous ses efforts. Les deux mains en avant, elle poussait la porte avec une énergie désespérée, lorsqu'un cri de terreur s'éteignit dans sa gorge. Deux bras nerveux venaient de l'envelopper et la serraient à lui faire perdre la respiration. Elle fit un effort surhumain pour se dégager. Les deux bras la tenaillaient et la ceinturaient comme deux crampons de fer. Toutes ses forces, elle les rassembla et poussa un suprême appel . . .

— A secours ! A moi !

Un cri vibrant lui répondit :

— J'y suis ! fit une voix d'homme, je viens ! . . . Tenez bon ! . . .

C'était Jean Bouscat.

Oh ! la serrure de la porte de la cabane ne résista pas longtemps.

Un coup de pied et une poussée d'épaule firent l'affaire.

L'homme qui avait essayé de s'emparer de Mme Martray, avait fait un bond en arrière, la voix du matelot et s'était réfugié dans les profondeurs de la maisonnette.

Jean Bouscat apparut sur le seuil.

Défaillante, la jeune femme, les mains étendues, tomba dans ses bras.

Un rugissement sortit de sa poitrine.

— Vous n'avez rien ? demanda-t-il avec anxiété, on ne vous a rien fait ?

— Non ! non ! dit elle à voix basse en secouant la tête, mais il était temps . . . Vous m'avez sauvé plus que la vie, Bouscat . . .

— Oh ! J'ouvrais l'œil, madame, je vous l'ai dit, et le bon . . . Mais, où est-il, celui-là, qui a osé vous toucher, vous manquer de respect ! . . . Sur ma foi de Dieu, je vous jure qu'il va passer un mauvais quart d'heure.

Et Jean Bouscat se mit à sonder les profondeurs sombres de la cabane. Mais alors, Mme Martray et lui s'aperçurent que la cabane du prisonnier était partagée en deux parties, par une épaisse cloison en genêts. La seconde pièce, si l'on peut donner ce nom à un étroit appentis, se fermait au moyen d'une petite porte basse. Elle était entr'ouverte. L'inconnu, le criminel, s'était enfié par cette issue. Jean Bouscat, d'un regard, sonda les alentours... Il n'aperçut personne.

L'ondée se terminait en pluie fine et serrée qui bornait encore la vue.

— Ça ! s'écria le matelot, je le regretterai toute ma vie... Où le repincer maintenant ?... Inutile de chercher... Il est loin... Et puis, nous avons d'autre chose à faire.

Cependant, Mme Martray reprenait ses sens. Elle se remettait de son épouvantable terreur... Et des questions en foule se présentaient à son esprit. Qui avait osé porter la main sur elle ?... Un paysan, un rustre aviné qui cuvait sans doute son alcool sur des bottes de roseaux, lorsque sans défiance elle s'était réfugiée dans la cabane. Mais Félix ?... Où se trouvait Félix ? Comment l'avait-il abandonnée ainsi ?...

Son esprit n'allait pas plus loin.

Pour elle, elle avait failli être la victime d'un voleur, d'une brute... Fort heureusement l'intervention providentielle de Jean Bouscat l'avait sauvée.

— Allons, fit le matelot, sans vous commander, madame, faut sortir d'ici. Vous êtes mouillée, trempée, vous avez eu froid, vous avez eu peur, vous allez attrapper du mal.

Un vague soupçon, rapide comme un éclair, traversa alors l'esprit de Mme Martray... Le bachot qui avait servi à Jules Dréan, pourquoi celui-ci ne l'avait pas repoussé ?...

— Je vas le prendre ce bateau là, prononça Bouscat.

Et il entra dans l'eau sans plus de façons.

La jeune femme s'aperçut alors qu'il était couvert de boue et de vase. Bouscat, pour courir au secours de sa maîtresse, avait pris le chemin le plus court, la ligne droite. Il s'était jeté à l'eau et avait eu grand peine à sortir de cette bourbe. Et naïvement, il expliquait comment il était arrivé si justement à propos pour sauver sa bien-aimée maîtresse.

— Pour lorsque, quand vous m'avez eu grondé, tantôt, ça m'avait rendu tout chose comme vous pensez bien. Je n'étais pas dans mon tort, pourtant, madame, vous le verrez bien. Je vais être obligé de vous en fournir les preuves... Mais revenons à mon affaire. Donc, me voilà tout chaviré... Je vais pour lors, me promener dans la campagne. Une heure, deux heures, trois heures se passent... Je m'étais même assis, sur un talus, pensant à un tas de choses qui roulaient et s'enroulaient dans ma pauvre caboche, et à la fois j'inspectais le temps... affaire d'habitude. Et je me disais, en regardant les nuages qui s'entassaient au-dessus de moi : n'y a pas de bon sang, mais tout à l'heure il va y avoir un orage terrible... Il commençait à tonner tout au loin. Voilà que je vous vois sortir de la Flache sur ces entrefaites, en compagnie de M. votre beau-frère et de ce satané petit docteur, qui ne vaut pas le bout de filin que je goudronnerais de mes mains pour le pendre.

Mme Martray avait fait un mouvement.

— Vous ne croyez pas encore votre vieux Bouscat... Il vous fournira les preuves, peut-être a-t-il trop tardé à parler !...

Mais la mère interrompit le matelot. Il venait de faire pénétrer l'inquiétude dans son âme.

— Ah ! mon Dieu ! s'écria-t-elle. Et Raoul qui est dans ses bras !...

— Courons !

Et Bouscat se mit de nouveau à l'eau et dans la vase pour aller quérir le bachot... Il n'en eut pas pour longtemps, en deux secondes il eut déposé sa maîtresse sur l'autre bord. Tous deux, alors, s'élançèrent à corps perdu du côté de la Flache qu'ils atteignirent bientôt.

La porte vitrée ouverte, Mme Martray s'arrêta en murmurant :

— Merci, mon Dieu !...

Raoul jouait avec des billes dans le vestibule. Sain et sauf, tranquille, plein de vie. Jules Dréan l'avait si bien emmitoufflé dans le caoutchouc qu'il n'avait pas même été mouillé.

Pauvre femme !... pauvre mère !... La secousse avait été trop forte. Maintenant qu'elle retrouvait sain et sauf le chéri de son cœur une réaction s'opérait et

son visage se baignait de larmes. Bouscat ne pouvait point voir pleurer sa maîtresse.

— Voyons, madame ! voyons, répéta-t-il, tout bouleversé, faut pourtant vous faire une raison . . . puisqu'il est là, notre cher gars, puisqu'il vous embrasse.

Car le petit s'était élancé au cou de sa mère et la couvrait de caresses, en lui répétant :

— Maman chérie ! ne pleure pas ! . . . ne pleure pas, ma mère chérie, ou ton pauvre Raoul va être bien malheureux et il va pleurer aussi.

Enfin à une nouvelle caresse du cher mignon, la mère eut un sourire à travers ses larmes.

— Que Dieu soit loué, — dit-elle, — j'ai eu toutes les craintes et il nous a protégés.

— Là, fit Bouscat, vous voici raisonnable à cette heure. Eh bien ! alors, madame, vous ne pouvez pas rester comme ça, vous vous feriez du mal. Vous êtes trempée après votre toilette, vous appellerez votre vieux Bouscat, car il en a long à vous raconter.

Madame Martray se décidait à suivre ce conseil, se disposant à remonter dans son appartement, lorsque l'on entendit le pas précipité d'un homme qui arrivait en courant.

C'était Félix Martray, trempé des pieds à la tête.

En apercevant Mme Martray il accourut à elle.

— Ah ! ma chère sœur ! s'écria-t-il avec une extrême volubilité, ah ! pardonnez-moi . . .

J'ai complètement perdu la tête . . . Cette eau m'a aveuglé . . . Il m'a été impossible de trouver la cabane . . . J'ai appelé ! j'ai crié ! les hurlements de la tempête, les roulements de la foudre ont couvert ma voix . . . J'ai couru dans tous les sens, aveuglé par la grêle . . . Réellement cette bourrasque a été épouvantable ! . . . Une véritable trombe ! . . .

Enfin, vous me pardonnerez, ma chère sœur, de vous avoir abandonnée ainsi . . . Je vous avoue que les roulements du tonnerre, les éclairs, l'horrible fracas de la foudre m'avaient fait perdre un peu la tête.

— Oui ! oui ! fit Mme Martray, je vous pardonne . . . en définitive, il n'y a aucun accident à déplorer, peut-être un rhume, voilà tout . . . Mais nous avons été bien imprudents . . . Mais par où êtes-vous revenn ? . . .

— Moi, répliqua très vite le verrier, par le haut de l'étang . . . Il m'a fallu traverser la rivière . . . Je me suis mis dans l'eau jusqu'à la ceinture . . . Voyez comme je suis fait . . .

Tandis que Félix Martray s'exprimait avec une vivacité extrême, Jean Bouscat ne le quittait pas des yeux.

V

OÙ JEAN BOUSCAT SE DÉCIDE A PARLER

Comme bien on pense, Mme Martray ne demeura pas longtemps à sa toilette. Elle avait hâte de connaître les révélations que Jean Bouscat lui avait promises. A vrai dire, une grande inquiétude l'agitait. Autour d'elle, sans pouvoir les définir, elle devinait des chaînes cachées, des hostilités ténébreuses. Le péril auquel elle venait d'échapper par miracle, elle se demandait maintenant s'il n'avait pas été préparé ? Le pourquoi, le but lui échappait. Mais l'image d'Henriette Servin passait et repassait sans cesse devant ses yeux comme une vision de malheur. Bientôt, prête, réchauffée et ayant changé de robe, elle appela à elle Jean Bouscat. Celui-ci avait aussi passé une autre vareuse.

Il apparut, tenant Raoul par la main.

— Là, dit-il, nous allons être bien gentil, on va regarder des images, on sera bien sage, tandis que madame me dira ce qu'elle a à me dire.

Raoul ne se fit pas prier. On lui avait cédé toute la journée, c'était bien le moins qu'il obéit à son tour.

À voix basse Jean Bouscat reprit son récit.

— Madame, vous voyant partir avec le chéri, en compagnie de votre beau-frère et de ce chirurgien de malheur que Dieu confonde, je vous l'avoue, j'ai voulu savoir où vous alliez . . . Et bien m'en a pris de vous suivre . . . J'ai donc fait le tour de l'étang, et, en vous voyant entrer dans le bateau, — ils appellent ça un bateau, — fit-il, en levant les épaules, — je me suis mis à l'ancre dans une touffe de roseaux, de l'autre côté, en face de l'endroit où vous vous êtes arrêtés tous. Une chose m'intriguait, tandis que je ne perdais pas de vue un de vos mouvements . . . Je me demandais ce que venait faire là une femme qui se cachait obstinément derrière la cabane du poissonnier. Que venait-elle faire-là ? Oui . . . Pourquoi se cachait-elle ?

Une soudaine lumière se fit dans l'esprit de Mme Martray. Cette femme, elle le devinait, c'était elle qui l'avait emprisonnée, fermant la porte de la cabane.

Mais pour l'instant, elle résolut de se taire.

—Continuez, Bouscat, dit elle.

—A un moment donné, reprit le matelot, je ne revis plus rien. L'ouragan se déchaînait et nous arrivait dessus en pagaille.... J'attendis un instant, on n'entendait que le bruit de la foudre, tout le tremblement de la tempête. Ma foi, je résolus de me rapprocher de vous, me doutant bien que vous aviez dû chercher un refuge dans la cabane.... Et puis, la femme qui se cachait me venait toujours au cœur.... J'entrai donc dans l'eau, ou mieux, sous la satanée vase et sous une ondée de grêle j'atteignis en quelques brassées l'autre bord.... Là, rien. L'ondée était si forte que je n'apercevais même plus la cabane. Je finis cependant par voir son ombre.... Je m'approchai doucement, je craignais de vous mécontenter... V'la tout à coup—bon Dieu de sort,—que j'entends votre voix!... Vous appelez "au secours! à moi!" Ah! ma bonne chère dame! ça n'a pas été long... Deux coups de genou, un coup d'épaule.... et j'étais auprès de vous.... Vous n'aviez rien, bonté du Ciel!.. autrement, Jean Bouscat ne se le serait jamais pardonné. Et voilà.

—Oui! merci! Bouscat, merci bien, mon brave ami.... Mais vous m'avez dit qu'il y a autre chose, vous m'avez promis de parler, de m'avertir... que le moment était venu...

Le matelot opina énergiquement la tête.

—Oui, dit il, ma bonne maîtresse.... Je dois parler.... Et, peut-être, ai-je déjà trop tardé.... Eh bien! faut partir, voyez-vous? Cette maison-ci n'est pas bonne pour vous.... et pour votre enfant.

Mme Martray ne put réprimer un mouvement d'effroi.

—Je répète, poursuivit le brave garçon, ni pour notre—je dis notre, madame et vous me pardonnerez,—ni pour notre bien-aimé. Oh! je vais vous fournir les preuves de ce que j'avance, je vous les ai promises.... Je vais vous parler de vous d'abord, du petit ensuite.....

—Savez-vous pourquoi j'ai tant tanné la peau de cette canaille de Cherpillon?... Parce qu'il venait de me dire une infamie sur votre compte....

—Sur moi?... s'écria Mme Martray.

—Oui madame! ce gredin là osait me demander, et dans la voix de Bouscat montaient des larmes, quand la veuve de mon commandant épouserait son beau-frère!.... Il a osé me dire ça, le gredin, et je ne lui ai pas arraché la langue. "Tout le monde le sait, répétait-il, tout le monde le dit...." Ah! le gueux!.... Voilà pourquoi j'ai tapé dessus.

Madame Martray était demeurée atterrée.

—Me remarier! s'écria-t-elle, me remarier!.... Et avec le frère de mon mari!.... Qui a pu avoir l'idée de ce sacrilège!.... Oh! Bouscat! Bouscat!.... Vous n'avez jamais douté de moi, je l'espère.... Celui qui est parti, celui que j'ai adoré de toutes mes forces, a si bien rempli mon cœur que jamais il ne s'y trouvera de place pour un autre amour.

—Oh! ma chère maîtresse, s'écria le matelot, non, je n'ai jamais douté de vous. J'ai vu tout de suite que c'étaient des menteries, des calomnies, voilà pourquoi j'ai tapé sur ce gredin-là. Mais, c'est bien osé à Bouscat, de vous donner son opinion; mieux que moi, vous savez ce que vous avez à faire, mais c'est déjà trop qu'on ait dit cela, voyez-vous. C'est déjà beaucoup trop!....

—C'est bien mon avis, ajouta Mme Martray. Mais qui a pu donner naissance à ce scandaleux propos?....

—Ma chère bonne dame, reprit Bouscat, vous me donnez le droit de tout vous dire, n'est-ce pas?

La jeune femme répondit par un signe de tête affirmatif.

—Eh bien, poursuivit le matelot, êtes-vous sûre de votre beau-frère.... de ce médecin de malheur? de tout le monde vivant autour de vous.... Jean Bouscat a l'oreille fine, ça j'en répons, et il a entendu bien des choses. M'est avis que le docteur et la femme que j'ai vue se sont appareillés.... Ce que je peux dire, c'est que la femme du parc, et celle qui rôdait autour de la cabane du poissonnier, ce ne doit être qu'une seule et même personne....

Mme Martray était devenue très rouge.

—Oh! s'écria-t-elle, mais ce serait une infamie!....

—Qu'avez vous, ma chère maîtresse? demanda Bouscat.

Mme Martray répondit alors que cette femme, qui l'avait rencontrée dans le parc, l'avait regardé si insolemment, avec des yeux chargés de haine, avait dû fermer la porte de la cabane.

— Oh ! la gueuse ! s'écria le matelot.

Mais alors, les questions se précipitaient, palpitantes ! . . . Mais alors, cette femme ! . . . quels intérêts avait-elle donc servis, en enfermant Mme Martray dans la cabane . . .

— Non ! non ! dit-elle tout haut, sans expliquer davantage l'étrange soupçon qui venait de lui traverser l'esprit. Non ! c'est impossible ! . . . Ce serait par trop ignoble.

L'idée du mal compliqué, et la perversité excessive et hors nature, ne peut entrer dans l'esprit de certains êtres foncièrement honnêtes. La conspiration qu'elle venait d'entrevoir lui semblait tellement épouvantable, qu'elle en repoussait toute possibilité avec horreur.

Mais Jean Bouscat ne lui laissa pas le temps de réfléchir.

— Mais, madame, fit-il avec lenteur, ce n'est pas tout . . . J'ai à vous apprendre bien autre chose ! Je ne vous en ai pas parlé le jour même. Vous m'auriez dit que j'étais fou ! . . . ou que je calomniais votre sauveur . . . Car pour moi ça ne peut être que lui . . . Lorsque le cher petit a été piqué par ces horribles mouches, nous avons tous perdu la tête, et franchement il y avait bien de quoi . . . Quand il a été hors de danger, quand tout a été fini, je suis remonté veiller notre chérubin, tandis que vous descendiez pour le déjeuner. Or, savez-vous ce que j'ai trouvé dans votre chambre . . . Un papier froissé . . .

Et Bouscat fouillant dans sa blague, en sortit un papier plié et jauni.

— Le tabac l'a changé de couleur, dit-il, mais la couleur importe peu . . . Dépliez-le, madame, et voyez ce qu'il y a dedans

Mme Martray suivit ce conseil de Bouscat.

Ce que renfermait le papier, c'était un objet imperceptible, la patte d'un frelon.

— Voilà, fit Bouscat, c'est la patte d'un frelon . . . ça prouve que les mouches ont été apportées là-dedans . . . On a voulu tuer Raoul . . . Qui ça ! Je ne sais pas, c'est trop embrouillé pour moi . . . Et pourtant je me dis que c'est ce docteur que le diable étrangle ! . . . Voyez-vous, madame je ne peux pas sortir mon idée de là.

Mme Martray réfléchissait . . .

A qui avait-elle fait du mal ? Qui pouvait lui en vouloir ? En vain repassait-elle son examen de conscience. Elle était bien certaine de n'avoir fait de tort, de mal à personne. On en voulait à elle, bien plus encore, à son enfant ? Et pourquoi ? . . . Pourquoi ? . . . Problème que la loyauté de leurs deux natures rendait insoluble.

— En tout cas, reprit le matelot avec sa brutale franchise, faut pas rester ici, ma chère dame. C'est du méchant monde et une mauvaise maison . . . Vous n'y avez point votre place. Il vous faut partir, et au plus tôt. La jeune femme se rendait à cette décision. Ainsi que nous avons dit, la verrerie marchait à nouveau avec une activité intense. Le passif était liquidé haut la main. Il n'y avait plus aucun péril pour le nom de Martray que portait son fils. Félix était remis à flot, et avec de l'ordre, de l'économie et du travail, pouvait reprendre aisément le rang qu'il occupait autrefois. Elle devait donc considérer sa tâche comme terminée. Elle était libre.

Toutes ces raisons, la jeune femme les expliquait à Jean Bouscat, et Jean opinait de la tête.

— Bien oui, ma chère dame, répondit-il, c'est parfait, et le plus tôt sera le mieux.

— Raoul, dit-elle, voici bien des périls auxquels nous échappons, mon enfant et moi . . . Lui, vous ne le quitterez plus . . . Vous veillerez sur lui, vous le défendrez contre tous !

Pour ce qui est de moi, poursuivit la pauvre femme, c'est peut-être très ridicule et très enfantin d'être superstitieuse, mais je suis assaillie, depuis bien longtemps déjà, par les plus noirs pressentiments. Que voulez-vous ? J'ai la conviction intime qu'un grand malheur plane sur moi, qu'avant longtemps, il m'atteindra . . . J'en suis certaine, je ne saurais y échapper.

La physionomie du matelot s'était contractée.

— Ne parlez pas comme ça, madame, répondit-il d'une voix sourde. Vous après lui, ça serait trop, voyez-vous. Et moi . . . et à Jean Bouscat, que resterait-il, bonté divine ?

— Oh ! Bouscat, s'écria Mme Martray, et Raoul ! . . . et mon enfant ! . . . qui veillerait donc sur lui, s'il m'arrivait malheur ? . . .

— C'est vrai, madame, j'étais . . . ingrat. J'oubliais l'affection de notre cher mignon . . . Oh ! oui, madame, quoi qu'il arrive . . . Bouscat veillera sur votre enfant, et ne le quittera jamais.

Mme Martray, de plus en plus émue reprit encore :

— S'il m'arrivait malheur ici, et je commence à le craindre, car les gens qui m'entourerent m'effraient, jurez-moi d'enlever Raoul, de l'emmener bien loin, bien loin... pour échapper à ceux qui voudraient lui faire du mal... pour avoir sa fortune... Car je m'en rends bien compte, à la fin, c'est à cet argent qu'ils en veulent. Laissez-leur plutôt cet argent... abandonnez-leur la proie qu'ils convoitent et... sauvez mon enfant!...

Le matelot s'essuya les joues d'un revers de main.

— Je vous obéirai, ma chère maîtresse... Tout pour le petit, je le sauverai... Ah ! ça serait dur, pourtant, s'il vous arrivait malheur, de ne point vous venger!...

Mme Martray reprit vivement :

— Écoutez-moi, Bouscat : s'il m'arrivait malheur... vous prendriez Raoul avec vous, ce serait votre fils, votre enfant!... Vous retourneriez immédiatement alors à notre petite maison de Versailles... Vous entreriez dans ma chambre, et en ouvrant le petit bonheur du jour, placé entre les deux fenêtres... Vous connaissez le tiroir secret de droite, où je serre les portraits de mon mari, ceux de Raoul, les lettres, les dernières, de celui que j'ai perdu, vous trouverez deux cent mille francs... Cette somme, je l'avais réalisée pour acheter un chalet, afin de passer l'été avec Raoul et vous, au bord du lac de Genève... cette somme, vous la prendrez, elle vous servira à élever mon fils... Là, maintenant, c'est fini, je n'ai plus de recommandations à vous faire... Essayons nos yeux, vous et moi, mon bon Bouscat, car vous avez pleuré, vous aussi... J'entends la cloche du dîner, et personne, ici, ne doit se douter de notre émotion.

L'entrée de Mme Martray ne produisit aucun effet dans la salle à manger. La cloche du dîner venait d'être cependant sonnée, on devait l'attendre...

Elle trouva le docteur Dréan debout contre une fenêtre et tambourinant sur les vitres, et Félix suivant cette musique avec une extrême attention !

La jeune femme, la première, leur adressa la parole.

Alors tous deux se retournèrent en gens surpris.

— Eh bien, dit-elle d'un ton enjoué, je ne me trouve pas mal le moins du monde de mon bain. Docteur, j'ai mille remerciements à vous adresser, pour votre protection, Raoul n'a pas été mouillé. Il n'a pas eu peur... Toute ma gratitude. Quant à vous, mon chère frère, l'orage vous porte positivement sur les nerfs... Vous m'avez perdue... en perdant tout à fait la tête... Je ne vous en veux pas... Je vous pardonne de grand cœur, ainsi que je vous le disais tout à l'heure encore... Et maintenant, mettons-nous à table... j'ai grand faim... La foudre, la grêle, m'ont donné appétit.

Jules Dréan assis à table, sur l'invitation de Mme Martray, la regardait attentivement du coin de l'œil. Félix mangeait son potage à travers et à tort. Il se montrait de plus en plus nerveux, il venait de briser un verre, avait renversé du vin sur la nappe. Sans motif, sans raison, à une parole toute simple de Mme Martray, il se mit à rire bruyamment. Celle-ci ne le perdait pas de vue. Si elle était surveillée par Jules Dréan, de son côté, elle épiait et notait tous les mouvements, toutes les expressions des deux hommes. Pauvre faible créature, tout à l'heure encore éperdue et tremblante, en face de ses ennemis, toute son énergie lui était revenue ! Maintenant, avec l'énergie et la force, elle voyait clair, elle lisait à livre ouvert dans ces ignobles trames...

L'agitation fébrile de Félix le dénonçait... C'était lui ! C'était bien lui le coupable... Jules Dréan parlait peu, en homme préoccupé. Félix, par contre, parlait pour ne rien dire.

Au dessert, Mme Martray prit la parole.

— Mon cher frère, -- dit-elle, le moment me semble venu de vous faire part de la décision que j'ai prise. Je crois pouvoir librement parler devant votre cousin, qui est pour nous un véritable ami. La Flache est en ordre, la verrerie marche admirablement, vous êtes complètement libre de tout lien... Je n'ai donc plus rien à faire ici et ma présence n'est plus nécessaire... Je vais donc vous quitter.

Félix, la tête levée, l'oreille tendue, était devenu subitement très pâle. En même temps le sourcil de Jules Dréan se fronçait, et un éclair de fureur brillait dans ses prunelles. Mais aussitôt il devint calme et froid. L'action se nouait, se serrait. La lutte commençait réellement à cette heure ; jusque-là on n'avait fait que pelotter en attendant partie.

Il prit aussitôt un air désolé :

— Et quand allez-vous quitter la Flache, madame ? — demanda-t-il... J'avoue que je

m'étais tellement habitué à la présence de votre charmant Raoul, que j'éprouverai un véritable chagrin de son départ. Oui... La Flache va être singulièrement vide.

Félix ne disait rien ; il était attéré. — Oui, répéta-t-il en balbutiant, — quand comptez-vous partir... ma chère sœur ?...

— Mais demain, dans l'après-midi. Vous aurez l'obligeance de m'envoyer commander une voiture à Creil, demain matin....

— Oh ! — répliqua M. Martray, — vous voudrez bien, je l'espère, vous servir de mes chevaux et de ma voiture ?

La jeune femme répondit aussitôt :

— Je n'y vois aucun inconvénient.

Le dîner se terminait. Bouscat avait emporté Raoul dans ses bras.

Mme Martray se leva de table.

— Vous m'excuserez si je vous quitte déjà, mon cher frère, — dit-elle avec une simplicité toute naturelle, — mais je dois commencer mes préparatifs. Bonsoir, mon cher frère, bonsoir docteur. Et elle remonta dans son appartement.

Jules Dréan baissa la tête, tendant l'oreille, écoutant le bruit des pas de Mme Martray qui s'éloignait. Il poussa même la précaution, bien inutile, d'ailleurs, jusqu'à ouvrir la porte, afin de s'assurer qu'il ne se trouvait personne derrière. Alors, certain d'être seul, en tête à tête avec son cousin, il rejeta loin de lui la contrainte qu'il avait dû s'imposer durant tout le repas, et son visage pâle, aux lèvres serrées, prit une expression effrayante.

— Tout croule ! Tout s'effondre ! — s'écria-t-il d'une voix sourde, tandis que ses ongles crispés éraillaient la nappe — Tout est perdu ! — par ta faute.

Félix baissa la tête avec découragement.

— Tout est fini, — dit-il, — tu le dis bien, tout est perdu.... Que veux tu ?.... Je te l'avais bien dit !

Le docteur reprit :

— Voilà ce que c'est que d'avoir affaire à des poires molles, des hommes sans caractère.... ça veut la fortune !.... et c'est incapable de la conquérir.

— Non, continua-t-il à voix basse, en serrant les dents et en donnant à ses paroles une expression sinistre, non !.... *Il ne faut pas qu'elle parte !....*

— Et comment prétends-tu l'empêcher ?....

— Ça, c'est mon affaire, je n'en sais rien encore.... Mais je cherche et je trouverai..... Quand je pense, reprit-il, que j'ai tenu vingt fois la vie de cette femme dans ma main.

— Que dis tu là, s'écria Félix effrayé, un crime !.... n'est-ce pas déjà assez !....

Jules Dréan eut un mouvement d'épaules.

— Eh ! laisse-moi donc tranquille !.... Voilà encore tes ridicules sensibleries qui te reprennent. Tu veux !.... Seulement tu n'oses pas. Toujours l'histoire de l'alouette tout rôtie. Tu veux la fortune. Mais pour atteindre ce résultat, tu n'oses tenter aucun effort. Et tu m'arrêtes même lorsque je me montre tout disposé à travailler pour toi.... Je reprends donc. J'ai tenu la vie de cette femme dans mes mains. Eh bien ? quoi de plus naturel ? quoi de plus simple ?.... La mère supprimée, le petit te reste, tu deviens son tuteur jusqu'à sa majorité. Vingt et un an. Il en a cinq.... Tu as sa fortune pendant seize ans. En seize ans, avec un capital semblable, on a le temps de faire bien des choses.

Félix, effaré, secouait nerveusement la tête.

— Mais tu n'y songes pas, malheureux.... Une créature qui a été si parfaite, si bonne, pour toi et pour moi !.... Mais tu n'as donc ni cœur, ni âme....

— Je veux vivre heureux, je ne connais pas autre chose. Le reste m'importe peu. Je veux donc, pour arriver au but que nous poursuivons, que tu me laisses les mains libres....

— Je veux que tu ne tentes rien contre elle !....

— Alors, tu préfères la laisser partir ?

— Non, répondit Félix à voix basse.

Jules Dréan éclata d'un mauvais rire.

— Je vois que tu n'es pas éloigné de devenir complètement idiot. Sans fortune, tu l'épouserai ? Vrai, tu es complet.... Heureusement nous n'en sommes pas là. Autrement j'y mettrais bon ordre... Réservons-nous. Tu veux lui parler... essayer de la fléchir !... Tu vas faire une gaffe, je t'en prévient, et une demande complètement inutile, qui se retournera contre toi... N'importe, tu y tiens, marche toujours. Moi je veille.

Et là-dessus les deux cousins se séparèrent.

Félix Martray remonta dans sa chambre. Quant à Jules Dréan il se rendit aux écuries.

Une satisfaction infernale se lisait sur son visage. Le misérable avait sans doute trouvé le moyen qu'il cherchait. C'est ce que nous verrons plus tard.

Au moment où Jules Dréan arrivait, le garçon d'écurie, qui cumulait ces fonctions avec celles de cocher, mettait la dernière main à la litière du soir. François, le cocher se nommait ainsi, n'était certes pas un méchant garçon, bien loin de là, mais Jules Dréan avait pu maintes fois s'apercevoir à l'allure incertaine du susdit, qu'il cultivait plus souvent qu'à son tour la dive bouteille. François, pour sa défense, disait que le poil des chevaux renfermait énormément de poussière, ainsi que l'avoine, le foin, la paille, et que la poussière absorbée à haute dose donnait énormément soif. Le docteur n'avait point adressé trois fois la parole à François depuis son arrivée à la Flache. Il avait certainement quelque chose en tête, car il ne tarissait pas en éloges. Les chevaux étaient bien tenus, leur croupe satinée et luisante. L'écurie sentait bon, sa propreté ne laissait rien à désirer. Et ces éloges reçurent une étonnante conclusion.

—François, dit le docteur en terminant sa visite, vous m'avez mené plusieurs fois, et je ne vous ai jamais donné de pourboire. . . . Tenez. Et il glissa vingt francs dans la main du cocher qui n'en voulait pas croire ses yeux.

François se confondit en remerciements et le docteur quittait l'écurie sur un dernier éloge. Une fois sorti, Jules Dréan s'en fut se poster dans le coin le plus obscur de la cour. Il n'attendit pas longtemps. François avait éteint sa lampe, mis un costume à peu près propre et traversait la cour au plus vite, en sifflant une fanfare de chasse. Un tour de clé, une porte franchie, il était dans la campagne. Jules Dréan le suivit pendant deux cents mètres. Le cocher, d'un pas vif, suivait la route de Fleurines, un gros bourg situé à trois kilomètres de la Flache.

—Toi, fit le docteur, avec son mauvais rire, avant deux heures tu seras saoul perdu. Me voilà donc libre. Et en avant les grands moyens, puisque l'on m'oblige à en arriver là.

VI

COMMENT JEAN BOUSCAT ATTEIGNIT SON BUT ET JULES DRÉAN LE SIEN

Le lendemain matin, Mme Martray terminait ses préparatifs de départ. Jean Bouscat l'aidait à finir ses deux malles. Raoul jouait tranquillement dans un coin de la chambre. On frappa doucement à la porte. Bouscat ouvrit. C'était la cuisinière.

—Monsieur, dit-elle, s'excuse de déranger madame, il voudrait lui dire un mot. . . . si madame pouvait prendre la peine de venir jusqu'au bureau.

—Bien, fit la jeune femme, j'y vais à l'instant.

Mme Martray s'adressa alors au matelot.

—Jean, lui dit-elle, vous ne quitterez pas Raoul d'une seconde. . . . Je vous avoue, mon ami, que plus nous approchons de notre départ, plus mes craintes augmentent. . . . Veillez sur Raoul. . . . Pour l'instant, je suis certaine de ne courir aucun danger.

Le cœur lui battait fort cependant : mais grâce à son empire sur elle-même, ce fut le visage froid et calme qu'elle poussa la porte du bureau. Félix ne l'avait point entendue arriver. Plongé dans des réflexions profondes, en proie à une préoccupation intense, il était assis à son bureau, la tête dans ses mains. Au bruit de la porte, il se leva précipitamment, montrant à la jeune femme un visage bouleversé.

—Pardon ? bégaya-t-il, je ne sais pas, je n'ai pas entendu.

Mme Martray s'était assise dans un fauteuil.

—Vous avez demandé à me parler, dit-elle d'un ton glacial, me voici : Il la regarda avec stupeur. Ce n'était plus la même femme que la veille.

—J'ai voulu vous voir sans témoin, finit-il par lui dire, pour vous remercier une fois encore de tout ce que vous avez fait pour moi.

Elle l'arrêta d'un geste.

—Vous ne me devez rien, répliqua-t-elle en accompagnant ses paroles d'un regard méprisant. Je n'ai fait ces sacrifices que pour éviter une tache au nom que porte mon fils. Le frère de celui qui fut mon mari ne me doit donc aucune reconnaissance.

Se levant alors.

—Est ce tout ce que vous avez à me dire ?

Félix croisa ses bras et prit une posture suppliante.

—Non ! non ? murmura-t-il d'une voix étouffée, ne partez pas !... ne me quittez pas !... sans vous... si vous saviez ?

Elle se leva, marcha droit à son beau frère et lui dit à voix basse :

—Je sais tout !... je sais que vous êtes un misérable et un infâme.

Comme une masse, Félix Martray s'abattit à ses genoux.

—Pardon !... pardon !... s'écria-t-il la tête baissée, les mains serrées, pardon !... j'étais fou !... Mais écoutez-moi !... je vous adore !... Voilà la vérité, depuis que je vous ai vue si bonne, si belle...

La jeune femme eut un sourire méprisant :

—Vous avez voulu me témoigner votre reconnaissance ! Je vous en remercie !...

Se redressant alors indignée :

—Mais vous n'avez donc pas compris, malheureux ! le sacrilège que vous commettez, en prononçant un semblable aveu ?... Vous ne comprenez donc rien !... Vous oubliez donc jusqu'à la mémoire de votre frère !... jusqu'à son nom !

—Je n'oublie rien !... pardonnez-moi, répétait M. Martray, ou plutôt j'oublie tout, je ne vois que vous, je ne pense qu'à vous ?...

Et, sans pouvoir réprimer son geste, il étendit les bras vers Mme Martray.

Celle-ci se recula vivement, en se dirigeant vers la porte.

—A partir de cet instant, dit-elle, aucun lien n'existe entre nous. Vous-même avez tout brisé !... Jamais je ne pourrai vous revoir, jamais je ne pourrai oublier l'insulte que j'ai subie, de celui que j'appelais " mon frère. "

Et sans tourner la tête elle sortit.

Félix Martray demeurait là, atterré.

Tout s'éconlait, il était écrasé sous les débris de cet échafaudage que son cousin et lui avaient cru solidement construire. Bientôt le sentiment de son impuissance devint tellement fort, qu'il perdit complètement la tête, il s'arrachait les cheveux ! il grinçait des dents. Au milieu de cette véritable crise l'on heurta légèrement à la porte et la tête ironique de Jules Dréan apparut.

—Tiens ! Tiens ! dit-il, nous avons nos vapeurs, il paraît que la princesse s'est montrée inflexible... elle piétine sur ton amour !...

—Tais-toi, répliqua M. Martray d'une voix sourde, elle m'a traité comme le dernier des misérables...

—Je te l'avais bien dit. Tu n'a pas été pris en traître. Eh bien, maintenant qu'elle t'a foulé aux pieds, est-tu convaincu ? Veux-tu m'écouter ? Es-tu enfin décidé à suivre mes conseils.

—Oui, dit-il d'une voix sourde.

Jules Dréan n'en voulait pas plus, il quitta son cousin sans ajouter une parole. Cette fois encore, il retournait aux écuries. Il ouvrit la porte. Tout était parfaitement en ordre. Les deux percheronnes, la croupe luisante, les crins faits ; semblaient somnoler dans leurs stalles. Au bruit de la porte, cependant, elles s'agitèrent, encensèrent et hennirent à plusieurs reprises. Le docteur prêtait l'oreille. L'écurie était déserte.

Alors, d'un pas lesté, il grimpa l'escalier très raide du grenier à foin. A mesure qu'il avançait, son oreille était frappée par un ronflement sonore.

Bien, murmura-t-il, tout marche à souhait... Inutile d'aller plus loin... Il est toujours ivre-mort.

Dégingolant quatre à quatre, il sortit de l'écurie et gagna le parc par une porte dérobée et ne rentra à la maison qu'après avoir fait un grand circuit.

On le comprendra sans peine, le déjeuner fut glacial, Mme Martray ne desserra pas les dents. Sitôt que la chose fut possible, elle remonta dans sa chambre, en compagnie de son fils et de Jean Bouscat.

Jules Dréan eut toute liberté pour retourner aux écuries.

Il pouvait être une heure de l'après-midi ; le départ était pour deux heures, Mme Martray devant prendre à Creil l'express de 3 h. 35 pour Paris.

Jules Dréan ne s'arrêta point aux stalles, il grimpa droit au grenier à foin.

Sur des meubles, la tête renversée, le cocher cuvait sa noce de la nuit.

Le docteur se pencha sur l'ivrogne et s'agenouilla auprès de lui. Sortant alors de sa trousse un petit flacon, il le lui fit respirer. Le cocher se dressa d'un bond, comme s'il avait été touché par une batterie électrique. Ce qui venait de lui entrer dans les narines, c'était de l'ammoniaque. Il regardait Jules Dréan d'un air abruti, cherchant à rassembler ses esprits, à remettre ses idées en ordre.

—Eh bien ! eh bien ! fit le docteur en accompagnant ces paroles d'un sourire, qu'est-ce qu'il y a ? Remettez-vous, mon ami . . . Reprenez vos sens, vous avez complètement oublié que vous devez atteler vers deux heures pour reconduire Mme Martray à Creil.

—Ah ! s'écria l'ivrogne, me v'là propre ! . . . Du coup le patron va me flanquer à porte . . . Et mes chevaux qui n'ont ni mangé ni bu.

Jules Dréan le calma d'un geste.

—Vos chevaux ont eu tout ce qu'il leur faut, dit-il.

Le cocher regarda son interlocuteur d'un air de plus en plus ahuri.

—Et qui est-ce qui leur a donné à manger et à boire, demanda-t-il ?

—Moi, répliqua le docteur . . .

—Oh ! Monsieur ! que vous êtes bon ! . . . Comment vous remercier ? . . .

—En attelant tout de suite, afin que personne ne s'aperçoive de votre absence.

—Ainsi, reprit le domestique, mes chevaux ont mangé ?

—Oui.

—Ils ont bu ? . . .

—Oui ? . . . Dépêchez-vous, ou M. Martray va s'apercevoir de quelque chose, Allez ! . . .

filez ! . . .

On le comprendra de reste, l'ivrogne, à peine remis sur pied, n'hésita point une seconde et courut à ses chevaux. Il ordonna un dernier coup de brosse pour lustrer la croupe des percheronnes, un coup de peigne pour démêler leurs longues crinières, et s'empressa de les garnir. D'ailleurs, il n'avait pas trop de temps. La porte de l'écurie venait de s'ouvrir et Jean Bouscat se montra sur le seuil. Jules Dréan, crainte de surprise, était demeuré dans le grenier à foin. Bien lui en avait pris, comme on voit. Le matelot, en se rendant aux écuries, venait passer sa petite inspection de détail. Inquiet et tracassé comme il l'était depuis quelque temps il voulait tout surveiller par lui-même. Par la trappe ouverte du grenier, le docteur le voyait distinctement aller et venir ; il donnait un coup d'œil aux bricoles, passait en revue les grelottières, essayait la force des courroies, des sousventrières, le bien cousu des boucles, tout y passait. L'œil diabolique de Jules Dréan le suivait dans tous ses mouvements.

—Cherche, cherche, mon bonhomme, murmura-t-il entre ses dents, bien malin si tu trouves.

Et de fait, le pauvre Jean Bouscat ne trouva rien.

L'omnibus, attelé de deux porcheronnes, attendait devant le perron de la Flache.

Les valises de Mme Martray venaient d'être placées sur la galerie. Félix Martray se tenait sur le perron. Son visage décomposé se crispait davantage encore de seconde en seconde. Il essayait distraitement d'un revers de la main les grosses gouttes de sueur qui coulaient le long de ses joues.

—Tiens-toi donc, à la fin, lui dit tout bas son cousin d'une voix sèche, les domestiques te regardent, chuchotent ; ils vont dire que tu l'as empoisonnée . . . Tiens-toi ! . . .

Mme Martray apparut à son tour sur le perron. Elle tenait Raoul par la main, Bouscat suivait. Félix Martray inclina la tête. Quelques sons inarticulés s'échappèrent de ses lèvres. Mme Martray ne répondit pas, passant devant lui, sans même l'honorer d'un regard. Pour Jules Dréan, il fit l'empressé, ouvrit la portière, salua à diverses reprises, en accompagnant ses inclinaisons de tête de "au revoir, madame" répétés.

Mme Aline Martray le regarda froidement, lui, en disant d'une voix ferme :

—Adieu ! Monsieur !

A cet instant, leurs yeux se rencontrèrent et la jeune femme baissa les siens. Un froid intense venait de lui glacer le cœur. Elle n'osa soutenir ce rayon maudit qui s'échappait des prunelles de Jules Dréan. Comme si elle eût été coupable, pauvre créature, elle baissa la tête et monta précipitamment dans l'omnibus. D'un geste brutal, Jean Bouscat écarta le docteur qui faisait encore l'empressé, en disant à sa maîtresse :

—Montez, madame, ne craignez rien.

—Au revoir, madame ! répéta une dernière fois l'être infâme,

Et cette fois encore, ces deux mots résonnèrent comme un glas funèbre dans le cœur de la jeune femme. A cet instant, Raoul fit une diversion. Il se mit à pousser de véritables cris de pintade. L'enfant entendait monter sur le siège en compagnie de Jean Bouscat. La mère voulait l'avoir à côté d'elle dans l'intérieur de la voiture. Mais elle finit par céder, comme toujours. Jean Bouscat par deux fois lui avait répété :

—Laissez-le moi, madame avec moi il n'y a pas de danger.

—Oh ! fit le cocher, non, il n'y a pas de danger, les bêtes sont si douces... on les conduirait avec un fil... jamais ça ne bronche.

Contrairement à leur habitude, elles avaient l'air singulièrement agitées, les deux percheronnes. Elles encensaient, hennissaient, renaclaient, grattant la terre du sabot. Jean Bouscat en fit l'observation au domestique.

—Qu'est ce qu'ils ont aujourd'hui, vos carcans ?

—Carcans !... Carcans !... grommela l'autre, piqué au vif dans la personne de ses bêtes... Carcans ! vous demande un peu... Ce n'est pas en bois, pour sûr...

L'animation des percheronnes faisait la joie de l'enfant.

L'enfant, malgré les injonctions réitérées de Bouscat, s'obstinait à répéter :

“ Hue les dadas ! Hue donc ! ”

L'attelage était sorti de La Flache. Il enfilait maintenant au grand trot une route traversière, entretenue avec soin, sans ornières, sans cahots. N'importe, Bouscat commençait à n'être pas tranquille. Les percheronnes dansaient, s'enlevaient, par violentes saccades, précipitant de plus en plus leur allure. Raoul était enchanté. Il battait des mains. A une certaine distance, la route de Creil coupe à angle droit celle que suivait la voiture. Les percheronnes ne voulaient point entendre raison. Elles ne répondaient plus ni au mors ni à la bride. Au lieu de tourner à angle droit, comme elles le devaient, comme le leur commandaient le cocher de la voix et de la bride, elles franchirent la route de Creil, la coupant, pour reprendre la route traversière.

—Ah ! mais ! ah ! mais !... fit Jean Bouscat, qu'est-ce que ça veut dire...

—Elles sont folles, fit d'une voix entrecoupée le cocher, cramponné aux guides et faisant de vains efforts pour maintenir son attelage.

Les percheronnes étaient emballées, elles avaient pris le mors aux dents.

Mme Martray avait baissé l'une des glaces de devant.

En présence du péril, la mère avait retrouvé tout son sang-froid.

Bouscat !... cria-t-elle, vous me l'avez juré, sauvez Raoul.

Le brave Jean avait pris l'enfant dans ses bras. Il faisait de vains efforts en même temps pour s'emparer du corps de Mme Martray et l'attirer à lui, à travers le châssis...

—Raoul !... répétait la mère, Sauvez !... Sauvez Raoul !...

Maintenant, le galop furieux de l'attelage atteignait une rapidité vertigineuse. Rien ne l'arrêtait plus. Le cocher tirait sur les guides à les rompre... Un cri épouvantable déchira l'air. Une secousse plus violente encore que les autres l'avait enlevé de son siège. Enveloppé, enchevêtré dans les guides, il était trainé le long de l'omnibus, sa tête ensanglantée heurtait contre les roues. Ses hurlements de douleur affolaient davantage encore les bêtes. Bientôt, il cessa de crier... il était mort. La voiture ne traînait plus après elle qu'un cadavre en lambeaux, des haillons sanglants !... La position de Jean Bouscat était horrible, il se cramponnait au siège. Il avait pris l'enfant entre ses genoux et le serrait comme dans un étau. Du bras qu'il avait de libre, il continuait toujours à vouloir faire sortir sa maîtresse par l'imposte !...

L'attelage, sans frein désormais, bondissait d'un côté à l'autre de la route. Comment les deux bêtes réussirent-elles, sans faire verser le véhicule, à pénétrer dans un champ de blé fauché, en tournant court ?...

Ce fut un miracle inexplicable. Une fois dans ce champ, l'attelage se précipita vers le cours de l'Oise avec une indescriptible frénésie. Ce fut au tour de Bouscat de pousser un cri de terreur !... Il avait devant lui la rivière... et à gauche, la digue d'une écluse qui barrait l'eau à cet endroit. C'était la mort, pour tous les trois, une mort horrible !...

—Raoul ! Raoul ! répétait toujours la mère dont les forces s'épuisaient.

Les bêtes enlevèrent l'omnibus d'un dernier coup de collier, et tout alla rouler dans la rivière.

Un dernier cri :

—Mon Dieu ! mon enfant !

Les chevaux se débattaient, brisaient leurs liens, leurs traits. Et le courant, très violent à cette place, emportait ce pêle-mêle qui vint se fracasser contre le musoir en granit.

DEUXIÈME PARTIE

I

UNE OUVERTURE A PITHIVIERS

“Pithiviers ! Cinq minutes d'arrêt !”

A ce cri, plusieurs fois répété par le conducteur du train répondirent des hurlements de malheureux tcutous en détresse. Puis un brouhaha extraordinaire se produisit ; des voyageurs nombreux, encombrés de valises, d'étuis, de caisses à fusils ; vêtus de la façon la plus bizarre, depuis celle du chasseur comique signé Grévin, jusqu'à la copie correcte de la dernière gravure de mode, sautèrent sur la voie et se précipitèrent en courant vers les cages de fer où gémissaient leurs infortunés compagnons de chasse.

On était au 31 septembre de l'année 86, la chasse ouvrait le matin, et toute cette foule armée se préparait à se répandre, dès la prochaine aube, dans les plaines giboyeuses de cette partie du Loiret.

Un jeune homme élégamment vêtu d'un costume de voyage avait sauté des premiers sur la voie.

— Eh bien ? parrain, viens tu, fit-il, en se retournant et en s'adressant à un homme d'un certain âge, qui descendait plus lentement que lui.

— C'est bon, c'est bon, répliqua le parrain d'une voix amicalement grondeuse, c'est bon, on n'a plus ses jambes de vingt ans, mais encore bon pied et bon œil, tu verras cela demain.

— D'abord, répliqua le jeune homme en se redressant, je vais avoir bientôt vingt deux ans.

— Peuh ! dans onze mois.

— Enfin je suis dans ma vingt-deuxième année.

— Et moi dans ma cinquante-sixième !... et je n'en suis pas plus fier. Mais, nous discuterons de nos âges à une autre heure ! Ton chien ?

Le jeune homme reçut des mains d'un homme de peine un très beau pointer blanc et orange et se dirigea en compagnie de son parrain, vers la sortie.

Un conducteur, la casquette à la main, se tenait devant la porte, sur la casquette se lisait, en lettres d'argent : “Hôtel de la Poste.” Le parrain lui adressa la parole :

— Deux places ont été retenues, omnibus et hôtel, pour M. Philip Fairbank et son neveu, M. Henry Sheldon.

— Oui, monsieur, répliqua poliment le conducteur, les deux places vous attendent et vos chambres sont prêtes.

Tandis que nos deux personnages traversent la salle de la gare, présentons-les bien vite au lecteur.

M. Philip Fairbank s'était donné cinquante six ans ; il portait la soixantaine. Les cheveux très gris, coupés en brosse, étaient plantés d'une façon irrégulière et il en était ainsi de sa barbe rude et courte. Le teint parcheminé, couleur de briques, indiquait les longs voyages, sur terre et sur mer, ce qui s'expliquait tout naturellement, M. Philip Fairbank étant Américain. Sur le côté droit du visage, signe distinctif, une grande entaille blanche, partait du bas de la joue et allait se perdre dans les cheveux. M. Fairbank avait dû être, nombre d'années auparavant, terriblement blessé. Il parlait le français sans le moindre accent, et portait le costume simplement banal d'un bourgeois aisé.

En tous points charmant, son filleul Henry Sheldon. Grand, mince, élancé, il était ce qu'on est convenu d'appeler un très joli garçon, et ne semblait nullement s'en apercevoir. Ses yeux étaient bleus, blonds ses cheveux, et de la même couleur sa barbe naissante et soyeuse. Dans son regard limpide et clair on lisait un cœur naïf, honnête, à la fois foncièrement bon et courageux. Il entourait son parrain d'une prévenance et d'une attention quasi-filiales, ce qui semblait charmer au superlatif ceui-ci.

Comme nos deux voyageurs demeuraient devant la porte de la gare, en attendant le moment de monter en omnibus. Un grand break, arrivait en retard à la grande allure de deux demi-sang couverts d'écume.

Le gentleman assis sur le siège élevé, ne prit pas assez exactement sa mesure, car le sous-verge de l'attelage vint frôler le chapeau d'Henry Sheldon, et se cabra effrayé.

Le peu adroit sportsman crut devoir formuler une vague excuse à laquelle Henry répondit par un salut courtois signifiant qu'il n'y avait là qu'une vétille. Mais le nouveau venu s'arrêta au milieu de sa phrase... Ses yeux devinrent fixes, ses lèvres se contractèrent, et son visage se couvrit subitement d'une pâleur mortelle. En même temps, un mouvement nerveux imprima une pression irraisonnée aux mors des deux bêtes qui se mirent à danser et à sauter, tant et si bien que son conducteur dut prendre du champ et leur faire exécuter un tour au trot, avant de pouvoir obtenir leur tranquillité.

M. Fairbank ne s'était point préoccupé du nouvel arrivant ; les chevaux avec leurs fringantes courbettes, ayant seuls attiré ses regards.

—Tu ne fais jamais attention, dit-il d'une voix paternelle à Henry tu as même failli te faire écraser.

—Tu vois des accidents partout. Je ne suis pourtant ni un enfant, ni une petite fille... Et puis je te conseille d'en parler, le jeune homme riait, en répondant à son parrain, tu es prudent toi !... tu fais attention à ta personne !...

Le conducteur du break, tout en calmant et en posant ses bêtes, ne perdait point de vue M. Fairbank et son filleul. Il venait à la rencontre d'un groupe de chasseurs, qui l'interpelaient de tous les côtés à la fois, et préoccupé comme il l'était, il leur répondait avec une nerveuse impatience. Son calme ne lui revint que lorsqu'il eut vu l'omnibus de l'hôtel de la Poste partir au grand trot. Alors, il pressa ses compagnons, fit charger leurs colis, leurs chiens avec vitesse, en homme excessivement pressé, et touchant les bêtes, les lança à toute bride sur la route de Malesherbes. Le break se perdit bientôt dans un tourbillon de poussière dorée.

Revenons maintenant à M. Fairbank et à Henry Sheldon. Lorsqu'ils arrivèrent à l'hôtel de la Poste, les abords en étaient littéralement encombrés par des véhicules de toutes les formes et de toutes les espèces.

L'excellent Moreau, le maître d'hôtel, aidé par son aimable femme, répondait à tout et à tous, en voyant arriver l'omnibus il s'était avancé pour recevoir les nouveaux voyageurs.

M. Fairbank s'était nommé en mettant pied à terre.

—Parfaitement, fit aussitôt le maître d'hôtel, j'ai reçu votre dépêche, il y a huit jours. Je vous ai réservé le n° 4, vous y serez très bien. Je vais vous conduire moi-même.

—Ne vous dérangez pas, répliqua obligeamment l'Américain. Vous êtes très occupé, vous vous devez à vos clients... Un domestique nous conduira parfaitement à notre n° 4. Une chambre à deux lits, n'est-ce pas ?...

—Oui, monsieur, ainsi que vous me l'avez spécialement recommandé.

Suivis de l'une des servantes de l'hôtel, M. Fairbank et Henry montèrent au premier étage. Tout était confortable, d'une irréprochable propreté, et bien tenu. En quelques minutes le parrain et son filleul eurent terminé les ablutions indispensables, pour faire disparaître la poussière et les escarilles du voyage.

—Et maintenant, fit le jeune homme, allons voir la ville... Je ne connais pas Pithiviers...

—Ni moi non plus, répliqua M. Fairbank, et je n'y serais certainement jamais venu, sans un certain jeune homme de ma connaissance...

Tout en parlant, M. Fairbank et son filleul étaient sortis de Pithiviers par le faubourg du Gâtinais et descendant un raidillon assez abrupte, avaient atteint une double rangée de saules et de peupliers, entre lesquels coulait doucement une petite rivière, nommée l'Œuf, claire et limpide. Ce lieu désert, plein de charme, invitait les promeneurs à s'asseoir. M. Fairbank indiqua un banc placé non loin du bord de la rivière.

—Tiens, dit-il, nous n'avons rien à faire avant le dîner, autant maintenant que plus tard... Voyons mon cher Henry, tu avais pris l'habitude de me dire toute ta pensée, et depuis quelque temps, tu me caches quelque chose.

—Diable, murmura Henry entre ses dents, nous y voilà.

—Voudrais-tu me dire, poursuivit M. Fairbank, pourquoi tu m'as amené ici ?

—Mais pour ouvrir la chasse.

—Puisque tu fuis, pour la première fois de ta vie, une explication, c'est moi qui vais parler, alors... Peux-tu me dire pourquoi, parmi toutes les invitations de chasse, tu as choisi Pithiviers ?

—Parce que l'on m'a dit que dans les plaines du Loiret il y avait beaucoup de gibier ?

M. Fairbank, pour la première fois de sa vie peut-être, prit avec l'être qui lui était si cher, un ton sérieux :

—Tu ne me dis pas la vérité, Henry, et c'est mal. Je vais répondre pour toi alors... Tu as choisi Pithiviers, ou plutôt la Chabottière, la propriété de M. le marquis de Monthéant et de sa famille, où nous serons installé demain dès la première heure, parce que tu es certain d'y rencontrer une jeune fille... Mlle Laura de Valverde, jeune créole, très jolie...

Henry Sheldon arrêta M. Fairbank d'un geste.

—Eh bien ! C'est vrai ! pour la première fois de ma vie je suis amoureux, amoureux fou... Mais pourquoi me contrarier?... Pourquoi me faire de la peine!... Ce n'est pas de ma faute... J'ai essayé de lutter... Je n'ai pas pu... A quoi me conduira cet amour?... A être malheureux.

Le parrain, à ce mot, eut un mouvement nerveux, il tressauta sur son banc.

—Malheureux ! as-tu dit. Pourquoi être malheureux... Mais je ne veux pas que tu sois malheureux... Je te veux gai et souriant, au contraire...

—Le comte Valverde, qui a des propriétés immenses dans l'Amérique du Sud, ne me donnera jamais sa fille... Je me nomme Sheldon tout court. Et je n'ai pas de fortune.

—Tu as d'abord la mienne... plus tard, tu seras très riche... La véritable objection, je le répète, c'est que tu es bien jeune pour te marier... et que... nous avons autre chose à faire pour l'instant en France.

Henry releva brusquement la tête.

—Autre chose !... Mais quoi donc, parrain ?

—Tu sauras cela à son heure... Ne me questionne jamais, mon cher enfant... Crois-tu que je t'aime plus que tout au monde ? Oui, n'est-ce pas, la chose ne fait pas un doute. Dès lors... repose-toi sur moi... Mais ne nous éloignons pas de notre sujet... Te voilà donc amoureux ?...

—Oui, répliqua Henry à mi-voix, et de toutes mes forces, je ne t'en ai point parlé, parce que je pressentais ce qui m'arrive aujourd'hui. Je devinais bien que tu allais le blâmer.

—Je ne blâme point... Je regrette... Voilà tout... Ainsi tu es amoureux... Te voilà attaché pour jamais à Mlle Laura de Valverde, et tu es bien capable de planter-là ton vieux... Fairbank et de partir pour l'Amérique du Sud avec elle.

—Tu sais bien que je ne te quitterai jamais, fit Henry, seulement, pour la retrouver, j'irais jusqu'au bout du monde, et, termina-t-il en accompagnant ses paroles d'un charmant sourire, tu viendrais avec moi.

—Oui, toujours avec moi... Je le sais bien. M. Fairbank ne cherchait point à dissimuler l'émotion qui le gagnait. Tu ne veux jamais me laisser derrière... Et je te demande un peu, par exemple, aujourd'hui même, cette idée d'amener un vieux bonhomme, un sauvage, un yankee, comme on dit dans le grand monde... à La Chabottière, chez M. le marquis de Monthéant !... Je vais faire là une jolie figure ?...

—Tu seras très bien, et tout le monde te trouvera charmant... Mlle Laura t'aime déjà...

—Tu lui as parlé de moi ?

—Je le crois bien, et toutes les fois que je la vois, que je danse avec elle, elle me demande de tes nouvelles...

Il y eut un silence au bout duquel Henry reprit :

—C'est tout ce que tu avais à me dire ? Oui n'est-ce pas ? Tu as mon secret... n'en abuse pas pour me tourmenter... Maintenant, rentrons... J'ai hâte de voir si toutes mes affaires sont en ordre.

M. Fairbank eut un hochement de tête.

—Et puis, dit-il, on ne sait pas... il pourrait prendre fantaisie à M. de Monthéant, à sa famille, à ses hôtes, de venir faire un tour à Pithiviers...

—Quand je t'ai dit que tu allais me taquiner...

En arrivant à l'hôtel, M. Fairbank et Henry furent étonnés de voir que l'encombrement n'avait point diminué, mais bien augmenté, au contraire.

En se frayant un passage au milieu de ce groupe compact, Henry, suivi de M. Fairbank pénétra dans l'hôtel.

—Mes cartouches sont-elles arrivées ? demanda Henry à un garçon. Je les ai demandées par le télégraphe.

—Oui, monsieur, monsieur Sheldon, n'est-ce pas ?... On vient de les apporter de chez Balagny.

—Très bien.

—Ah ! fit le propriétaire de l'hôtel, on est venu demander après vous, messieurs.

Henry leva la tête.

—Ce n'est point le marquis de Monthéant ? demanda-t-il.

M. Moreau secoua la tête.

—Non, non. Je connais M. le marquis, ce n'est pas lui.

—Comment était ce monsieur ? interrogea à son tour M. Fairbank.

—Je ne sais pas trop, je vous l'avoue, répliqua l'hôtelier, vous comprenez, monsieur, au milieu de cette foule, il est bien permis de perdre un peu la tête. . . . Il avait des lunettes bleues. . . . je ne le connais pas. . . .

—C'est sans doute quelqu'un du château. M. de Monthéant aura voulu savoir si nous étions arrivés ce soir.

Et Henry Sheldon monta dans sa chambre, tandis que le visage de son parrain s'assombrissait. M. Fairbank paraissait être en proie à une sérieuse préoccupation.

Henry se trompait. Ce n'était point du château de la Chabottière que l'on était venu demander M. Fairbank et lui. A peine étaient-ils sortis de l'hôtel, et avaient-ils eu le temps de traverser la ville, qu'un individu, portant un costume de toile usé, flétri, et ayant les yeux protégés par des lunettes à verres fumés, arriva devant l'hôtel de la Poste et traversa les groupes qui continuaient à l'encombrer.

—Mon ami, dit-il à un garçon, ayez donc l'obligeance de me dire si ces deux messieurs, un homme âgé, qui a une balafre sur la figure, et qui est accompagné d'une jeune homme blond. . . . avec un chien blanc et orange. . . .

—Ah ! les Américains du n° 4, fit le garçon qui s'était trouvé là à l'arrivée de l'omnibus.

—Oui. . . oui. . . Justement, des Américains. . . Rappelez-moi donc leurs noms, je n'ai pas de mémoire, je les connais cependant très bien. . . . mais c'est si bête n'est-ce pas, d'aller demander M. Chose et M. Machin. . . .

—Oui, monsieur, je comprends ça. Je vais demander.

Le garçon revint quelques secondes plus tard :

—M. Fairbank et M. Sheldon, dit-il.

—Bien, mon ami, je vous remercie.

Sortant par l'écurie, l'inconnu se trouva de nouveau dans la rue. Il pénétra alors dans l'hôtel et monta au premier étage sans adresser un mot à personne. Quelques instants plus tard, il descendait l'escalier et se heurta à M. Moreau qui ne le connaissant point, lui adressa la formule consacrée :

—Vous demandez, monsieur ?

M. Fairbank et M. Sheldon. . . . Je croyais qu'ils étaient chez eux. . . . Je reviendrai.

—Il n'y a pas de commission pour eux ? fit encore le maître d'hôtel.

—Non. . . . Je vous remercie.

L'étranger disparut. . . .

Quelques instants après le retour de M. Fairbank et d'Henry, la cloche du dîner sonnait, et le parrain et son filleul se mettaient à table. Henry mangeait en amoureux, mais M. Fairbank adressa ses compliments au chef. L'Américain était quelque peu gourmand, et il faisait grande fête à l'excellente cuisine de l'hôtel de la Poste.

Vers les dix heures du soir, M. Fairbank s'endormit d'un profond sommeil, tandis que son filleul se tournait et se retournait dans son lit, cherchant vainement le sommeil, et poursuivi par l'image de Mlle Laura de Valverde.

Le 1er septembre, jour de l'ouverture de la chasse, dès sept heures du matin, tout le château de la Chabottière était en émoi. Le marquis de Monthéant avait reçu la veille de nombreux amis de Paris, et se préparait à leur procurer le sport le plus amusant et le plus complet, ce qui lui était chose facile, les tirés de la Chabottière étant merveilleusement organisés.

M. de Monthéant était un beau vieillard de soixante-cinq ans, encore plein de verveur, qui battait toute la journée la pleine, ce qui ne l'empêchait pas de faire grande figure le soir en présidant la table au dîner du château. Affable et simple, il se faisait un plaisir de bien accueillir les amis de son fils, le comte Robert de Monthéant, un charmant jeune homme de vingt-six ans, chasseur enragé lui-même.

C'est à ce titre d'ami du jeune comte que Henry Sheldon avait été invité à la Chabottière. Robert, fort bien accueilli à Paris par M. Fairbank, avait tenu à ce que le parrain d'Henry accompagnât son filleul.

La grille d'honneur était ouverte.

Le déjeuner du matin était prêt, déjeuner frugal, pour ne point alourdir les sportsmen. On n'attendait plus que les chasseurs venant de Poithiviers, c'est-à-dire M. Fairbank et Henry.

Bien qu'il fût à peine sept heures, deux jeunes filles se promenaient à pas lents dans l'une des allées sinueuses du parc. L'une et l'autre était aussi jolies que charmantes. Nous connaissons la première, tout au moins pour avoir, à différentes reprises, prononcé son nom. C'était Mlle Laura de Valverde, la jeune créole qui tenait tant au cœur d'Henry Sheldon. Mlle de Valverde était brune et avait ce teint mat des créoles sur lequel le soleil n'a point prise, ce teint ambré, qui fait si passionnément ressortir le blanc de l'émail, le noir des prunelles, et aussi les longues torsades de cheveux noir crespelés. Mlle Jane de Monthéant ne le cédait en rien à sa compagne, seulement elle était d'un blond acajou, et les yeux d'un bleu aussi profond que la mer immense. Les deux jeunes filles s'aimaient tendrement. M. de Valverde avait connu le marquis de Monthéant à l'étranger, alors que ce dernier voyageait et chassait dans l'Amérique du Sud. Le comte de Valverde avait été assez heureux pour recevoir chez lui son compatriote et même le sortir d'un mauvais pas qui n'a point place dans ce récit. On comprendra donc que la maison de M. de Monthéant était devenue celle de M. de Valverde, dès son arrivée en France, et à première vue les deux jeunes filles avaient senti l'une pour l'autre une sympathie sincère qui s'était vite transformée en réelle amitié.

Mais l'amitié, quelque solide qu'elle puisse être, n'exclut point la taquinerie. D'aucuns prétendent même que l'on ne taquine que ses amis. Toujours est-il qu'à cette heure matinale, Mlle Jane était en train de prendre plaisir à embrasser sa compagne.

Sans préambule, au détour d'une allée, elle lui avait dit, après avoir parlé de cent choses banales :

—Eh bien ! Laura ? Votre cœur commence-t-il à battre ?

Mlle Laura sentait sans doute d'instinct où son amie voulait en venir, car elle rougit fortement, tandis que le velours noir de ses cils voilait ses beaux yeux . . .

—Mon cœur . . . battre ? . . . —répliqua-t-elle, en essayant de jouer l'étonnement, —et pourquoi mon cœur battrait-il à cette heure plutôt qu'à telle autre ?

—Pourquoi ? Je vais préciser . . . Il y a une heure environ, comme je venais de me lever, j'ai vu la grille s'ouvrir et donner passage à un grand chariot jaune . . . le chariot qui est généralement chargé de transporter les chasseurs accompagnés de leurs toutous. Je soupçonne fortement le chariot jaune de se rendre à Pithiviers et de ramener tout à l'heure un jeune gentleman, qui est né, comme vous, ma chère Laura, de l'autre côté de l'Atlantique et qui, à ce seul titre sans doute, ne vous est pas complètement indifférent. Ce jeune gentleman, accompli, d'ailleurs, se nomme . . .

—Que vous êtes méchante, ce matin, Jane, s'écria avec humeur Mlle de Valverde, que vous ai-je fait pour me taquiner ainsi ? . . . Je trouve M. Henry Sheldon très bien, je l'avoue, mais c'est tout . . . D'ailleurs il est bien jeune . . . Je le connais à peine . . .

—Voyons ! ma chérie ! . . . Tout cela ne vous empêche pas de le trouver charmant, ce qu'il vous rend d'ailleurs avec usure . . . Il n'y a aucun mal à cela . . . Si j'ai amené la conversation sur ce sujet c'est que . . .

Laura de Valverde sourit finement. Elle devinait qu'elle allait pouvoir prendre sa revanche.

—Je devine, fit-elle, vous devez avoir un secret à me confier et vous êtes bien aise de connaître le mien d'abord.

Ce fut au tour de Mlle de Monthéant de rougir très fort, mais elle allait certainement se laisser aller à une confidence, lorsqu'elle tendit l'oreille :

—Plus tard, fit elle vivement, plus tard . . . J'entends le chariot, j'en suis certaine . . . Oui, je vous parlerai, ma chérie . . . et pardonnez-moi de vous avoir taquinée . . .

Mlle Jane ne se trompait pas, quelques secondes s'étaient à peine écoulées que le chariot jaune, attelé de deux postières bais, décrivait une courbe savante devant le perron d'honneur et y déposait, en tenue de chasse, M. Fairbank et Henry Sheldon.

Ce fut Robert de Monthéant qui se chargea des présentations.

Certainement M. Philip Fairbank n'était point la distinction même. Parfois, au milieu d'une conversation, il se laissait aller à commettre de lourdes fautes de français. Mais, à un Américain, fût-il sans accent, n'est-il point permis d'ignorer toutes les finesses de notre langue. En tous cas, on accordait peu d'attention à la rudesse de ses

manières, parce que l'on devinait en lui un honnête homme. Présenté au marquis, il avait vigoureusement secoué la main que celui-ci tendait, et lui décochait à brûle-pourpoint un compliment brutal sur son château et son domaine d'abord, sur ses deux enfants ensuite. Cette dernière partie du compliment fit rougir jusqu'au blanc des yeux Mlle Jane.

—Messieurs, fit le marquis, on n'attend plus que vous... A table et faisons vite, car le soleil, à partir de onze heures, nous rendra la chasse impossible...

Le déjeuner fut court, on était en hâte de partir. La cour d'honneur du château présentait l'aspect le plus animé. Les chiens, tenus en laisse par les porte-carniers, jappaient à qui mieux mieux. Les chasseurs chargeaient les armes, tandis que le marquis et son fils donnaient leurs dernières instructions à deux gardes qui devaient, selon le terme consacré, tenir les ailes.

Le marquis, d'un coup de corne d'appel, se disposait à donner le signal de se mettre en marche, lorsque le perron fut envahi par un groupe de jeunes femmes et de jeunes filles en toilettes claires. Cette apparition occasionna un léger retard, mais elle amena une vive rougeur sur les joues d'Henry Sheldon. Mlle de Valverde, sans en avoir l'air, avait manœuvré de façon à pouvoir se rapprocher d'Henry. Celui-ci, exécutant le même mouvement, les amoureux purent bientôt s'adresser la parole. Ils ne pouvaient échanger que des propos insignifiants. Mais se voir là, tout près, se parler des yeux, n'était ce pas déjà un grand bonheur. Au moment du départ, Laura tendit la main à M. Sheldon et lui adressa une phrase toute faite, phrase de circonstance :

—Bonne chance! Bonne chasse!

Le marquis de Monthéant avait entendu.

Un peu superstitieux, comme tous les joueurs et tous les chasseurs, il s'empressa de répondre.

—Oh! il ne faut jamais adresser ce souhait, cela porte malheur...

Henry aurait bien voulu répondre que rien de ce qui venait de Mlle de Valverde ne pouvait lui causer de peine, mais la colonne se mettait en marche.

Au mot de "malheur," Laura était devenue très pâle, elle se signa à diverses reprises et ses lèvres murmurèrent une fervente prière.

Nous passerons sous silence la première partie de la chasse et nous arriverons à la fin de l'après-midi au moment où les chasseurs, conduits par M. de Monthéant, atteignent une partie réservée, où les perdreaux et les lièvres partent à la fois et de tous les côtés. L'ordre et la marche, dictés par le marquis, avaient été, cette fois, interrompus. Le gibier était tellement nombreux qu'il affolait quelque peu les chasseurs.

Henry s'en donnait à cœur joie. Il venait d'exécuter un superbe doublé sur deux coqs partis à bonne distance, lorsque tirant de nouveau un perdreau, il tomba à la renverse en poussant un cri de douleur.

La détonation avait été sèche, brisante, si l'on peut employer le mot. Un simple coup de fouet. Le fusil avait éclaté tout auprès des batteries, au bas du tonnerre. La culasse était littéralement broyée, les deux canons étaient perforés par l'explosion. Henry gisait sur la luzerne, étendu sans connaissance. Une blessure à la joue, d'abord, mais surtout une autre à la tête, un trou horrible et béant, par lequel devait s'échapper le sang avec la vie.

M. Fairbank se trouvait à quelque distance de son filleul au moment de l'accident. Ce furent les exclamations des chasseurs qui attirèrent son attention. Il accourut! un affreux pressentiment ne lui disait-il pas que l'être qui lui était le plus cher au monde venait d'être frappé. A son approche, on écarta respectueusement le cercle qui s'était formé autour du blessé.

M. Fairbank ne prononça pas une parole... Ses joues hâlées étaient subitement devenues couleur de cendre. Il s'agenouilla près du malheureux, les mains jointes, écrasé par la douleur. Enfin, ses lèvres s'entr'ouvrirent, et laissèrent passer ces mots étranges, une énigme pour tous ceux qui l'entouraient :

—Toi aussi!... pauvre cher enfant!...

Les gardes avaient couru. Ils apportaient un brancard du château. Sur de la luzerne fraîchement coupée, le blessé fut étendu et le sinistre cortège se mit en route. Henry avait-il cessé de vivre?... C'est la question que tous se posaient. Son sang coulait à flots et nul, pas même le désespéré M. Fairbank, n'osait toucher à cette tête brisée, tant la fracture du crâne était effrayante, menaçante.

Le marquis avait pris les devants.

—Un accident, mesdames, un accident... Il nous faut un médecin.

Un homme à cheval était déjà parti ventre à terre pour Pithiviers.

—Et maintenant,—poursuivit M. de Monthéant,—point de cris, personne autour du blessé... recommandation expresse...

Mlle Jane de Monthéant s'approcha en rougissant un peu.

—Mon père,—dit-elle,—je crois avoir entendu dire par les gardes, que chez nos voisins, les Bertonn, il se trouve un célèbre médecin de Paris...

—Son nom,—demanda brusquement le marquis, en jetant sur sa fille un regard inquieteur.

La jeune fille se troubla davantage.

—Mon père... je ne sais... je ne me souviens pas.

—C'est bien,—répondit M. de Monthéant,—que l'on coure immédiatement aux *Etangs* —c'était la propriété des Bertonn, de gros banquiers parisiens,—avec une voiture, ventre à terre, et qu'on ramène, à tout prix ce médecin...

—Mais, demanda Mlle Jane, qui donc a été blessé ?

—M. Sheldon.

—A ce nom, prononcé par le marquis de Monthéant, répondit un gémissement étouffé.

Il était poussé par Mlle de Valverde, qui venait de perdre connaissance. Tandis que l'on s'empressait autour d'elle, Henry Sheldon était transporté dans l'une des chambres du château. Etendu sur un grand lit de milieu, rougissant l'oreiller de son sang que les compresses appliquées par des mains inexpérimentées ne parvenaient point à arrêter, le malheureux enfant n'avait point encore ouvert les yeux. Malgré les ordres de M. de Monthéant, la chambre du blessé avait été envahie. Laura, appuyée contre l'épaule de son amie, avait voulu voir et savoir. L'amour qu'elle avait contenu et caché au fond de son cœur, éclatait maintenant aux yeux de tous. Est-ce qu'il existe encore des calculs, des considérations pour la femme qui aime, lorsque l'être qui lui est cher est mourant !...

La malheureuse enfant attendait la venue du médecin pour connaître la vérité ; que lui importait que l'on sût désormais qu'elle aimait, qu'elle adorait Henry Sheldon. Une voiture attelée de chevaux blancs d'écume, entra à toute vitesse dans la cour. Un homme en descendit au plus vite et monta rapidement le perron et l'escalier.

—Les mots : "Voilà le docteur !" coururent de bouche en bouche.

Enfin, on allait connaître l'arrêt suprême. Qu'allait-on entendre ?... Était-ce une parole désespérante ou un arrêt de mort. Les assistants laissèrent libre l'entrée de la porte et le médecin apparut sur le seuil. Tous les yeux étaient fixés sur lui. Il était en tenue de chasse, n'ayant point pris le temps de changer de costume. Le visage régulier, fin, l'œil noir et vif, telle était la dominante de sa physionomie qui frappait au premier abord. Cet homme avait dépassé la quarantaine. Une rosette rouge disait son mérite et les récompenses successives qui lui avaient été accordées. Seules, ses lèvres minces dénonçaient la sécheresse du cœur, l'âpreté, l'égoïsme.

Il s'était incliné profondément devant M. de Monthéant, en lui disant :

—M. le marquis, je regrette que ce soit à cette triste circonstance que je doive l'honneur de vous être présenté. M. de Monthéant, ne répondit que par une inclinaison de tête, en lançant un regard oblique à sa fille.

Jane, pour dissimuler son embarras et la rougeur qui envahissait son front, prodiguait ses soins à Mlle de Valverde.

Le docteur s'avança donc ; ses yeux avaient lancé un éclair à la glaciale froideur de cet accueil.

Mais alors, il se passa une scène étrange.

Philip Fairbank était toujours demeuré agenouillé auprès du lit du blessé. Au bruit des pas du médecin, il releva la tête... et les deux hommes se regardèrent alors comme deux fauves, prêts à bondir l'un sur l'autre. Le docteur s'était arrêté ; on eût dit qu'une force invisible l'avait cloué à cette même place. Mais M. Fairbank s'était dressé de toute sa hauteur. Il étendit la main, montrant la porte.

—Assassin ! cria-t-il d'une voix rauque, assassin maudit... que viens-tu faire à cette place ?... Te faut-il encore un cadavre ?... Je te défends d'approcher de mon enfant !... Tu entends !... ou je t'égrange !... Touches-y !... Touches-y donc !...

D'un geste machinal le docteur essuya la sueur glacée qui lui inondait le front.

—Cet homme est fou, fit-il à mi-voix, complètement fou.. On aurait dû me prévenir..

Et vivement il gagna la porte, tandis que Philip Fairbank retombait à genoux au chevet du blessé, en s'écriant d'une voix déchirante :

— Mon Dieu ! mon Dieu ! sauvez cet enfant . . . Je n'ai plus d'espoir qu'en vous.

II

UNE VISITE CHEZ BALAGNY

Fort heureusement le médecin que l'on avait été chercher à Pithiviers, arrivait sur ces entrefaites.

M. de Monthéant ne savait quelles précautions prendre pour avertir Philip Fairbank de sa venue ; mais l'accès de fureur qui s'était subitement emparé de l'Américain avait complètement cessé.

M. Fairbank courut au devant du docteur, et lui prenant les mains, s'écria, en faisant passer toute son âme dans ses paroles :

— Vous le sauverez, n'est-ce pas ! . . .

— Je l'espère, répondit l'excellent praticien.

Après quelques secondes d'une attente pleine d'angoisse le docteur rendit un arrêt qui permettait tout espoir. Sans doute il y avait une très grande fracture du crâne, sans doute l'ébranlement avait été terrible, mais grâce à Dieu, le cerveau n'était nullement atteint. Quant à la blessure de la joue par laquelle le pauvre Henry perdait tant de sang, elle n'était pas aussi grave qu'on aurait pu le croire au premier abord. L'artère temporale n'avait pas été coupée, et une fois le sang enlevé et arrêté, il ne resterait certainement de cette seconde blessure qu'une cicatrice peu profonde laquelle se perdrait dans la barbe du jeune homme. En un mot, Henry Sheldon ne serait point défiguré. Après un premier pansement et la pose d'un premier appareil, le médecin promit de revenir à la fin de la soirée, le marquis de Monthéant mettant ses chevaux, ses voitures et ses domestiques à sa disposition. Henry avait repris connaissance. Il promenait autour de lui ce regard vague des êtres qui reviennent de l'autre côté de la vie. Et ce qu'il rencontra en premier lieu ce fut le visage attendri du bon Fairbank qui remerciait Dieu de toutes les forces de son âme, de bien vouloir lui rendre son enfant bien-aimé.

— Chut ! dit l'excellent homme, ne parle pas, le médecin le défend, celui-ci fit un signe de tête affirmatif, tu t'es blessé, ton fusil a éclaté, ça ne sera rien. Pas de mouvements, pas d'émotions et tout ira bien.

Henry obéit. Il était du reste d'une faiblesse extrême, mais ses regards se dirigeaient avec une fixité inquiète vers la porte : Philip Fairbank comprit certainement ce langage muet car il murmura à l'oreille du blessé.

— C'est surprenant comme tout le monde s'intéresse à toi ici. Comprends-tu que Mlle de Valverde s'est trouvée mal en apprenant que tu étais blessé !

Un éclair de bonheur brilla dans les yeux du jeune homme. Cependant, le médecin se retirait ; M. Fairbank le reconduisait, lui demandant encore de lui confirmer ses espérances. Derrière la porte se tenaient Mlle de Monthéant et Laura. Une affreuse angoisse se lisait dans les yeux de cette dernière.

— Non, mon enfant, lui dit Philip Fairbank, il ne mourra point, nous en avons le ferme espoir . . . Sa première pensée, en revenant à la vie, a été pour vous . . . Priez Dieu pour lui . . .

La nuit, Henry eut le délire, il appelait "Laura" ; le médecin s'y attendait, la blessure devant fatalement amener la fièvre . . . Mais, enfin, aucune des complications redoutables ne se produisit . . . Au matin, le blessé s'endormit d'un sommeil calme.

Philip Fairbank laissa alors aux côtés de son enfant chéri le jeune comte de Monthéant, et, au petit jour, sortit sans bruit du château.

L'Américain se dirigea vers l'endroit où avait eu lieu la catastrophe. Il était en proie à une préoccupation profonde. Il cherchait et recherchait dans les luzernes . . . et n'ayant pu parvenir à découvrir l'objet de sa quête, il laissa passer une terrible bordée de jurons. Au milieu de cette bourrasque, il s'arrêta tout net.

— Je m'étais pourtant bien promis de ne plus jurer ainsi, dit-il. Et il regagna la Chabottière.

Le maître du château était déjà levé. Il fit grand accueil à son hôte, le félicitant sur les espérances que l'on pouvait concevoir sur le sort du cher blessé.

—Monsieur le marquis, demanda Philip Fairbank, le fusil qui a éclaté puis-je l'avoir?...

—Très certainement ; les débris ont été mis de côté. Vous comprenez bien que l'on se l'est passé de mains en mains, entre chasseurs!... La brisure est nette, le tonnerre a été enlevé, celui de l'autre canon a été perforé.

—On a même retrouvé, appliquée contre la plaque de la culasse, cette rondelle de cuivre, qui n'est autre chose que la base du culot de la cartouche... Tenez... on peut lire encore la marque, bien qu'elle ait été très aplatie... "Eley's" ce sont des cartouches anglaises...

M. Fairbank ne put maîtriser un brusque mouvement.

—Qu'avez-vous, lui demanda le marquis?

—Rien... rien, répliqua-t-il, d'une voix que l'émotion faisait trembler... Non, rien, depuis cette terrible émotion, je ne sais ce que j'ai.

L'Américain avait pris la rondelle de cuivre, et aussi le fusil brisé des mains de M. de Monthéant.

—C'est surprenant, continuait celui-ci, un fusil *Purdey*, la première maison anglaise!... Je n'y comprends rien... à quelles armes se fier, maintenant?...

Sans remonter dans la chambre de son cher blessé, M. Fairbank marcha droit aux écuries et pria le premier cocher de lui faire atteler une voiture. M. de Monthéant avait prévenu ses hôtes que bêtes et gens étaient à leur entière disposition pendant toute la durée de leur séjour. Vivement attelée, une victoria emportait rapidement M. Fairbank dans la direction de Pithiviers quelques instants plus tard. Des mots sans suite, inarticulés, s'échappaient des lèvres contractées de Philip Fairbank. Seul un lambeau de phrase revenait avec persistance :

—Non, non, répétait-il en secouant la tête, cette fois elle ne me le pardonnerait pas.

Sur un ordre de l'Américain, la victoria s'arrêta en dehors de la ville. La voiture devait l'attendre jusqu'à son retour. Il longea le faubourg de Pithiviers et traversant la place, atteignit le magasin d'un armurier.

—M. Balagny?—demanda-t-il.

Un homme petit, à l'œil intelligent et vif, s'avança au devant de lui.

—Je suis à votre service, répondit-il.

—Monsieur, commença M. Fairbank, je désirerais vous parler en particulier.

—Bien, monsieur, répliqua M. Balagny qui s'en fut fermer la porte du magasin, vous pouvez parler maintenant ; il n'y a que ma femme dans la pièce voisine, et elle n'écouterait point notre conversation. Donnez-vous la peine de vous asseoir.

Et offrant une chaise au visiteur, lui-même se tint debout contre son établi.

D'un paquet soigneusement enveloppé, et qu'il dissimulait sous son pardessus, M. Fairbank sortit alors le fusil brisé, démonté en deux parties.

—Je désirerais vous consulter, dit-il, sur les causes de cette explosion.

—Mon Dieu, monsieur, répondit l'armurier, les meilleurs fusils peuvent éclater... et nous ne reconnâtrons jamais les causes de l'accident... une paille, un coup de feu trop vif dans la trempe qui a rendu une partie du canon trop cassante... Nous ne pouvons...

M. Balagny s'interrompit au milieu de sa phrase ; ses sourcils s'étaient froncés...

—Mais ce n'est pas une cassure ordinaire, reprit-il, c'est très curieux, le canon est enlevé au dessus et au-dessous ; bien plus, le second canon est perforé... Je n'ai jamais vu de fusil ayant éclaté de cette façon... l'explosion a été dix fois plus forte que celles qui se produisent d'ordinaire. La personne qui tenait le fusil a été blessée, monsieur?...

—Très grièvement.

—Eh bien ! c'est une grâce du ciel, poursuivit l'armurier, que ce soit le canon droit qui ait éclaté... le canon gauche lui enlevait la tête... Avec quelle poudre a-t-on donc tiré?.....

M. Fairbank prit un temps.

—C'est avec des cartouches fabriquées par vous, répondit-il.

Balagny secoua énergiquement la tête.

—Ceci, monsieur, est matériellement impossible.

M. Fairbank sortit alors de son porte-monnaie la rondelle de cuir dont il a été parlé plus haut, et il ajouta ;

—Contre la culasse, on a trouvé, non pas le culot, il a été pulvérisé, mais la base du culot.

L'armurier avait pris la rondelle.

—Mais ce n'est pas moi qui ai fourni cette cartouche, reprit-il avec animation, on voit encore la marque "Eleys," sur le métal. Ce sont des cartouches anglaises....

"Et ce n'est pas moi qui ai non plus fourni cette poudre.... Ce n'est même pas de la poudre anglaise.

Plus il examinait les débris du canon.... plus l'expression de son visage changeait. C'était l'effroi qui se lisait maintenant sur ses traits.

—Cependant, insista M. Fairbank, c'est bien vous qui le jour avant-hier, avez fait porter cinq cents cartouches à l'hôtel de la Poste, pour M. Henry Sheldon ?

—Parfaitement, monsieur. M. Sheldon m'a adressé une commande. Je me souviens même de ce détail, c'est le comte Tony de Luuriac qui lui a recommandé ma maison.

—Eh bien ! alors ?

—Je puis vous affirmer que la cartouche dont vous me montrez une partie n'est jamais sortie de chez moi.

M. Fairbank n'en démordait pas ; il continuait à passer en revue toutes les éventualités possibles.

—Ne croyez-vous pas, reprit-il, qu'une douille ait pu être mêlée à d'autres, par erreur ?....

—Je n'ai jamais eu de douilles de la maison Eley's je vous le répète. C'est matériellement impossible.

—C'est que je suis certain, de mon côté, que M. Sheldon n'avait pas apporté une seule cartouche de Paris.

M. Balagny releva brusquement la tête et regarda son interlocuteur droit dans les yeux.

—Mais alors ?.... fit-il tout anxieux.

—Et c'est pour cela que je suis venu vous trouver, mon cher monsieur.... Vous êtes un honnête homme, cela se voit, cela se sent.... Vous me prouvez que la cartouche.... de dynamite a été apportée par une autre personne et fourrée dans un paquet, à même la cartouchière de M. Sheldon.

L'armurier dit alors avec vivacité :

—Mais il faut aller trouver la police, mais il faut chercher.

M. Fairbank l'interrompit :

—La police, et il eut un petit éclat de rire méprisant, pour prévenir le criminel et le mettre sur ses gardes ?.... La police !.... Pour que nous n'arrivions jamais à mettre la main sur lui.... allons donc !.... Croyez moi, monsieur Balagny, il vaut mieux faire ses affaires soi-même.... Je vous remercie, mon cher monsieur Balagny, des renseignements que vous avez bien voulu me fournir....

"Maintenant, rendez moi un dernier service : Jurez-moi que vous n'ouvrirez point la bouche de notre conversation.... A moins que plus tard, je ne vienne moi-même faire appel à votre témoignage.

—Je vous en donne ma parole d'honneur, répondit Balagny.

Et M. Fairbank prit congé de l'armurier, regagna la victoria par le même chemin détourné. Une demi heure plus tard il était rentré à la Chabottière.

Laissons M. Fairbank reprendre sa place au chevet de son filleul et transportons-nous dans une allée du parc, au milieu d'une grande charmille. Le marquis de Monthéant aperçu de loin sa fille Jane qui, cherchant la solitude, se promène pensive sous les grands arbres taillés en quinconce. Depuis la veille, il n'avait pu la voir seule ; l'accident survenu, le trouble qui en était résulté, et aussi les soins à donner à ses hôtes, avaient absorbé tous ses instants. Au bruit des pas de son père, Jane devint très rouge. Elle pressentait qu'elle allait voir avec lui une explication.

—Jane, fit le marquis, en lui tendant la main, pour l'attirer à lui et déposer un baiser sur son front. Jane, mon enfant, n'as-tu rien à me dire ?....

—Mon père ! fit la jeune fille d'une voix suppliante.

—Je ne veux ni te gronder ni te faire des reproches, ma chère fille.... Mais n'as-tu pas été frappée de la scène d'hier ?.... Nous avons cru tout d'abord à un accès de folie de la part de M. Fairbank.... Mais je l'ai revu ce matin.... J'ai eu une longue conversation avec lui, parfaitement calme, absolument raisonnable.... Et je crois maintenant qu'entre ces deux hommes, entre ce docteur et lui.... il y a un mystère que nous finirons peut-être par connaître... Pour moi, dès longtemps, j'avais jugé cet

homme... Pour moi, c'est un aventurier, un de ces hommes qui cherchent à se faufiler dans une famille... Ne rougissez pas Jane... ne rougis pas, mon enfant bien-aimé... Cet homme que nous avons souvent rencontré dans le monde, s'est occupé de toi, et avec une profonde douleur... j'ai remarqué qu'il avait produit une impression sur toi... Oh ! ne cherche pas à t'en défendre, ma pauvre enfant, on n'est pas maître de son cœur. Aujourd'hui... je crois que cet homme n'est pas à sa place là où nous le rencontrons, et je t'en supplie, mon enfant, détourne les yeux, ne lui permets jamais de rencontrer ton regard.

Jane de Monthéant, confuse, les yeux fixés sur le sable, déchirant de ses petites dents son mouchoir, continuait à écouter son père sans une interruption. Elle sentait bien qu'il disait vrai ; dans le monde, cet homme avait su se faire présenter à elle, lui parler, l'enlacer dans les mailles serrées et solides d'un réseau invisible. Le marquis s'était bien aperçu du manège du médecin, et il avait prévenu sa fille, non pas en tyran impérieux, mais en ami sûr. Jane s'était cabrée, se disant qu'elle était bien libre de disposer de son cœur, et que l'on calomniait odieusement l'objet de son choix. Mais la scène étrange dont elle avait été témoin, elle aussi, avait éveillé dans son âme des soupçons. Le marquis quittait sa fille quelques instants plus tard, en lui répétant :

—Tiens compte de ce que j'ai dit, mon enfant...

Laissons passer quelques jours durant lesquels s'affermît un mieux sensible dans la santé d'Henry Sheldon. Les fractures de crâne sont comme les coups d'épée, ce sont des blessures mortelles, ou elles se guérissent avec une surprenante rapidité. Bientôt Henry, s'appuyant sur le bras de Philip Fairbank, put descendre au jardin, pour essayer ses forces et prendre l'air durant l'après-midi. Mlle de Valverde, par suite d'une coïncidence sur laquelle nous n'avons pas besoin d'insister, se trouvait toujours au jardin à l'heure où y descendait Henry. Le bon Philip s'éloignait discrètement et les deux jeunes gens se livraient alors sans contrainte à ces causeries sans fin, où le cœur parle bien plus encore que les lèvres.

Enfin la convalescence prit terme, Henry Sheldon se trouva tout à fait remis, et en pleine force pour pouvoir retourner à Paris. Laura ne sut point dissimuler ses larmes. Ce fut d'ailleurs un regret général de voir partir M. Fairbank et son filleul. On s'était habitué à l'originalité et à la rondeur de l'Américain, et l'on était arrivé à les considérer comme faisant un peu partie de la maison.

Le matin du jour fixé pour le départ des deux hôtes du marquis, Mlle Jane faisait savoir à M. Fairbank par un domestique qu'elle désirait avoir avec lui un moment d'entretien. Aussitôt M. Fairbank descendit au petit salon, que la jeune fille lui avait fait indiquer.

Sans autre préambule Mlle de Monthéant marcha droit à lui.

—Monsieur, lui dit-elle, j'ai recours à vous tout comme si vous étiez un vieil ami... J'ai un grand service à vous demander. J'ai besoin aussi de votre entière discrétion.

—Vous l'avez... et celui qui ouvrira les lèvres de Philip Fairbank n'a pas encore vu le jour, je vous le jure.

Mlle de Monthéant reprit après un silence :

—Pouvez-vous me dire, monsieur Fairbank, si l'émotion que vous avez éprouvée en voyant tomber M. Henry qui vous est si cher n'avait point surexcité votre tête et vos nerfs au point de vous conduire tout auprès de la folie ?

Les sourcils de l'Américain se contractèrent.

—Vous voulez parler de la scène qui a eu lieu à l'arrivée du premier médecin lorsque je l'ai honteusement chassé d'ici... Non, mademoiselle, je n'étais pas fou. J'avais tout mon bon sens. Cet homme se nomme le docteur Jules Dréan... C'est un voleur et un assassin... et avant longtemps, mademoiselle, je vous fournirai les preuves de la culpabilité de ce misérable... Cela, je vous le jure.

—Mon père avait raison, murmura Jane, tandis que ses traits se contractaient sous l'empire d'une émotion indicible.

III

UNE PROMENADE AU BOIS DE BOULOGNE.

L'été de la Saint-Martin de cette année là fut tout particulièrement superbe. Les parisiens surtout furent mieux partagés par ce renouveau inattendu ; aussi le bois de Boulogne avait-il conservé en tous points son charmant aspect des beaux jours. Il y avait foule dans l'avenue de l'Impératrice, à l'allée des Acacias ; par contre le boulevard des Sablons, tout bâti d'élégants hôtels et bordé, de l'autre côté du saut du loup, par le chemin des Erables, était aussi solitaire que d'habitude.

Il pouvait être deux heures de l'après-midi. La lourde porte de l'un des hôtels situé au milieu de l'avenue, tourna lentement sur ses gonds, et livra passage à une petite voiture de malade poussée par un domestique en livrée.

La personne — peut-on donner ce nom à cet être inanimé et inerte, — qui occupait l'intérieur de la voiture, était une femme. Paralysée de tous les membres, de la face même, elle effrayait par sa pâleur de cire, ses yeux fixes, perdus dans le vide, sans regard. Car les yeux eux-mêmes ne bougeaient point. Voyaient-ils ? . . . Droit devant eux sans doute ; la prunelle était limpide, claire, on y devinait la vie écrasée sous la pression atroce de la paralysie.

La petite voiture était poussée de mauvaise grâce, par un domestique en livrée sombre, coiffé d'une casquette plate en toile cirée. Sa redingote à boutons de métal montrait la chemise bouffant par le gilet entr'ouvert, la casquette se tenait de côté, et il marchait de ce pas accompagné de balancement, que l'on remarque toujours chez le voyou parisien.

— Allons ! fit-il en grommelant au moment où il passait la porte, faut encore *trimbaler* ça pendant deux heures ! . . . en voilà une guigne ; au lieu d'être à faire son petit piquet avec les amis. Alors ! hue ! . . .

Et le lâche gredin donna une secousse à la voiture, comme s'il eût voulu faire payer son ennui à la malheureuse condamnée qu'on lui abandonnait.

Ce fut par la porte des Sablons qu'il pénétra dans le bois de Boulogne. Il longea sur la droite, pendant un certain temps, le chemin des Erables, et atteignit bientôt le bois en haute futaie de sapins qui fait face au Jardin d'acclimatation. L'allée côtoyant le bois était déserte, on n'y voyait qu'un seul promeneur. Ce solitaire semblait attendre quelqu'un. Depuis une demi-heure qu'il se trouvait là, marchant du jardin à la porte des Sablons et réciproquement, il regardait fréquemment sa montre.

— Mon Dieu ! répétait-il entre ses dents, pourvu qu'*Elle* sorte aujourd'hui . . .

Enfin, sa physionomie s'éclaira, il avait sans aucun doute aperçu la personne qu'il attendait si anxieusement. L'avenue, cependant, était toujours déserte. Au loin, on ne pouvait voir que le domestique poussant cahin-caha la petite voiture de la paralysée.

Arrivé à deux cents mètres de la voiture, le promeneur se baissa, après s'être assuré qu'il n'y avait personne au loin derrière lui, et posa sur le sable de l'allée, au milieu, bien en vue, une papillote de papier blanc. Cela fait, il continua sa route. A peine ses yeux s'arrêtèrent-ils sur la pauvre malade, lorsque celle-ci passa à sa hauteur. Chose étrange, de pâle qu'elle était, la paralysée devint subitement très rouge, mais d'un rouge vif, le sang affluant aux pommettes des joues, et ses yeux clairs prirent une nuance d'un bleu sombre. Ce fut tout. Le promeneur ne s'était pas arrêté.

Quant au domestique, il marchait maintenant d'un pas inégal et indolent, fredonnant un refrain ignoble. Tout à coup, la papillote attira ses regards. Arrêter la voiture, se baisser pour s'emparer de l'objet, pousser en même temps une courte exclamation de surprise et de joie, tout cela fut exécuté en même temps. Le morceau de papier renfermait un louis. Le domestique laissa échapper le plus trivial des jurons, et il ajoutait :

— Cette gueuse d'allée me porte bonheur. Voilà, je ne sais combien de fois que ça m'arrive . . . et presque toujours à la même place. Et moi qui étais mécontent de sortir . . . On ne sait jamais ce qui vous arrive.

Il marcha quelques pas encore, mais indécis, nerveux. Le louis trouvé lui brûlait la poche . . . Il avait hâte de le voir rouler sur la table des cabarets.

Arrivé à un banc il s'arrêta tout à fait.

—Faut pas tout de même se faire claquer pour ce paquet-là, dit-il en se retirant. C'est qu'elle est lourde en diable, la vieille. On ne croirait jamais comme c'est tannant de trimbaler ça....

Il s'assit, laissant le visage de la pauvre infirme exposé au soleil.

Quelques instants plus tard le promeneur, revenant sur ses pas, atteignit le banc et prit place à l'autre bout. Le nouveau venu souffla, fit le geste de s'éponger le front, et adressant la parole au domestique :

—Il fait joliment chaud pour la saison, pas vrai ?....

—Ne m'en parlez pas, fit-il en hochant la tête, voilà plus de deux heures que je me brise reins et bras à pousser cette machine là.... Je suis rompu. Et pour la reconnaissance que vous en ont les maîtres !.... oui, parlez-moi de ça....

—Le fait est, répliqua le promeneur avec un inébranlable sang-froid, que lorsque l'on a mis la main sur un serviteur dévoué comme vous paraissez si bien l'être, on ne saurait trop les remercier et reconnaître leurs généreux services.

L'autre accepta et but comme miel le compliment, si brutal et si ironique qu'il pût être.

—Mais, monsieur, répliqua-t-il, voici plusieurs fois que je vous vois.... toujours à cette même place.

—J'aime beaucoup cette allée, et ce bois de sapins, j'y viens quelquefois.... Mais oui.... je me souviens.... il y a tantôt six mois.... peut-être bien plus.... Je vous ai même offert comme vous aviez une course à faire, de garder cette pauvre dame.... parce que.... je me plais ici, sur le banc, à cette place.... Je n'ai rien à faire, peu m'importe d'y rester longtemps.

—Eh bien ! fit le domestique en se frappant dans les mains, ça se trouve rudement, l'autrefois comme cette fois-ci qui est pareille.... j'ai encore deux mots à dire à ma bonne amie, si ça ne vous faisait rien de veiller un tout petit moment sur madame.... ça ferait joliment ma balle.... Je n'en aurai pas pour plus d'une vingtaine de minutes à une demi heure.

—Oh ! je veux bien.... ce n'est pas de refus.... Ne vous pressez pas.... je vous ai déjà dit que j'avais tout le temps.

Le domestique s'était levé.

—Vous êtes bien honnête et bien complaisant.... Je ne serai pas longtemps.... une petite demi-heure.

En même temps, il prenait son élan et disparaissait au pas de course dans la direction de la Porte des Sablons.

—Canaille, gronda le promeneur, vile canaille !.... et dire qu'il m'est interdit pour l'instant de te casser les reins.... Oh ! tu ne perdras rien pour attendre.... Chacun aura son compte dans cette partie-là.

À cet instant, le domestique disparaissait au coin d'une allée. Certain alors de n'être ni entendu, ni épié, Philip Fairbank, car notre promeneur n'était autre que lui, se mit en face de la pauvre paralysée et lui dit avec toute la tendresse et l'émotion que pouvait rendre sa voix rude :

—Ma chère bien-aimée maîtresse !....

Ce cri du cœur était poussé par Philip Fairbank.... Mais dans le prétendu Américain que nous avons rencontré à Pithiviers, le lecteur n'a-t-il pas depuis longtemps reconnu notre vieille connaissance Jean Bouscat.

Comment le vieux matelot était-il encore vivant ? Comment avait-il survécu à la terrible catastrophe, à l'épouvantable assassinat, préparé avec une adresse infernale par le docteur Jules Dréan. C'est ce que nous allons expliquer en peu de mots.

Le moyen employé par le jeune médecin pour faire prendre le mors aux dents aux deux postières, qui, attelées sur l'omnibus de Félix Martray devaient conduire la belle sœur de celui-ci à Creil, avait été des plus simples. Il avait mêlé du sel à l'avoine des chevaux et évité de leur donner à boire.

De telle sorte que les deux bêtes s'étaient montrées agitées et nerveuses dès leur sortie de l'écurie. Et dès qu'elles avaient senti la rivière, elles s'étaient emballées furieuses, le gosier en feu, voulant de l'eau à toute force.

Jean Bouscat tenait toujours Raoul, au moment où l'omnibus, se renversant sur la berge tombait avec fracas dans l'eau bouillonnante. On s'en souvient, Mme Aline Martray était dans l'intérieur ! En tombant, la voiture, s'était brisée, disjointe. La chute avait été effroyable, les rives de l'Oise étant à cet endroit, comme dans beaucoup d'autres,

singulièrement à pic. La chute, l'épouvantable secousse, ce n'était rien encore ! Mais la voiture en roulant ainsi était tombée dans le tourbillon, un courant d'une effrayante rapidité. La catastrophe avait eu lieu tout au pied d'une écluse, et l'invincible force de l'eau entraînait l'attelage et l'omnibus vers la cataracte. Jean Bouscat n'avait point perdu la tête. Il avait sauté, au moment du premier choc, tenant le pauvre petit dans ses bras. Il le déposa sur la berge, et se jeta à l'eau pour essayer de sauver sa maîtresse. Il réussit après des efforts infinis à saisir la malheureuse femme par ses habits et la retint jusqu'au moment où des hommes travaillant sur le halage, arrivaient avec des cordes, tandis que ce qui restait de l'omnibus et son attelage tourbillonnaient, et roulant deux fois sur eux-mêmes, étaient précipités dans le torrent et allaient s'écraser sur les dalles plus bas. On remonta Jean Bouscat et Mme Martray sans connaissance, couverts de sang, perdus !

Le pauvre Jean avait reçu en pleine face, de la tempe au bas de la joue, un coup de fer, que l'une des deux bêtes lui avait lancé en se débattant. Pour Mme Martray, elle avait les deux jambes brisées. . . .

Agenouillé auprès de ces deux corps sans vie, le malheureux enfant pleurait à chaudes larmes, en poussant des cris déchirants.

Les marinières qui étaient accourus au secours, connaissaient l'attelage de la Flache. On organisait tant bien que mal une large civière et le funèbre cortège prit le chemin de la verrerie. Raoul suivait, criant et pleurant toujours.

Jean Bouscat revint promptement à la vie. Il avait la peau aussi dure que les os, le vieux loup de mer. Quant à Mme Martray, elle demeura, on peut le dire, hélas ! à la fois morte et vivante. Était-ce la frayeur ? était-ce la secousse ? toujours est-il que tout était brisé en elle Les fractures des deux jambes avaient pu être réduites, mais elle demeurait sans force, sans vie, incapable de faire un mouvement, de diriger même un regard.

Comment le corps continuait-il à être habité par cette âme torturée ?

Comment avait-il survécu, si ce martyr peut s'appeler une survie ? . . . On ne saurait le dire.

Mme Aline Martray ayant perdu l'usage de la parole, celui de tous ses membres, était à jamais incapable de faire connaître la vérité.

La convalescence de Mme Aline suivait son cours normal. Trois mois plus tard il ne restait plus trace des fractures des deux jambes. Seule la paralysie complète persistait. Elle demeurait entière, absolue. Par la force même des choses, en ce cas, Félix Martray devenait le tuteur de Raoul. Ce titre lui donnait la pleine et entière disposition de la grosse fortune de la veuve. Il devrait le partager avec son cousin Jules Dréan, d'abord, avec Henriette Servin ensuite, car cette dernière, on s'en souvient, avait été mêlée à la première affaire, celle qui avait décidé du départ subit de Mme Martray.

Après la convalescence de Mme Aline, il y avait eu une consultation de médecins choisis et amenés par le docteur Dréan lui-même. L'arrêt rendu avait été que Mme Martray était à jamais condamnée à l'immobilité : " Vivante et morte."

Jean Bouscat écoutait tout, la tête basse, l'oreille tendue, tout pareil à un chien fouetté. Alors que Jules Dréan le croyait à jamais dompté, il cherchait à se faire une idée exacte, et attendait l'occasion d'obéir, quelque affreuse douleur qu'il en pût ressentir, aux ordres de sa bien-aimée maîtresse. Et le jour où il avait acquis la certitude que Mme Martray était à jamais perdue, il était parti, emmenant son cher petit, qu'il avait dû sermoner et catéchiser en cette circonstance pour le faire le suivre.

Bref, ils étaient partis tous les deux, le brave matelot se déguisant, ne marchant que la nuit, se cachant comme un malfaiteur. Car il se doutait bien que l'on courrait après lui, que Félix Martray et son complice feraient fouiller tous les coins et recoins des alentours pour reprendre Raoul. L'enfant ne représentait-il pas la fortune de la mère ! Les poursuites avaient été moins vives que Jean Bouscat n'avait pu le croire. Jean Bouscat avait donc pu, après bien des marches et des contre-marches de nuit, portant le cher petit qui dormait sur son épaupe, atteindre Versailles. Là il avait pu, de point en point, remplir les instructions de sa maîtresse. Il s'était emparé de la grosse somme placée dans le tiroir secret du meuble indiqué par Mme Aline, puis il était reparti, toujours se cachant, prenant toujours des chemins détournés.

Il avait fini par gagner l'Angleterre, de là, il passait en Amérique où, s'il ne courait plus de dangers, sa tâche devenait plus difficile et plus lourde.

Plein de courage, soutenu par une volonté opiniâtre, Bouscat se mit à étudier et devint l'homme que nous avons vu à Pithiviers sous le nom de M. Fairbank.

L'enfant fut placé dans une institution et on l'a vu en compagnie de Jean Bouscat, autrement dit M. Fairbank, dans la personne d'Henry Sheldon.

Avec un flair extraordinaire, Jean Bouscat avait pu acheter à vil prix un terrain immense dans les régions de pétrole du Kentucky. Tout le monde riait de lui, les terrains avaient été condamnés comme sans valeur.

Lui, sans sourciller, laissait passer cette grêle de plaisanteries. Et bravement, avec quelques ouvriers embauchés à son compte, il commença à perforer ses terrains secs. Ce ne fut pas commode. Les sondes se brisaient, ainsi que les carrières. A une couche de roches, succédait une couche de roches, Philip Fairbank se demandait avec angoisse s'il ne s'était pas trompé.

Mais non ! . . . un beau jour, en plein midi, au moment où un ouvrier donnait pour l'acquiescement de sa conscience un dernier coup de pioche, avant d'aller dîner, un jet de gaz infect avait failli l'asphyxier en le renversant. Après le gaz, heureux, bien heureux précurseur, l'huile noire, immonde ! . . . Tout ce qu'il y a de mieux comme huile de pétrole. C'était la fortune qui jaillissait, une vraie fortune.

Philip Fairbank pouvait être fier de son œuvre. Il se souciait peu des Jules Dréan, des Félix Martray, en tant qu'argent, bien entendu. Il avait reconstitué une fortune, celle du fils de son commandant bien-aimé.

Sa mère serait heureuse, lorsqu'elle saurait tout ce qu'il avait fait ! . . . Lorsqu'elle apprendrait sa réussite.

Car, on le devine bien, Philip Fairbank avait bien su retrouver sa chère maîtresse. Tous les six mois, il se rendait en France, à Paris, et là, il attendait, en agissant comme ce jour-là même, l'occasion de pouvoir rencontrer la malheureuse paralysée. Comment était-il arrivé à la découvrir, comment était-il parvenu à savoir qu'elle habitait ce somptueux hôtel de l'avenue des Sablons ? c'est ce que nous expliquerons tout à l'heure.

Revenons donc à cette scène touchante : Jean Bouscat, le Jean Bouscat des anciens jours, assis sur ce banc et dévorant des yeux sa maîtresse bien-aimée. Il a attiré la petite voiture tout près de lui, il a placé la tête de la pauvre paralysée hors des atteintes du soleil, et là il lui raconte tout ce qu'il sait, et avec de minutieux détails, de la vie d'Henry, de Raoul !

—Oui, ma chère maîtresse, reprit-il, pour la dixième fois, il est beau ! il est superbe ! tout le portrait du commandant. Je voulais en faire un marin . . . comme son père . . . mais . . . non . . . , pour vous . . . , il vaut mieux, bien mieux, qu'il reste sur le plancher des vaches, ainsi que nous disions dans le bon temps . . . il est riche . . . très riche . . . Il est courageux, il est fort . . . Et avant peu, ma bonne maîtresse, nous vous aurons retirée enfin des griffes de ces misérables.

C'était horrible de voir ce corps inerte, cette face insensible, ces yeux sans regards, tout cet être à jamais perdu, qui semblait ne point comprendre tout ce que disait Jean Bouscat. A peine de temps à autre, une fugitive rougeur pointait-elle aux pommettes maigries de la pauvre créature. Bouscat suivait de ses yeux étincelants ce mouvement du sang qui seul révélait la vie, qui lui disait, à lui, que le cœur existait encore et qu'il buvait une à une toutes ses paroles. En tant qu'argent, en tant que fortune bien entendu, Bouscat ne se préoccupait pas de Jules Dréan, non plus que de Félix Martray.

Autrement, il lui restait un terrible compte à régler avec ces misérables. Il voulait leur ruine, il voulait la vengeance ! Ou plus vrai . . . il voulait pour tous les coupables l'heure de la justice et le châtement ! Mais le moment ne lui semblait pas encore venu. Henry Sheldon n'était point assez homme fait pour pouvoir lutter avec espoir de succès contre un homme armé de toutes pièces, tel qu'était devenu à cette heure le docteur Jules Dréan. Philip Fairbank, sujet américain, ayant acquis un grand sens pratique, ne voulait rien laisser à l'imprévu.

Il parlait donc, donnant à la pauvre mère mille détails intéressants sur son fils, quand il raconta la tentative d'assassinat dont Henry avait failli être la victime, la manifestation de la vie chez la paralysée fut d'une violence extraordinaire.

Un voile rouge, du front aux joues, lui couvrit le visage, tandis que les gouttes de sueur roulaient le long de ses tempes.

—Ah ! s'écria Fairbank, si vous vous mettez en colère, je ne vous dis plus rien.

Tout en parlant, il essayait doucement avec un mouchoir les joues et le front de sa maîtresse.

—Voilà pourquoi, termina-t-il, je ne vous montre pas Henry. Oh ! il ne lui reste plus rien, de . . . l'accident . . . Je vous le jure . . . un peu de faiblesse, voilà tout . . . Mais rien ! il n'en restera rien, foi de Bouscat, parole d'honneur . . . Et vous pensez si j'ouvre l'œil, et le bon "Toujours est-il que vous m'avez recommandé, vous m'avez fait jurer de sauver *avant tout* Raoul . . . Je vous ai obéi, ma bonne maîtresse, mais j'en ai terriblement souffert !

En prononçant ces derniers mots, Fairbank regarda avec un froncement de sourcils du côté de la porte des Sablons.

Il ne se trompait pas . . . , le laquais revenait d'un pas inégal et incertain. Le louis de Fairbank avait été largement dépensé en tournées, en parties de piquet.

—Déjà lui ! s'écria le vieux matelot, ah ? ma pauvre maîtresse il va donc falloir encore vous quitter ! . . . Oh ! le jour où nous pourrons vous avoir là, tous les deux, à côté de nous ! . . .

Le laquais qui était bien demeuré absent une heure et demie se rapprochait, toujours fredonnant.

—Ah bien ! . . . vous êtes un bon zigue, fit-il d'une voix chargée de pituite, j'ai peut-être été un peu loin . . . , mais faut pas m'en vouloir, parce que vous savez, les femmes, ça en a toujours long à vous raconter.

Mais je vous l'ai dit, répliqua Fairbank, je n'avais rien à faire qu'à me promener, autant demeurer sur ce banc qu'ailleurs.

—Merci bien tout de même.

—A votre service . . . tout à votre service Je viens souvent au bois de Boulogne, j'adore la promenade et surtout de ce côté-ci. Je ne demande pas mieux que de recommencer à vous être utile.

Le domestique avait repris la poignée de la voiture et se remettait en marche, tout en continuant ses remerciements.

Enfin, la petite voiture regagna l'hôtel sans encombre, et la lourde porte de chêne se referma sur elle.

De loin, Philip Fairbank l'avait suivie, pas à pas, bouillonnant de rage, lorsqu'il voyait l'homme entre deux vins, trébucher et festonner. Ah ! comme il lui eût administré avec une suprême jouissance la correction qu'il méritait.

Toujours très perplexe le pauvre Bouscat. Il ne savait que faire, il l'avait bien dit à sa maîtresse. Pendant quinze ans, il avait préparé Henry, en lui donnant force et adresse, pour jouer cette partie de justice . . . et maintenant qu'il fallait livrer bataille, le cœur lui manquait Le dernier attentat lui ayant démontré qu'il avait devant lui un adversaire terriblement fort. L'homme s'agite et Dieu le mène. Mais malheureusement pour Jean Bouscat, et pour bien d'autres, il n'avait point le don de seconde vue.

IV

UN ACCIDENT

—Miss Schaw ? si vous voulez, nous allons renvoyer la voiture ?

Ces paroles étaient adressées à une de ces malheureuses filles d'Albion que la mère-patrie nous expédie en qualité d'institutrices.

Miss Schaw, longue, maigre, avec de grands yeux bleus de poupée Huret, avait dû être jolie. Fille d'un pasteur de village affligé d'une innombrable lignée, elle avait été forcée de s'exiler, pour envoyer chaque mois, à sa malheureuse famille, le prix de son travail et de son exil. En tout cas, le malheur et la douleur ne l'avaient point aigrié, car dans ses yeux clairs on lisait la bonté, la patience et la douceur. Il en fallait à coup sûr, pour servir de chaperon et de guide à la charmante enfant gâtée qui venait de lui adresser la parole.

Brune, avec des yeux noirs étincelants, les cheveux ondulés et crespelés, elle pouvait avoir vingt ans, et se montrait dans toute la plénitude de sa jeunesse et de sa beauté. Sa toilette était trop voyante, trop excentrique, plutôt appartenant à une jeune femme qu'à une jeune fille. Un chapeau tapageur, avec un panache de plumes sur le côté, complétait cet ensemble un peu criard. Mais la jolie créature, ainsi affublée, pouvait se permettre les excentricités de toute nature, elle n'en demeurait pas moins incessamment jolie.

Miss Shaw, qui depuis longtemps avait dépassé la trentaine, portait une robe reteinte d'une couleur sombre indécise et un malheureux chapeau, arrangé par l'institutrice à la mode anglaise, c'est-à-dire on ne peut plus grotesque. C'était la seule fausse note à relever dans la toilette et la personne de l'institutrice.

Mlle Blanche de Bancourt et Miss Shaw sortaient des magasins du Louvre. Un commis empressé, s'était chargé de nombreux paquets et les arrimait sur le strapontin d'un élégant coupé de maître attelé d'un superbe carrossier du Norfolk.

Miss Schaw, à la proposition de son élève, avait fait la sourde oreille.

Mais les résistances de Miss Schaw étaient vaines ; elle savait bien elle-même qu'elle finirait par céder. Quand Mlle Blanche avait quelque chose dans la tête, ce quelque chose n'en sortait pas facilement. Tant est si bien que l'institutrice finit par renvoyer la voiture, dont la caisse était toute remplie de paquets.

Mlle Blanche, en compagnie de Miss Schaw, remonta alors, sans trop se presser, la rue de Rivoli. On se retournerait fréquemment sur son passage, et l'enfant gâtée faisait la roue, heureuse de se sentir admirée.

Il y avait foule aux Champs-Élysées, et les bas côtés de l'avenue étaient encombrés de promeneurs, venus là pour admirer les équipages et les toilettes. Là comme dans la rue de Rivoli, Mlle de Bancourt fit sensation. Si bien qu'en atteignant le haut de l'avenue, elle ne sentait pas encore le moins du monde la fatigue.

Dès lors il n'était plus question de prendre un fiacre, car c'était, nous l'avons vu, la terreur de Miss Schaw. Cette satisfaction rendit l'Anglaise presque communicative, ce qui lui arrivait rarement.

Les deux dames causaient avec entrain tout en continuant leur marche. Leur animation les empêchait l'une et l'autre de s'apercevoir de la distance parcourue. Tant et si bien qu'elles avaient traversé une grande partie de l'avenue de Neuilly. Tournant alors à gauche elles s'étaient engagés dans l'avenue des Sablons.

Qu'est-ce que c'est que cela ? — avait fait Miss Schaw.

Ce qui avait attiré son attention c'était une petite détonation en tous points semblable à celle d'une allumette bougie... Mais son exclamation se transforma en un affreux cri d'angoisse. C'était bien une allumette bougie abandonnée là par la négligence d'un fumeur, que Mlle de Bancourt venait de faire craquer sous le talon de sa mule.

L'allumette avait mis le feu à la balayuse de tulle tuyautée, et avec la rapidité de la foudre, Mlle de Bancourt s'était trouvée environnée de flammes. Perdant complètement la tête, la malheureuse enfant se mit à courir. Elle était perdue !... condamnée à une mort terrible !... Miss Shaw, comme une insensée, courait derrière la pauvre affolée, cherchant vainement à l'atteindre. Tout à coup, deux bras vigoureux enlevèrent Mlle de Bancourt et l'étendirent sur l'asphalte, la roulant par terre, et l'enveloppant dans un vêtement d'homme, un léger pardessus.

— Ne vous défendez pas, — disait une voix chaude et vibrante, — n'ayez point peur, mademoiselle, ce n'est rien, ce ne sera rien... quelques brûlures insignifiantes, et votre toilette perdue.

C'était un jeune homme, qui venait d'arracher la pauvre enfant à l'épouvantable supplice, et ce jeune homme n'était autre que notre ami Henry Sheldon. Tout en étouffant de ses mains les flammes persistantes, tout en ce brûlant lui-même affreusement, Henry cherchait à calmer l'horrible frayeur de la jeune fille.

— Ce n'est rien, mademoiselle, répétait-il, absolument rien, la flamme n'a gagné ni le visage, ni les cheveux. Vous en serez quitte pour la peur... Maintenant, c'est fini, n'ayez aucune crainte...

En même temps qu'il prononçait ces dernières paroles, Henry cherchait à relever Mlle de Bancourt, et à la remettre sur ses pieds. La jeune fille n'avait rien, Henry ne s'était pas trompé ; pas même une légère égratignure. Par contre, le pauvre garçon s'était terriblement brûlé les mains. Mais c'est en vain qu'il essayait de faire marcher la jeune fille. Bien que s'appuyant sur les bras d'Henry, de l'autre sur celui de Miss Schaw, elle serait infailliblement tombée, si Henry Sheldon ne l'avait soutenue.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria l'institutrice, elle se trouve mal !... que faire !... Pas de voiture... Monsieur, aidez-moi à la porter... c'est à deux pas.

— Je n'ai besoin de personne, répliqua Henry, dont la vigueur était peu commune.

Et il enleva aisément la pauvre évanouie dans ses bras nerveux.

— Suivez-moi, monsieur, fit aussitôt Miss Schaw, oubliant, en sa qualité de pudique

Anglaise, combien il était inconvenant de voir une jeune fille enlevée ainsi par un jeune homme.

Philip Fairbank, qui se tenait là, à deux pas, et n'avait point jusque-là prononcé une parole, s'adressa à Henry.

—Tu n'as rien ? lui demanda-t-il ? Tu ne t'es pas brûlé ?

—Un peu, les mains . . . Ça ne sera rien

Le temps pressait ; Miss Schaw marchait fort vite guidant le jeune homme et le précédant à distance. Elle s'arrêta bientôt devant ce même hôtel d'où quelques jours auparavant, nous avons vu sortir le corps inerte de la malheureuse Mme Martray.

Philip Fairbank n'avait pu retenir une exclamation de stupeur. Et comme Henry se disposait à franchir le seuil de la porte, il lui toucha le bras en lui disant d'une voix que l'émotion enrouait.

—Tu n'entreras pas là !

Mais le jeune homme ne l'écoutait pas. Toujours portant le corps inanimé de Mlle de Bancourt, il avait pénétré dans l'hôtel.

Pour expliquer la présence d'Henry Sheldon et de Philip Fairbank à cette heure de l'après-midi, avenue des Sablons, on se rappellera que Jean Bouscat avait promis à la pauvre mère de lui montrer son fils. Or, ce jour-là, Jean Bouscat pouvait espérer que l'on ferait sortir la paralytique, par ce beau soleil, et il avait proposé une promenade au bois de Boulogne. Et depuis tantôt une heure, ils faisaient les cent pas dans l'avenue des Sablons, passant et repassant devant cette porte maudite qui demeurait obstinément fermée. C'est à cet instant qu'était survenu l'accident arrivé à Mlle de Bancourt. Le vieux Bouscat n'avait rien tenté pour empêcher Henry Sheldon de se dévouer pour sauver la jeune fille des flammes, mais lorsqu'il avait vu miss Schaw s'arrêter devant la porte de l'hôtel et se la faire ouvrir, il s'était interposé en disant au jeune homme : " N'entre pas là ! " Et la voix lui avait manqué pour ajouter :

—N'entre pas dans cet endroit maudit, c'est là qu'habitent les assassins de ta mère ! . .

Car, ce que nous avons négligé de dire jusqu'ici, c'est que Jean Bouscat s'était enquis, et avait pris de tous les côtés des informations. A son premier voyage à Paris, il s'était rendu à Creil, et de là à La Flache.

La première surprise ; la verrerie n'appartenait plus à M. Martray, Elle avait passé dans d'autres mains. Voilà le pauvre Bouscat fort perplexé. Cependant il avait acquis la certitude que c'était Jules Dréan qui était l'instigateur du crime ; comme il était médecin, sa trace devait dès lors être facile à retrouver. Par lui il arriverait bien vite aux autres. Ce qui eut lieu.

L'almanach des vingt-cinq mille adresses lui fournit tout bêtement l'adresse du docteur Jules Dréan. Le docteur Dréan habitait aux Champs-Élysées, au premier étage, dans une maison somptueuse. Jean Bouscat s'enquit dans le quartier. Et il en apprit, des nouvelles ! . . . Le docteur Dréan était devenu une des sommités médicales les plus distinguées, riche à millions, officier de la Légion d'honneur. Le vieux matelot le reconnut bien alors qu'il passait sous la voûte de cette maison qui ressemblait à un palais. Oui, c'était bien le même homme, le temps l'avait à peine changé, à peine vieilli. La barbe demeurait toujours noire, à peine quelques fils d'argent apparaissaient-ils dans la chevelure, vers les tempes. Les lèvres étaient toujours minces et les yeux avaient gardé leur regard incisif, à la fois perçant et froid, le regard de l'oiseau de proie rapace. Suivre le docteur Dréan en voiture, c'était là chose facile. C'est ainsi que Jean Bouscat arriva à connaître l'hôtel de l'avenue des Sablons. C'est ainsi qu'il retrouva sa malheureuse maîtresse.

Dans un homme courbé, usé, à l'œil farouche, le propriétaire de l'hôtel, il eut plus de peine à retrouver Félix Martray. Mais en l'examinant attentivement il finit bien par le reconnaître.

Félix Martray avait marié Henriette Servin, puis prenant le nom d'une terre qu'ils avaient achetée, ils se faisaient appeler M. et madame de Bancourt.

Ils eurent une fille Blanche de Bancourt, celle-là même que nous venons de voir sauvée d'une mort affreuse par Henry Sheldon.

La fortune de M. et madame de Bancourt, par suite de spéculations heureuses, conseillées et manipulées par le docteur Dréan, avait promptement triplé, quadruplé, quintuplé. Ils étaient désormais immensément riches, ainsi que leur complice d'ailleurs. Mais jamais le proverbe vieux comme le monde : La richesse ne fait pas le bonheur, n'avait

été plus vrai. Dès le lendemain du crime, la vie intime, entre ces trois êtres, était devenue un véritable enfer.

Félix Martray n'avait pas plutôt épousé Henriette Servin, qu'il s'était aperçu qu'il la haïssait autant qu'il l'avait aimée.

Le docteur était devenu pour lui un objet d'horreur et cependant, ils continuaient à se voir chaque soir, et à vivre ensemble dans la plus étroite intimité. Pareils à des forçats, ils étaient noués à la même chaîne, se haïssant à mort, se fuyant, et condamnés à paraître unis aux yeux de tous. Henriette ne s'était pas plutôt nommée Mme de Bancourt, qu'elle se trouvait horriblement malheureuse et qu'elle regrettait de toutes ses forces le temps passé et sa liberté. Et quand ces trois êtres étaient là ensemble, dans ce somptueux hôtel de l'avenue des Sablons, ils s'arrêtaient tout d'un coup, dans une conversation, au milieu d'une phrase. Tous trois relevaient la tête en frissonnant. Un bruit imperceptible pour de toutes autres oreilles que les leurs, les faisait subitement tressaillir. Ce bruit n'était autre que celui causé par le fauteuil de la malheureuse paralytique que l'on roulait. Et ils faisaient des vœux pour être débarrassés à jamais de cette "morte vivante" qui les obsédait. Mais aucun d'eux n'eût osé, cette fois, porter la main sur elle. Un rayon de soleil, dans un coin de ce sombre tableau, Blanche de Bancourt, qui était revenue, bien qu'une enfant outrageusement gâtée, une adorable jeune fille. Elle était devenue l'une des héritières les plus en vue de la société parisienne. Bien plus, elle était adorée de son père, Félix Martray, qui, avec cet instinct d'homme vieilli avant l'âge par le crime, les remords qu'il traîne à sa suite, s'était mis à idolâtrer cette enfant jeune, fraîche, pure et foncièrement honnête, fleur précieuse vivant au milieu de ce honteux monceau de richesse, de ce fumier doré.

Blanche faisait donc la loi à l'hôtel de l'avenue des Sablons. C'était elle en outre, qui avait exigé les sorties, ces promenades de la malheureuse paralytique. La jeune fille était légère, étourdie, coquette même, mais avant tout elle avait bon cœur. C'était la seule de la famille qui s'occupât de la pauvre victime. Les autres la fuyaient, la craignaient, se garant, se sauvant à son approche. Mais ils n'auraient osé lui faire de mal, nous l'avons dit plus haut, la regardant en quelque sorte comme un fétiche, un porte-bonheur. . . . Les criminels sont pleins de ces superstitions.

Henry Sheldon, sur les pas de Miss Schaw, avait pénétré dans l'hôtel. Mais la force humaine a des limites. Blanche n'était pas un mince fardeau. Henry sortait à peine, on s'en souvient, de sa convalescence. Aussi, à bout d'haleine, de vigueur et d'effort, déposait-il la jeune fille, toujours inanimée, sur l'un des bancs du vestibule. Devant la porte, s'ameutait une foule compacte. Philip Fairbank fendit les rangs épais, et pénétra lui aussi dans l'hôtel, à la suite de son enfant bien-aimé. Non, une force invincible le poussait, il ne pouvait laisser Henry seul au milieu de ses ennemis !

La porte fut fermée par les soins du suisse ; toute retraite était donc barrée à Henry Sheldon et au bon Philip.

Henry ! Raoul ! Il était entré là ! l'enfant bien-aimé ! il se trouvait à deux pas de sa mère. . . . De cette maison maudite, son vieil ami voulait le faire sortir au plus tôt ; n'était-il pas souillé par l'air que l'on y respirait. La fuite méditée par Philip Fairbank n'était plus possible.

Aux cris de Miss Schaw, les propriétaires de l'hôtel accoururent au plus vite.

Le visage de Félix Martray exprimait une affreuse angoisse.

Oui, il avait bien vieilli : le luxe ne lui avait pas profité. Les cheveux complètement blanchis, le visage tout stridé de rides profondes, on voyait sans peine qu'il était la proie d'un affreux et rongeur chagrin. Il était agenouillé auprès du corps de la pauvre Blanche : Il lui parlait, il l'appelait :

— Blanche, disait-il d'une voix où roulaient des larmes, réponds, je t'en conjure !. . . Non ! Blanche !. . . ma fille bien-aimée, tu n'es pas morte !. . . réponds moi.

Deux femmes de chambre frottaient les tempes de la jeune fille avec de l'éther, et lui en faisaient respirer. Bientôt Blanche ouvrit les yeux. A longs traits elle respira, tout comme un noyé qui revient à la vie, puis apercevant sa robe brûlée, elle poussa un cri d'effroi.

Elle se dressa et s'assit, car ses jambes refusaient encore de la porter. Alors ses yeux coururent à son sauveur.

— C'est à vous que je dois la vie, monsieur, dit elle d'une voix tremblante, tandis qu'une vive rougeur colorait ses joues d'une pâleur mortelle, comment vous exprimer ma

reconnaissance ? Sans vous, j'étais perdue, défigurée et je mourais dans d'épouvantables souffrances. Oh ! que je remercie Dieu d'avoir permis que vous vous soyez trouvé là !

Félix, appelons-le Félix de Bancourt ou M. de Bancourt, puisqu'il porte le nom qu'il s'est donné, s'avavançait à son tour.

Il ne trouvait pas de parole de gratitude, il s'exprimait en mots décousus et sans suite.

—Comment vous remercier, monsieur. Jamais... Non... Jamais nous ne pourrions reconnaître... Cette enfant, voyez-vous, monsieur, c'est toute ma vie...

En même temps, il tendait la main à Henry. Mais à cet instant Philip Fairbank fit reculer vivement le jeune homme, et lui prit le poignet, retenant la main qu'Henry avait avancée de son côté. M. de Bancourt releva la tête en tressaillant et ses yeux se fixèrent avec une inquiétude instinctive sur l'intrus qui venait se placer aussi inopinément entre lui et le sauveur de sa fille.

Il n'eut pas le temps de chercher à s'expliquer cette inquiétude ; Philip Fairbank, de l'air le plus naturel, expliquait son mouvement :

—Le pauvre garçon a la paume des mains toute brûlée... Elles doivent même lui causer une cuisante douleur.

Ce mot simplement dit apaisa les inquiétudes naissantes de M. de Bancourt. N'était-ce pas en effet des plus admissibles.

Sans insister davantage sur la poignée de main, il se confondit en remerciements.

Philip Fairbank bouillait durant toute cette scène. Il eût donné tout au monde pour être déjà bien loin de cette maison empestée, habitée par de véritables monstres.

On essayait encore de les retenir, quand un nouveau personnage fit son entrée dans le vestibule. L'une des portes vitrées latérales s'ouvrit, et la malheureuse Mme Martray, dans sa petite voiture d'infirmes, poussée par le même laquais que nous connaissons déjà, apparut tout à coup. Le spectacle de ce malheur absolu avait serré le cœur d'Henry. Bien plus, un trouble indéfinissable s'était emparé de lui. Et il faisait tous ses efforts pour refouler une montée de larmes qui lui venaient du cœur aux yeux. Bientôt, comme les assistants s'écartaient pour laisser passer la petite voiture, Henry ne fut pas maître de ce mouvement, il ne put s'empêcher de s'écrier :

—Oh ! pauvre dame !... pauvre femme ! quelle situation épouvantable !...

Ce fut Mlle Blanche qui lui répondit, la jeune fille était touchée de son bon cœur.

—Oui, elle est bien malheureuse, et vous pouvez la plaindre... C'est une de nos parentes... Elle a été frappée de paralysie complète à la suite d'un affreux accident... des chevaux emportés, la victime précipitée dans la rivière, l'entraînant elle et son fils...

Henry s'était avancé !

—Pauvre mère murmura-t-il.

Mlle de Bancourt s'était approchée, elle aussi de la voiture, et élevant la voix, elle parlait à la pauvre percluse.

—Oui, criait-elle, un beau soleil, vous allez faire une bonne promenade... Moi, j'en suis revenue... Voyez ma robe... une allumette qu'un fumeur aura laissé tomber. Sans monsieur qui s'est atrocement brûlé les mains pour étouffer les flammes, s'en était fait de moi... Mais monsieur n'a écouté que son courage, et je ne l'oublierai jamais... Non... Jamais, il peut en être certain.

Le domestique, voyant que Mlle de Bancourt continuait de parler à sa maîtresse, s'était arrêté dans sa marche. Henry se tenait donc, tandis que Mlle Blanche cherchait encore quelques bonnes paroles, tout à côté de Mme Martray. Philip Fairbank, épouvanté par cette situation palpitante, n'osait faire un mouvement. Et alors sur les joues pâles de la paralysée on vit deux larmes, deux grosses larmes couler lentement !...

Ce fut horrible, ces pleurs s'échappant de ces yeux sans regard.

Henry n'était plus maître de son émotion.

—Pauvre femme ? répétait-il, pauvre mère !... quelle martyre !...

Le laquais, sur un signe de Mme Henriette s'était remis en mouvement. La voiture s'engageait sous la voûte de la porte cochère.

A ce moment la porte venait d'être ouverte pour laisser passer un élégant coupé.

Par la glace du coupé apparaissait la tête du docteur Dréan. A l'aspect de sa malheureuse victime, il s'était brusquement rejeté en arrière. Lorsqu'il l'eut dépassée, il se montra de nouveau.

Tout d'abord il n'aperçut que Mine de Bancourt et Félix.

—Qu'est-il donc arrivé, demanda-t-il en sautant à terre, on vient me chercher... Un accident à cette enfant... rien de grave, je l'...

Il n'acheva pas.

Ses yeux venaient de rencontrer, fixés sur les siens, les yeux étincelants de Philip Fairbank. Alors, il y eut un silence... un de ces silences de mort, durant lesquels la vie d'un homme est en jeu. Dans ce duel du regard, ce fut le docteur Dréan qui eut le dessous. Malgré lui, malgré le suprême effort de sa volonté si puissante, ses paupières s'abaissèrent, vaincu par le ferme regard de son ennemi, de Jean Bouscat. Et il demeurait là, atterré, devant son ennemi, cherchant vainement un mot, pour le sortir de cette situation terrible. Henriette et Félix étaient consternés eux aussi ; frappés d'épouvante, ils n'osaient hasarder une question. Ce fut l'enfant gâtée qui leur vint, sans le vouloir, en aide.

—Mais je ne suis pas morte, mon bon docteur, je suis encore vivante, en chair et ne os, grâce à monsieur, mon cher sauveur !... je ne vous recommande pas miss Schaw pour éteindre les incendies, docteur, elle perd complètement la tête.

Ce verbiage avait du moins cela de bon, qu'il permettait au docteur Dréan de dissimuler son trouble.

—Je vois effectivement, ma chère enfant, répondit-il d'une voix troublée, — que vous êtes, Dieu merci, parfaitement vivante... Et... j'en suis... pour ma part... excessivement heureux.

Lui aussi, se remettant peu à peu, allait peut-être remercier le jeune homme, lorsque Philip Fairbank, de sa voix rude, s'adressa à son bien-aimé filleul.

—Viens ! Henry !... lui dit-il, viens au plus vite.

Et entraînant le jeune homme vers la porte cochère, il la lui fit passer et la referma bruyamment.

Henry n'était point content, il voulait savoir pourquoi à lui si correct d'ordinaire, l'excellent Fairbank, avait fait commettre une inconvenance.

Après bien des questions demeurées sans réponse il n'en put tirer autre chose que ceci :

—Mon enfant, tu sais si je t'aime. Tu sais que jamais je ne voudrais te causer du chagrin... En bien ! je ne puis te parler encore... Plus tard je te dirai tout... quand le moment sera venu... Mais, tu peux me croire, si je t'ai emmené c'est que ta place n'était pas dans cette maison.

Tandis que le vieux Fairbank entraînait ainsi Henry Sheldon à grandes enjambées, une autre scène avait lieu à l'hôtel de l'avenue des Sablons. Tout d'abord le docteur avait fait signe à Félix et à Henriette qu'il ne pouvait pas parler devant Blanche. Lorsque celle-ci se fut retirée en compagnie de Miss Schaw, qui ne pouvait parvenir à se remettre de la terrible émotion, il emmena ses deux complices dans un petit salon du rez-de-chaussée. Une fois réunis tous les trois, il ferma soigneusement les portes, et revenant à Félix et à Henriette, qui le regardaient les yeux grands ouverts, en proie à une véritable terreur.

—Vous m'avez vu tout à l'heure perdre la tête, balbutier... Cependant, vous le savez, on ne me démonte pas facilement... Savez-vous quels sont ces deux hommes qui sortent d'ici ?... L'un s'appelle Jean Bouscat ; vous n'avez pas oublié ce nom, j'en suis sûr. L'autre, c'est Raoul... le fils d'Aline Martray.....

—Mais, fit insolemment Henriette, que peuvent-ils nous vouloir ?...

Jules Dréan tapa du pied et ses lèvres se crispèrent.

—Ce qu'ils nous veulent, répondit-il d'une voix sifflante, pas grand chose, comme vous allez le voir. Le jeune homme, rien !... Il ignore encore tout le passé... je le crois du moins. Mais, quand à l'autre, il veut une chose bien simple : nous reprendre la fortune de sa maîtresse... et nous envoyer au bain !.....

M. et Mme de Bancourt étaient atterrés. La tête basse, les yeux fixés sur le tapis, ils cherchaient inutilement à lier deux idées. Une seule pensée, fixe, inexorable, leur martelait le crâne. Ils sentaient instinctivement que l'heure du châtement allait bientôt sonner.

—Enfin, reprit le docteur, avez-vous envie d'être condamnés ?... Et en admettant le moins qu'il puisse vous arriver, — avez-vous envie de rendre à cet enfant la fortune de sa mère... Et notez qu'il est en droit de réclamer de vous le capital, mais encore les revenus que vous avez dépensés depuis quinze ans.

Henriette se tordit les mains :

C'est la ruine !... la ruine !...

— Oh ! lui répliqua le docteur, il vous resterait encore de quoi vivre.

— Voilà donc où nous en sommes arrivés, s'écria Félix, éclatant avec fureur, après une vie de tortures, la terreur à laquelle nous sommes en proie, les remords du jour et de la nuit, ce reproche vivant qui se trouvent à tout instant sous nos yeux !...

Le docteur l'arrêta net au milieu de sa tirade :

— Allons ! bon ! s'écria-t-il, en levant les bras au ciel, voilà encore mon malheureux cousin qui déménage... Toujours des sottises... Votre mari, ma chère Henriette, est un comble d'ingratitude. Comment, je vous ai donné un nom, une grande fortune..., tout ce qu'il faut en un mot pour être heureux... cela n'est pas suffisant... Il faut m'accabler encore de constants reproches... Vrai, c'est à vous dégouter de faire le bien.

Félix de Bancourt s'était levé. Les yeux hors de la tête, ses cheveux gris et broussailés, les sourcils froncés, les mains crispées, il était effrayant à voir. Il s'avançait vers le docteur.

— Toi, dit-il d'une voix sourde, il me prend des envies folles de te tuer !...

Jules Dréan laissa échapper son éclat de rire sec qui ressemblait au susurrement d'une crécelle.

— Un crime de plus, cousin, ça n'arrangerait pas les choses... Et tu oublies la considération qui m'entoure... assassiner le docteur Dréan que tout Paris connaît !... mais tu n'y penses pas, mon pauvre cousin, cela te coûterait horriblement cher.

Les mains de Félix étaient retombées avec un geste d'accablement. Il avait conscience de son impuissance.

La voix sifflante d'Henriette se fit entendre.

— Laissez-là cet imbécile, docteur, dit-elle, il n'y a rien à tirer de lui. C'est la lâcheté en personne. Il veut bien être au plaisir, profiter de la fortune et du luxe, mais il ne veut pas être à la peine. Laissez-le donc en paix, et dites moi ce que vous voulez. Je comprends parfaitement qu'il nous tombe à cet instant une forte tuile sur la tête. Eh bien !... nous devons nous y attendre. J'ai toujours pensé que cet enfant n'était pas mort, qu'un jour ou l'autre il viendrait nous disputer l'héritage maternel. Lui et ce Bouscat, qui n'a aucun titre, aucun droit, viennent nous attaquer, c'est à nous de nous défendre !

Le docteur releva la tête.

— Voilà qui est parlé, répliqua-t-il, avec vous, au moins, on peut s'entendre. Eh bien ! mon avis, à moi, c'est qu'il ne faut pas attendre que l'on vienne à nous, et que nous devons porter les premiers coups... Malheur !... Malheur à ceux qui en veulent à votre fortune !... à ceux qui s'en prennent à nous... Ils ne savent pas ce qui les attend ! les malheureux !...

V

UN COUP DE TÊTE DE JEAN BOUSCAT

Tout au bout de la rue Marcadet, au fin fond des Batignolles, se voit encore un quartier ignoré et perdu, qui, la nuit venue, échappe à l'œil et à l'action de la police. À côté des misérables cabanes bâties en torchis et en planches, se voient de véritables huttes de sauvages.

Ça n'est pas tout. Dans les espaces vides, tout auprès de l'habitation sédentaire, se voient des véhicules étranges, cassés, debout sur leurs roues. Dans les caisses, dont quelques-unes possèdent encore leurs brancards, grouillent parfois des familles entières, nombreuses, oiseaux de nuit rapaces, dormant le jour et se répandant, le tard venu, par la ville pour chercher vie et fortune. Au bout de la rue des Epinettes, tout auprès du chemin de ronde, se voyait une de ces voitures, couverte de vieille boue, de taches de toute nature sous lesquelles bien longtemps toute trace de peinture avait disparu. Sur l'une des parois de la caisse au moyen de blanc d'Espagne délayé dans de l'eau, un main inexpérimentée avait tracé l'affiche suivante, écrite en caractères indécis et irréguliers.

COURNIOL, DIT MI-MILÈ

LEÇONS DE LUTTE A MAIN PLATE, DE BOXE ANGLAISE ET FRANÇAISE

Et aussi de pointe, contre-pointe et espadon au mois et au cachet. On paie d'avance.

Il pouvait être huit heures du matin, le jour se levait à peine ; on était arrivé au-

milieu du mois de novembre. Une pluie fine et glaciale s'obstinait à tomber depuis la veille et avait transformé les alentours de la demeure de Mi-Mile en un véritable cloaque. Dans l'intérieur, étendu sur un grabat, une femme sommeillait, appuyée sur le coude.

C'était Virginie Courniol, femme légitime du professeur Mi-Mile. Bien que ses traits fussent atrocement flétris, on devinait qu'elle avait été jolie, la malheureuse ; mais l'alcool, la misère et les coups du professeur, avaient eu bien vite raison de sa jeunesse et de sa beauté.

Tout à coup elle se redressa vivement. La porte venait de s'ouvrir. C'était le professeur qui rentrait.

Il pouvait bien avoir quarante huit ou cinquante ans, mais la misère et le vice n'avaient pas eu de prise sur ses robustes épaules. Taillé en force, la vigueur de ce bandit devait être herculéenne. La face ne présentait point, chose étrange ! les stigmates du vice. A la rigueur, si l'on n'avait point connu les antécédents de Courniol, on aurait pu avoir confiance en lui. Il n'avait dû mal tourner que sur le tard. Les cheveux grisonnants étaient coupés ras, en brosse. Les lèvres lippues révélaient bien les appétits brutaux, mais elles s'ouvraient sur trente-deux dents d'une éblouissante blancheur, des dents de nègre et capables de broyer fer et cailloux.

La toilette de Mi-Mile était soigneusement négligée. Un chapeau mou, troué en divers endroits, trouée aussi une vareuse d'une couleur inconnue. Aux pieds des philosophes qui flieflaquaient dans la boue d'une façon repoussante.

Chienné de vie ! dit-il en agrémentant son expression d'un violent juron... Rien... pas moyen de rien faire... tout le temps la rousse sur le dos et la rousse sur l'œil... Filé dès que je mets le pied quelque part ; on ne perd pas de vue mes mains... on mient à distance... rien...

Virginie crut devoir placer un mot :

—Voilà ce que c'est que la célébrité, dit-elle, voilà ce que c'est que d'être trop connu.

Le professeur tourna les yeux du côté de sa légitime et fronça le sourcil.

—Paraît que tu te la coules douce, toi, tandis que les autres triment, madame s'étire, madame ingurgite des consommations de choix, dit-il en montrant une bouteille presque vide sur la table,

—Dame il faisait si froid...

—Attends, attends, cria Mi-Mile, je m'en vais te réchauffer.

Et dans un coin de la voiture, le professeur Courniol saisit un jonc de grosseur menaçante et le fit siffler autour de sa tête en s'approchant de sa conjointe, avec l'intention évidente, de lui *tanner violemment la peau*.

Virginie connaissait le geste de son seigneur et maître, car elle se réfugia de l'autre côté de la voiture en poussant des cris d'orfraie. Mais les clameurs ne firent qu'exciter l'ire de Mi-Mile qui lui détacha sur l'épaule un flac bien appliqué. La douleur fut atroce et Virginie tout en hurlant se saisit d'un poëlon de terre et le lança à la tête du professeur. Le coup mal assuré atteignit l'un des derniers carreaux de la petite porte lequel vola en éclats. Mi-Mile se disposait à réitérer son coup de canne, lorsque l'on frappa à la porte à coups redoublés. Le jonc du professeur demeura suspendu au-dessus des épaules de Virginie, tandis que celle-ci continuait à brandir une bouteille de grès dont elle s'était emparée pour en faire une arme défensive et offensive tout à la fois.

Une seconde fois on frappa à la porte, plus violemment que la première. Très probablement, le professeur n'avait pas la conscience bien nette, car il n'osait faire un pas pour ouvrir. Virginie était tout aussi effrayée que son époux et tous deux, sous l'empire de cette frayeur continuaient à demeurer immobiles. A la fin, une voix se fit entendre.

—Monsieur Courniol, demandait-on ?

Courniol se décida à ouvrir la porte. Il se trouva en présence d'un homme dont il ne pouvait distinguer les traits, tant ils étaient dissimulés derrière l'épais collet d'une lourde pelisse en fourrures.

—Monsieur Courniol, répéta l'étranger, en portant la main à son chapeau.

—C'est moi, monsieur, répondit Mi-Mile en s'inclinant, donnez-vous la peine d'entrer. Et le professeur ajouta, du ton le plus naturel :

—En quoi puis-je être utile à Monsieur ?

Le visiteur secouant légèrement la tête :

—Je désirerais vous parler en particulier.

—Compris !... parfaitement compris, répondit-il.

Et désignant à sa femme la porte demeurée entr'ouverte :

— Virginie, commanda-t-il, d'un ton qui n'admettait pas de réplique, va prendre l'air.

Mais Virginie se rébiffa carrément : Il pleut, dit-elle d'une voix aigre, il fait froid . . . où veux-tu que j'aille ?

Le visiteur avait aperçu la bouteille sur la table. Sortant un louis de sa poche il le remit à Virginie en lui disant :

— Allez donc chercher un peu d'eau-de-vie, de café ; c'est indispensable par ce brouillard.

Virginie disparut aussitôt.

Lorsque Virginie se fut éloignée, le nouveau venu baissa le collet de sa pelisse et laissa voir le visage du docteur Dréan. Le professeur s'était arrêté, stupéfait, hésitant. Evidemment il cherchait dans sa mémoire où il avait entrevu cette physionomie. Les yeux du docteur ne devaient cependant point être oubliés aisément.

— Vous ne me reconnaissez donc pas, demanda-t il à l'athlétique Mi-Mile.

— Attendez donc ! . . . mais je ne me trompe pas . . . c'est vous oui.

— A l'Hôtel-Dieu !

— Parfaitement . . . Dame, écoutez donc, il y a tantôt sept ans, si je ne me trompe.

Et pourtant ce n'est point vous qui avez changé ; c'est moi qui ai vieilli.

Le docteur s'était tu : pendant ce silence il examinait Courniol, dit Mi-Mile, en amateur, et il admirait la puissance de ce thorax, ces pectoraux indescriptibles et ces biceps faisant saillie sous la vareuse.

— Mais non, mais non, pas vieilli le moins du monde, mon bon Courniol, je vous ai connu.

Sept années auparavant, à la clinique du docteur Dréan à l'Hôtel-Dieu, on amenait Mi-Mile. Il avait deux côtes enfoncées, et vomissait le sang à pleine bouche. Dans un bal de barrière, deux rôdeurs s'étaient permis d'en causer à Virginie, et Mi-Mile joignait à la force du lion la jalousie féroce du tigre. Sans doute les deux rôdeurs avaient commencé par recevoir une tripotée maîtresse, mais ils avaient appelé à l'aide et toute une bande de gredins était accourue pour soutenir deux membres de la corporation. Tant et si bien que Courniol avait été horriblement rossé, assommé et piétiné. Les rôdeurs étaient en train de l'achever à coups de talons de bottes, lorsque la police, que Virginie avait été quérir, accourut fort heureusement à temps pour dégager ce qui restait de l'invincible Mi-Mile.

Jules Dréan regardait le lutteur comme perdu. Mais l'idée lui vint de disputer ce colosse à la mort. Et avec sa chance et son adresse habituelles, il réussit au-delà de toute espérance.

La maladie de Mi-Mile avait été très longue. Plus longue encore sa convalescence. Il avait dû subir une opération épouvantable pour lui extraire des esquilles nombreuses. Mais il était sorti de l'hôpital complètement remis à neuf, aussi solide, aussi vigoureux et aussi mauvais, aussi féroce que par le passé. A sa dernière visite, le docteur avait ajouté un complément à sa bonne action, en glissant un billet de cinquante francs dans la main du professeur.

Aussi celui-ci, tout ému, il avait donné son adresse et offrit ses services, si jamais il avait besoin de lui.

Le nom et l'adresse étaient demeurés dans l'oreille du docteur Dréan. Le docteur n'oubliait jamais rien. Et ce matin-là, ainsi qu'il le disait tout en se parlant à lui-même, il venait chercher sa bonne action. Deux mots avaient mis le professeur sur la voie. Oh ! il se rappelait bien maintenant toutes les bontés du docteur et il était tout prêt à payer sa dette, il se tenait à son entière disposition.

L'imagination de Jules Dréan n'était jamais à court.

Il inventa aussitôt une belle petite histoire dans laquelle il s'attribua naturellement le beau rôle. Un jeune homme pour lequel il avait eu mille bontés, à qui il avait sauvé la vie et qui se montrait un monstre d'ingratitude, allant le débiter partout, dévoilant et vendant ses secrets. Jules Dréan voulait tout simplement lui faire chercher querelle et le faire assommer par Mi-Mile. Le professeur accepta avec enthousiasme.

Avant de partir Jules Dréan sortit son portefeuille et fit miroiter un billet de cinq cents francs aux yeux éblouis de Courniol ainsi celui-ci joignit les mains dans un élan de ferveur ch-leureuse, et jura un dévouement sans bornes.

Nous laisserons le docteur embauchant le professeur Mi-Mile, on devine pour quelle infâme besogne, et nous reviendrons à nos amis Philip Fairbank et Henry Sheldon.

Henry, on s'en souvient, avait été intrigué au plus haut point de la scène qui avait eu lieu à l'hôtel de l'avenue des Sablons. Et, depuis lors, à maintes reprises, il avait pour suivi son parrain de questions réitérées. Philip Fairbank ne se pressait point de répondre. Il était certain que du moment que le jeune homme la connaîtrait du moment qu'il saurait que sa malheureuse mère, toute paralysée qu'elle était, se trouvait dans les mains de ses ennemis, il se laisserait aller à commettre quelque coup de tête.

Il lui avait donc répondu :

— Mon cher enfant, je suis obligé d'avoir un secret pour toi, bien qu'il m'en coûte cruellement. Mais aussitôt que je pourrai tout te dire je le ferai. Je te le jure !

L'aventure de l'avenue des Sablons n'était donc pas entièrement sortie de la mémoire d'Henry Sheldon ; mais, avec la légèreté qui est habituellement le propre de la jeunesse, avec le temps, il y attachait moins d'importance.

A cela, il avait une excuse. La famille du marquis de Monthéant était rentrée à Paris à la fin du mois d'octobre, et avec elle, M. et Mlle de Valverde. Le marquis habitait un très bel hôtel avenue de Villiers et naturellement avait offert à ses amis, à Paris, la même hospitalité que ceux-ci avaient reçue de lui à la Chabottière. L'hôtel de l'avenue de Villiers avait donc un attrait tout particulier pour Henry. Les liens de sympathie qui l'unissaient au fils de M. de Monthéant, s'étaient resserrés ; Roger de Monthéant, et lui étaient devenus inséparables. Les deux jeunes gens suivaient la même vie, joyeuse, vie de luxe. Seulement, bien que l'âge de Philippe Fairbank dût lui interdire cette existence fatigante, il se trouvait toujours en tiers de toutes les parties.

Cette vie et ces fêtes, on s'en doute, importaient peu à Philip Fairbank, mais ce à quoi il tenait par-dessus tout, c'était à ne pas perdre de vue son enfant bien-aimé.

De fait, devant l'affection on ne vieillit point, l'âge n'a pas de prise. Celui sur lequel il veillait sans cesse était toujours demeuré pour lui le petit "Raoul" des anciens jours.

Henry lui même, de goûts tranquilles, eût bien vite rompu avec les fêtes, les courses, les plaisirs, si, aux courses, au théâtre, au bal il n'avait continuellement rencontré Mlle de Valverde. Était-ce l'amour qui embellissait la ravissante créole ? Toujours est-il qu'elle devenait de plus en plus jolie. Elle était accompagnée de son amie Jane de Monthéant, toujours belle, elle aussi, mais sombre, taciturne, gardant un silence farouche. On devinait qu'en elle, le cœur avait été cruellement froissé. Laura l'aimait toujours et Henry Sheldon le lui témoignait toutes les fois que l'occasion lui en était offerte. Une légère rougeur pourrait son front si pur toutes les fois qu'Henry apparaissait sur le seuil d'un salon ou à la porte d'une loge.

Le comte de Valverde, dont nous aurons bientôt l'occasion de nous occuper, était le seul à ignorer l'état du cœur de sa fille. Mais les proverbes ne nous apprennent ils pas que les intéressés sont toujours les derniers instruits. Laura n'avait encore rien avoué à son père. Elle n'osait lui dire qu'elle aimait Henry, de toutes les forces de son âme et qu'Henry, de toutes ses forces également, répondait à cet amour.

M. Fairbank avait loué, rue de Caumartin, un élégant appartement à l'hôtel de Boston et de Philadelphie, où à diverses reprises il avait pu recevoir le marquis de Monthéant, le comte de Valverde et Royer. Avec une grande patience, il avait fait tout pour s'assurer l'estime du marquis. Il sentait bien qu'un jour ou l'autre il se trouverait dans la nécessité de ce confier à ce gentilhomme sans tache, type de loyauté et d'honneur.

Un matin, Roger de Monthéant arriva à l'hôtel de Boston de fort bonne heure. Bien entendu, il s'agissait d'une partie nouvelle. Il organisait une grande fête de charité à l'Hippodrome. Un grand bal masqué, où tout le high-life se donnait rendez-vous. Le marquis avait permis que sa fille y assistât en loge, vêtue d'un domino, en compagnie, bien entendu, de Mme de Valverde. Henry Sheldon et son inséparable parrain seraient naturellement de la partie. Les hommes ne se déguiseraient point, ils endosseraient leur éternel et disgracieux habit noir. On devine si l'amoureux accepta la proposition. Chose étrange, elle parut sonner désagréablement aux oreilles de Philip Fairbank, mais force fut à l'entêté de se rendre.

Henry, lui, était enchanté. N'était-ce pas de longues heures à passer tout auprès de son amour.....

La cohue était épouvantable. Tout Paris avait voulu assister à cette fête unique dans la saison d'hiver. Il y avait encombrement de masques et foule de dominos de toutes les couleurs. Pour se rendre à la loge, Jane de Monthéant donnait le bras au comte de Valverde, Laura avait pris celui du marquis Roger, Henry et Philip Fairbank suivaient

Malgré les huissiers, il fut très difficile d'atteindre la loge, car la cohue s'épaississait de minute en minute. A travers les rangs serrés de la foule un domino se frauflait, jouant des coudes et se frayant adroitement son chemin. Il profita d'un temps d'arrêt obligé du comte de Valverde, et prononça quelques mots à l'oreille de Jane de Monthéant. La jeune fille ne put retenir un cri d'effroi, mais elle se remit aussitôt et son beau visage prit une expression hautaine et méprisante. Ni Henry, ni Roger ne s'étaient aperçus de cette scène qui n'avait eu que la durée d'un éclair. Le domino, à sa taille, on devinait aisément qu'il était porté par un homme, le domino se perdit aussitôt dans la foule, suivi des yeux par Philip Fairbank, qui murmura :

—Bon ! il est ici, ouvrons l'œil.

Cependant l'arène se remplissait, les quadrilles s'organisaient, et la cohue des masques débarrassait un peu les couloirs. Jane de Monthéant demeurait sombre, assise sur le devant de la loge, ayant à côté d'elle Laura ; elle n'avait point prononcé une parole depuis le commencement du bal. Pour Mlle de Valverde, elle s'amusait franchement à suivre de l'œil les débats de clodoches qui semblaient avec leurs contorsions, d'une bande de démons en délire. Se penchant à l'oreille d'Henry, elle lui avoua une fantaisie étrange.

Ne voulait-elle pas, la capricieuse enfant, comme elle le voyait faire de diverses loges, que les clodoches vinsent danser au-dessous même et en face de la place occupée par le marquis de Monthéant et ses amis. Henry Sheldon s'était levé précipitamment. Un désir de Laura n'était-il pas un ordre ! Et le jeune homme s'élança à travers la cohue. Les clodoches, pour une pièce d'or, se prêtant à toutes les fantaisies des spectateurs.

Philip Fairbank semblait très énervé. Il s'adressa à Roger qui ne comprenait rien à l'émotion de l'Américain en lui disant :

—Suivons Henry, je vous en prie, au milieu de cette foule il va certainement lui arriver malheur.

Roger acquiesça, sortit de la loge à la suite d'Henry, en compagnie de Philip Fairbank. Ils n'eurent pas fait quelques pas dans l'arène qu'un groupe de masques, de sauvages, de chicards, les empêcha d'aller plus loin. On organisait un quadrille. Il fallait attendre.

L'un des chicards, un colosse coiffé d'un casque armé d'un panache d'une hauteur prodigieuse, donnait le bras à une Andalouse qui prenait des airs penchés. Fairbank remarqua que, depuis un moment, ces deux personnages se trouvaient obstinément sur le passage d'Henry. Tout à coup le colosse se retourna brusquement et se trouva face à face avec le jeune homme. Et aussitôt il se mit à apostropher grossièrement Henry Sheldon.

—Qu'est-ce que c'est, fit-il d'une voix goguenarde et grasse. De quoi ! . . . de quoi ! . . . on se permet des libertés avec Virginie . . . On pince la taille à madame ? Madame est à mon bras . . .

—Je n'ai point adressé la parole à Madame, répliqua Henry sans s'émouvoir, et je ne l'ai point touchée . . . Vous mentez.

—Un démenti par dessus le marché, hurla le chicard. Place ! . . . Place ! . . . Vous allez voir comment on décolle les abattis de monsieur !

Naturellement les curieux avaient fait cercle autour du groupe. L'organisation du quadrille était suspendue. Henry ne reculait pas d'une semelle. Le chicard était tombé en garde d'après les règles. Roger voulait entraîner son ami.

—On ne se commet pas avec ça, mon cher, lui répétait-il, vous allez être ridicule.

Mais le jeune homme n'entendait pas battre en retraite et tourner les talons. Il combattait en garde à son tour, quand Philip Fairbank le repoussa brusquement.

—Cela ne te regarde pas, lui dit-il.

En même temps, l'Américain correct devint le vieux matelot, le Jean Bouscat du vieux temps. Il bondit, comme lancé par un violent ressort, et le clodoche, l'énorme chicard, aux cris affreux de Virginie, le colosse atteint d'un maître coup de tête dans l'estomac s'en fut rouler les quatre fers en l'air. Les agents arrivaient, ainsi que les huissiers, tout juste à temps pour l'emporter. L'orchestre commença le quadrille et dissipa la cohue qui s'était faite autour de Roger, d'Henry Sheldon et de son surprenant parrain.

VI

UNE RENCONTRE IMPRÉVUE

Nous transporterons le lecteur chez l'un des principaux acteurs de ce drame, et nous l'introduirons dans le cabinet sévère et sombre du luxueux appartement que le docteur Dréan habite aux Champs-Élysées.

Cet homme a eu tous les bonheurs. Nous le voyons maintenant riche et couvert d'honneurs et de distinctions.

Et cependant, il n'a pas été heureux !... Il n'a jamais connu la paix de la conscience. Il a beau être un sceptique, un philosophe, un athée, alors qu'on le félicite de tous côtés, que l'on s'incline devant lui, qu'on le traite d'"illustre", de "grand maître", à tout instant, cette conscience, dont il ne peut étouffer la voix, ne cesse de lui crier :

"Tu es un misérable et un gremlin."

Et maintenant, il est dévoré par une inquiétude constante. Il a devant lui deux ennemis implacables, il le sait. Déjà deux tentatives, deux efforts, deux nouveaux crimes pour se débarrasser de l'un d'eux, ont misérablement échoué. Ses ennemis sont toujours là debout, en face de lui ; d'un instant à l'autre ils peuvent lui arracher son masque d'honnête homme, et crier à tous : "C'est un bandit !... un assassin !... un voleur !... A cette pensée ses traits se contractent, l'expression de son visage, alors qu'il est certain de n'être observé par personne, est sinistre.

Je ne devrais jamais demeurer seul, murmure-t-il, en secouant la tête à diverses reprises, pour chasser les pensées qui l'obsèdent. Moi, si sûr de moi, si fort !... Il y a des instants où je me prends à trembler comme une vieille femme !...

Il se leva et se promena dans la vaste pièce, la parcourant d'un pas agité.

—Et cet imbécile qui tombe comme une brute !... comme une masse !... Lui qui devait !... mes précautions étaient cependant bien prises !... Mais tout semble se retourner contre moi !...

Il frappa du pied avec rage.

—Et cette Jane !... m'a-t-elle assez écrasé de son mépris !... L'amour ne triomphera jamais de cette fille hautaine !... Non pas que je l'aime, au moins !... Je n'aime personne !... Mais n'était ce pas le plus beau des triomphes !... Entrer dans cette famille riche, titrée !... Épouser l'héritière des Monthéant ! C'est évidemment ce misérable Bouscat qui a parlé !... Elle n'a parfaitement reconnu à ce bal !... Et n'a seulement pas daigné tourner la tête... Non ! c'est fini ! c'est bien fini, cette fois...

Ce monologue fut interrompu par l'entrée d'un domestique en livrée noire, en culotte courte qui s'approcha discrètement de son maître.

—Je ne reçois pas, fit brusquement le docteur Dréan.

Le valet de chambre crut devoir insister.

—Je me permettrai, reprit-il, de dire à Monsieur que ce n'est pas pour la consultation. C'est M. Eugène.

—Bien !... Bien ! fit alors le docteur, faites entrer... Il est venu par l'escalier de service, je suppose ?

—Oui, monsieur, comme les autres fois.

—Mais, ajouta le domestique, il a sans doute quelque chose d'important à communiquer à Monsieur, car, après avoir été prévenu comme tout le monde, que Monsieur ne pouvait pas recevoir immédiatement, il m'a répondu en s'asseyant dans l'office : "C'est bien, j'attendrai."

Jules Dréan, en toute autre circonstance, eût certainement arrêté le verbiage indiscret du laquais ; il se contenta de le congédier d'un signe de tête en disant :

—Faites-le entrer.

La porte se rouvrit aussitôt après le départ du valet de chambre, et livra passage à un individu à l'air obséquieux et sournois qui se reconnaissait à sa mise pour ce que l'on est convenu d'appeler : un laquais de bonne maison. Sa face glabre, ses cheveux ramenés sur les tempes, coupés carré et joignant deux courts favoris dits "pattes de lapin" rien n'y manquait. Il ne portait pas de livrée, mais bien un complet de confection à carreau pour singer le genre anglais.

Cet homme était un copain au service du docteur et avait été introduit comme laquais chez le marquis de Monthéant. En homme avisé et sans scrupules, le docteur Dréan...

voulant faire le beau mariage dont nous avons parlé plus haut, s'était ménagé des intelligences dans la place. Jane avait eu l'imprudence de lui écrire quelques billets fort heureusement sans conséquence, que Jules Dréan gardait cependant avec un soin précieux. "On ne sait jamais ce qui peut arriver, disait-il, ces lettres peuvent m'être utiles, un jour ou l'autre."

C'était au lendemain de ce qu'il appelait "son échec" de la Chabottière, qu'il avait embauché Monsieur Eugène. A cette heure, l'espion lui servait à connaître tout ce qui se passait dans la maison de M. de Monthéant et le misérable venait lui faire son rapport. Après avoir écouté ce que le valet avait à dire le docteur reprit :

—Ne vous occupez plus de Mlle de Monthéant. Je vois aujourd'hui qu'elle m'a pris un aversion, que je n'arriverai jamais à mes fins... Je renonce à poursuivre cette idée de mariage.

—Et monsieur a rudement raison, interrompit insolemment le laquais, car mademoiselle est une vraie chipie... et son amie, Mlle de Valverde, ne vaut pas mieux... J'ai cru qu'elle et son père ne quitteraient jamais la maison de M. le marquis.

—Est-ce que le comte de Valverde se disposait à retourner en Amérique ? demanda vivement le docteur.

—Ma foi, monsieur, je ne sais pas trop, mais ça m'en a tout l'air... Dans tous les cas, M. de Valverde est très inquiet depuis quelques jours. Il attendait et attend encore son régisseur qui devait arriver d'Amérique, pour lui apporter des fonds, une grosse somme... une cinquantaine de mille francs.

—De qui tenez-vous ces détails ? interrompit le docteur.

—J'ai entendu, par hasard, M. de Valverde causer avec M. le marquis, et je n'ai pas perdu un seul mot de leur conversation.

—Bien, continuez.

—C'est ainsi que j'ai appris que ce régisseur est un métis portugais ou espagnol, je ne sais au juste, nommé Prospero Guarda... J'ai bien retenu son nom. M. de Valverde ne comprenait rien au retard de son serviteur... et comme M. le marquis lui demandait s'il était sûr de cet homme, s'il croyait à son honnêteté.

—Certainement, a-t-il répondu. Mais vous savez, tous ces métis, tous ces êtres de race mêlée, c'est joueur... et une grosse somme, c'est toujours tentant. Dans tous les cas, si je perdais cet argent, je n'en mourrais pas, mais je me trouverais dans l'absolue nécessité de retourner immédiatement aux Pamplémousses.

Le domestique s'était tu, et Jules Dréan continuait à réfléchir en silence. Le pli qui barrait son front se creusait de plus en plus. Ses traits se crispèrent sous l'empire d'une préoccupation intense. Bientôt il hochait la tête, et murmurait tout bas ces mots qui ne pouvaient avoir de sens que pour lui et répondaient sans doute à un projet vaguement entrevu :

—Ce serait le plus sûr moyen de nous débarrasser d'eux.....

—Savez-vous où se trouve ce Prospero Guarda ?... demanda-t-il au laquais.

—Je sais seulement qu'il devait débarquer au Havre, voici plus de huit jours.

—Ce n'est pas suffisant..... Retournez chez M. le marquis et tâchez de vous en informer.

En même temps le docteur sortit de son portefeuille un billet de cent francs et le remit au nommé Eugène qui l'accepta avec le plus gracieux des sourires. Jules Dréan l'avait en même temps congédié d'un geste, mais l'espion demeura à la même place.

—J'ai encore quelque chose à dire à monsieur, reprit-il. Une conversation que j'ai entendue entre M. le marquis et le parrain de l'ami de M. Robert. Mais il s'agit de monsieur et je ne sais si je dois.....

Allez toujours, qu'avez-vous entendu ?.....

—Pas grand chose, et beaucoup... Bien que je n'aie pu saisir que quelques brides, quelques mots. Tout d'abord ce qui a frappé mon oreille, c'est votre nom, distinctement prononcé par l'Américain, et puis, au milieu du bourdonnement confus de la conversation que j'entendais imparfaitement, j'ai reconnu à diverses reprises, le mot : "assassinat" et l'Américain a même ajouté : "c'est la dernière des canailles"... Cette fois, j'en demande bien pardon à monsieur, mais c'était bien de Monsieur qu'il s'agissait, l'Américain a repris : Je n'ai pas entendu la suite... il a baissé le ton et je n'ai rien pu distinguer. Ce n'est qu'en sortant, lorsqu'il s'est levé pour prendre congé de mon maître que l'Américain s'est écrié : "Alors ! Je puis compter sur vous ?...." et l'autre a répon-

du "absolument," Il l'a beaucoup remercié. Moi, j'ai quitté au plus vite mon poste d'observation ; il me fallait faire un long détour pour me trouver à la sortie du visiteur.

Cette fois le rapport était terminé. Eugène sortit, après avoir reçu l'expresse recommandation de surveiller les allées et venues de M. Fairbank, en ce qui touchait du moins à ses rapports avec le marquis de Monthéant.

Il ne se fut pas plus tôt retiré que le docteur Dréan donna l'ordre de faire atteler son coupé, et vingt minutes plus tard, l'élégante voiture attelée d'un trotteur de Norfolk, le déposait à la porte de l'Hôtel-Dieu. Il voulait s'assurer que Courniol dit Mi-Mile était assez rétabli des suites du maître coup de tête qu'il avait reçu de M. Fairbank au bal masqué, pour le suivre de nouveau dans le plan infime qu'il venait de concevoir. Il le trouva tout à fait disposé, après lui avoir reproché son échec, il s'arma de la disposition du coquin à prendre sa revanche et, continuant.

— Eh bien, nous verrons cela. En attendant, je vais faire signer à l'instant même votre exécut. Mais auparavant, j'ai besoin d'avoir de vous quelques renseignements, et j'attends que vous me répondiez avec une entière franchise. . . . Je connais votre force à l'escrime, à la boxe, à tous les exercices du corps. . . . N'avez-vous pas en outre quelque expérience de jeux d'adresse ? . . . les cartes, par exemple, vous sont-elles inconnues ? . . .

— Mais vous le savez bien, reprit l'aimable Courniol, d'un ton maussade, vous savez bien que je fais sauter la coupe, et finement, encore, je m'en vante. Personne ne veut plus jouer avec moi dans les estaminets et les caboulots des barrières.

Jules Dréan réfléchissait. Un plan infernal dont il avait conçu la première partie tout en écoutant le rapport d'Eugène s'élaborait pièce à pièce dans son cerveau.

Il fit tressaillir brusquement Courniol en lui faisant cette question qui semblait n'avoir aucun rapport avec la conversation précédente :

— Parlez-vous anglais ?

— Assez bien. . . . J'ai voyagé en Amérique et en Angleterre. . . . Je ne vous promets pas que c'est de l'anglais de première catégorie, mais enfin c'est bien suffisant pour me conduire, pour m'expliquer. . . . pour me débrouiller en un mot.

— Vous avez de l'argent, reprit le docteur. . . . Vous allez sortir tout à l'heure. . . . et vous aurez soin de ne point retourner à votre baraque. Vous vous rendrez sans retard à l'hôtel de Madrid. . . . rue de Rivoli, et là vous m'y attendrez. . . . Il est plus que probable que j'aurai besoin de vous.

Et le docteur Dréan quitta le professeur. Après avoir fait signer son billet de sortie, il remonta précipitamment dans sa voiture, donnant d'une façon rapide plusieurs ordres successifs à son cocher. En partant, une expression de joie démoniaque se lisait sur son visage.

Le tout, répétait-il encore, est d'arriver à temps.

Quel était le plan du docteur ? . . . Il était bien simple, c'était de faire voler M. de Valverde par son intendant, de sorte que le comte serait forcé de retourner en Amérique sans retard. Avant peu nous suivrons l'accomplissement de ce plan.

Pour le moment nous nous transporterons au Havre sur la jetée. Le *Virginus* vient d'entrer en rade, après un passage accidenté. Au milieu de la cohue qui accompagne toujours les débarquements un homme est aisément reconnaissable pour un métis. C'est Dom Prospero Guarda, l'intendant du comte de Valverde. Comme tous les sang-mêlés il avait l'air aussi fier que le plus noble des castillans. Avec la dose de suffisance dont il était doué il ne fut nullement étonné de se voir accosté par un maître d'hôtel qui lui annonça que sa chamb. avait été retenue à l'hôtel Frascati. Accompagné du maître d'hôtel il prit donc un fiacre et se fit conduire à l'hôtel où après avoir pris un bain il procéda à une minutieuse toilette. Cela fait il prit place dans la galerie vitrée qui domine la pleine mer et se fit servir un verre d'absinthe.

Le devoir lui commandait de partir immédiatement pour Paris, où l'attendait impatiemment son maître. Mais, après avoir été si longtemps secoué par la mer, le métis renversé dans un rocking-chair cherchait un prétexte pour demeurer toute la soirée au Havre, y passer la nuit et ne repartir que le lendemain matin. Sans qu'il s'en doutât, ce prétexte allait lui être offert. Comme pour la troisième fois, alors qu'il demandait pourquoi ses bagages n'étaient point encore rendus à l'hôtel, un chasseur s'avança et lui dit que ses bagages venaient à l'instant d'arriver. Aussitôt le métis se rendit dans une salle à part encombrée de nombreux colis, et il se mit à compter et à reconnaître les siens !

Les deux tiers des siens manquaient.

Dom Prospero Guarda parlait incorrectement le français, il possédait en outre un fort accent hispano-créole. Ce fut dans ces trois idiomes qu'il épencha la plus violente des colères.

Il ne savait à quel parti s'arrêter, lorsqu'un voyageur qui quelques instants auparavant, prenait un verre de Porto à une table voisine de la sienne, s'approcha de lui, en mettant le chapeau à la main. Le métis salua de la tête avec une dignité hautaine, ainsi qu'il convenait à un seigneur de son importance.

— C'est bien à Dom Prospero Guarda que j'ai l'honneur de parler ?

Cette fois le régisseur s'inclina courtoisement.

— Oui, monsieur, répondit-il, mais je ne m'explique pas . . .

— Comment j'ai su votre nom ? . . . oh ! d'une façon toute simple . . . Un maître d'hôtel a dit devant moi que des appartements avaient été retenus pour un Portugais de distinction . . . Je vous entends par contre vous plaindre de la disparition d'une partie de vos bagages . . . Je me suis donc permis de me mettre à votre disposition pour vous éviter tout embarras.

Dom Prospero était enchanté ; il se rengorgeait, il faisait la roue. Jamais le trivial proverbe : " on ne prend pas les mouches avec du vinaigre " n'avait reçu plus juste application. Le régisseur du comte de Valverde accepta de prime saut, la proposition qui lui était faite. Il ne pouvait s'expliquer la disparition de ses caisses et de ses malles ; il craignait surtout d'avoir été victime d'un vol.

L'obligeant voyageur secoua la tête.

— Je crois que vous vous trompez, répondit-il, vous devez vous trouver tout simplement en présence d'une erreur . . . Dans l'embarras, la cohue du débarquement, vos bagages auront été emportés à un autre hôtel . . . je le parierais . . . et nous le retrouverons certainement dans la soirée . . . J'ai mon valet de chambre qui se chargera de la course et des recherches, si vous voulez bien l'y autoriser. Comment donc ! . . . Dom Prospero était trop heureux, il se confondait en remerciements.

— Mais, permettez-moi de me présenter moi-même, puisque je n'ai personne pour accomplir cette formalité.

En même temps le gracieux voyageur tendait au métis portugais une carte vulgaire imprimée à la minute, sur laquelle se lisait :

Le vicomte GAËTAN DE MORENCY

Le nom était surmonté d'une voyante couronne, qui devait tirer l'œil du trop crédule Prospero.

— Certainement, répondit le métis, après avoir salué, certainement, je suis enchanté, je vous le répète encore une fois, de votre obligeance ; mais je suis néanmoins très contrarié de ce qui m'arrive . . . J'avais des raisons . . . des obligations . . . pour partir pour Paris dès ce soir.

Le vicomte de Morency laissa échapper un mouvement de violente contrariété.

— Comment ! libre de votre temps, s'écria-t-il, riche comme vous l'êtes, vous ne resteriez pas vingt-quatre heures au Havre ! . . . Mais c'est impossible ! . . . Ça ne se fait pas . . . Envoyez une dépêche à Paris. A Fracastè même vous trouverez un bureau télégraphique. Cela fait, vous accepterez mon invitation. Nous goûterons les grands crus de France, et vous voudrez bien me dire, M. de Guarda, s'ils sont supérieurs à ceux que l'on vous expédie à Pétranger . . .

Le moyen de résister à une amabilité aussi cordiale ! . . . Le métis se laissa faire une douce violence, d'autant qu'il ne demandait pas mieux que de capituler.

Le vicomte sortit pour donner des ordres à son valet de chambre, et dom Prospero, paresseux comme tout bon mulâtre, reprit sa position dans son rocking chair, remettant au lendemain les affaires sérieuses.

L'absence de M. de Morency fut de courte durée. Le valet de chambre, affirmait-il, venait de partir. C'était un serviteur excessivement actif, très intelligent et qui saurait mener à bonne fin la mission qui venait de lui être confiée.

Rassuré jusqu'à un certain point, le régisseur alluma une longue cigarette, et demanda un second verre d'absinthe, lequel eut le don de lui délier singulièrement la langue, car jusqu'alors il s'était tenu sur une extrême réserve. C'est ainsi qu'il se laissa aller à parler de ses immenses propriétés dans l'Amérique du Sud, de ses nègres, de ses serviteurs, de ses troupeaux, s'appropriant ainsi sans scrupule la terre dont il était le simple gérant.

Le vicomte de Morency semblait émerveillé de cette énumération qui paraissait ne point devoir finir. Elle fut interrompue par un son de cloche. C'était l'appel du dîner. A cet instant un nouveau venu pénétra dans la galerie vitrée. A coup sûr c'était un Anglais. Chapeau trop petit sur une tête jaune, grands favoris roux. Complet à carreaux marron, ton sur ton, rien n'y manquait.

Le vicomte de Morency s'était levé précipitamment et c'était élané au devant de l'arrivant.

—J'étais exact ? demanda l'Anglais, en baragouinant notre idiôme, ainsi que le font la plupart des naturels d'outre-Manche.

—Comment donc, mon cher lord, d'une exactitude chronométrique.

—Ah ! très bien, je comprends, un exactitude à remontoir, c'était très drôle.

Et enchanté de sa mauvaise plaisanterie, l'Anglais se mit à rire bruyamment.

M. de Morency s'était rapproché du métis.

—Je suis excessivement contrarié, lui dit-il à mi-voix, figurez-vous que j'avais complètement oublié l'invitation que j'ai faite. J'ai prié avant-hier sir Edward Pagett. baronnet, à dîner pour aujourd'hui. Et. . . je crains de vous contrarier. . . Peut-être vous est-il désagréable de vous trouver avec un étranger. . . Mais, réellement, les Anglais sont tellement formalistes, je ne sais comment m'en débarrasser.

Dom Prospero se récria. Il ne pouvait être question de congédier le baronnet, sir Edward. . . c'était plutôt lui. . . .

—Je ne le souffrirai pas. . . mais il y a un moyen de tout arranger. . . Je vais vous présenter l'un à l'autre, si vous le voulez bien. . . Une fois la glace rompue, c'est un excellent compagnon, très gai, bien qu'il ait le spleen, bien qu'il s'ennuie à mourir. . . Il est archimillionnaire et joueur. . . il n'est heureux que quand il perd. . . Croiriez-vous qu'à Nice, au cercle Masséna, je lui ai vu écarter des atouts.

Tout en prononçant cette dernière phrase, M. de Morency tenait à l'œil le métis, et dans sa prunelle noire comme du jais il avait vu luire un éclair.

Dom Prospero accepta de grand cœur la présentation.

—Oh ! le baronnet sera charmant pour vous. Du moment que vous êtes noble, il sera des plus gracieux, car avec les gens ne faisant point partie de l'aristocratie il se montre généralement très fier.

M. de Morency présentait les deux gentlemen l'un à l'autre.

Le baronnet fut des plus aimables ; il démancha littéralement l'épaule du régisseur en lui secouant la main à tour de bras.

Un cabinet particulier avait été retenu par le vicomte ; là, disait-il, on serait bien plus commodément pour causer que dans la salle commune.

—Je ne consentirai jamais à dîner dans une salle commune, appuya le baronnet, — à mon club, seulement, à Londres.

Le repas commença, au milieu du service les grands bourgognes commencèrent à circuler. Le vicomte s'absenta durant quelques secondes, il revint, apportant une bonne nouvelle. C'était bien ce qu'il avait prévu ; la majeure partie des bagages de dom Prospero avait été transportée par erreur, place Gambetta, hôtel Tortoni. Des commissaires, trompés sans doute par l'euphonisme, avaient commis la méprise.

Pendant le repas le métis reprit avec une ostentation bien digne de ses semblables, la liste de ses richesses. Le baronnet, tout comme M. de Morency, s'intéressait énormément à tous ces détails ; ils ne tarissaient pas en questions sur l'Amérique du Sud, sur les terres de Dom Prospero.

Bref, la troisième bouteille de Moët n'était pas achevée que Dom Prospero, perdant la tête, courait au devant du gouffre et proposait lui-même de ne pas se rendre au théâtre, mais de terminer la soirée par une partie de cartes. Sur le packet, pendant cette interminable traversée, il avait appris l'écarté avec toutes ses finesses, et il voulait savoir s'il serait capable de battre sir Edward Pagett.

En un clin d'œil, tandis que les gentlemen fumaient une cigarette, les garçons desservirent et le couvert fut remplacé par un tapis, des marques et deux jeux de cartes. Ce fut d'abord le vicomte de Morency qui se présenta comme adversaire de dom Prospero. Celui-ci, en deux parties, l'alléga de cinq cents francs. Le métis ne se possédait plus. Une fièvre intense roulait dans ses veines. Et sous l'empire d'un suprême effort, il demeurait extérieurement calme et grave.

—Il faut couper la veine,—fit le vicomte en se levant de table,—le baronnet va me remplacer.

Sir Edward ne se fit pas prier. A vrai dire, il ne tenait pas en place, ses mains s'agitaient avec des attitudes agrippantes et prenantes. Sous la table, le vicomte lui faisait de fréquents appels du bout du pied, pour le rappeler au rôle qu'il devait jouer. Enfin il prit place en face du régisseur et devint subitement très calme. Il perdit même en grand joueur cinq parties de suite. Le mépris s'emballait naturellement de plus en plus.

—Doublons l'enjeu,—proposa-t-il.

On mit alors la partie à vingt-cinq louis les cinq points, avec faculté pour le perdant de courir après son argent, c'est-à-dire de doubler sa mise.

La veine changea aussitôt. Sir Edward gagna coup sur coup. Il avait beau prendre une mine consternée, affirmer "qu'il n'é joué que pour avoir la joie de perdre," après quelques alternatives, le gain alla toujours à lui.

Bientôt le mépris se leva, il avait perdu tout son argent. Il ne lui restait plus que les cinquante mille francs appartenant au comte de Valverde. Mais à cette heure où la folie régnait en maîtresse souveraine dans son cerveau, il allait sans hésiter, sans un scrupule, sans un remords, les risquer au jeu. La déveine devait cesser de le poursuivre. Ne devait-il pas gagner à son tour! Il monta à la chambre qui lui avait été préparée, ouvrit le compartiment secret d'une valise minuscule qu'il avait toujours à la main durant le voyage et prit une volumineuse enveloppe. L'éventrant d'un coup sec, il la fourra dans la poche de son paletot. Tandis qu'il se préparait ainsi à commettre un vol indigne, à abuser de la confiance de son maître, une scène curieuse se passait dans le cabinet particulier qu'il venait de quitter.

Depuis longtemps, on les a bien reconnus, les deux partners de Dom Prospero n'étaient autres que le docteur Jules Dréan lui-même, en compagnie du professeur Courniol dit Mi-Mile qu'il avait embauché pour jouer le rôle du riche anglais. Il faut avouer que si le docteur représentait bien le personnage de M. de Morency, le professeur jouait le sien avec des lacunes déplorable. Mais connaissant les hommes et les choses, le docteur s'était dit qu'avec un être bouffi d'amour propre et d'orgueil comme le sont toujours les nègres et les mulâtres, point n'était besoin de prendre tant de précautions. Et pour atteindre le but qu'il poursuivait, but que déjà l'on doit entrevoir, il ne s'était pas mis en frais d'imagination. De toutes les ruses, il avait choisi la plus triviale, la plus grossière, certain d'y engluier celui qui s'affublait du titre de Dom Prospero... Il ne s'était pas trompé, on l'a vu. Le régisseur s'était, dès le commencement du repas, laissé aller à parler de ses immenses propriétés et de ses richesses multipliées. Le docteur recommandait à son complice, si naïfs que fût l'oiseau, de se montrer assez prudent pour le faire tomber dans le piège.

—Vous allez avoir l'obligeance de vous tenir,—disait-il à mi-voix au professeur.— autrement cet imbécile finira par voir que nous nous moquons de lui... Ensuite... Je vous défends de lui gagner plus de cinq mille francs... Vous m'entendez!... Je vous le défends d'une façon absolue.

Mi-Mile fit mine de regimber.

—Et pourquoi cela?... —demanda-t-il d'un ton de fort méchante humeur.—Il est rond comme une pomme... Jusqu'à présent il n'a joué que son argent, c'est visible... Maintenant c'est la galette à son patron qui va la danser. Pour peu qu'on arrose le bonhomme d'un verre ou deux d'un punch un peu corsé pour l'entretenir, tout ce qu'il a de monnaie dans les mains passera dans les miennes... Faut pas être malin pour voir

—Je vous le défends,—vous m'entendez.

—Plus souvent,—avec ça que ça se trouve dans la rue l'occasion de gagner cinquante mille balles!

—Ecoutez-moi bien, Courniol,—dit une dernière fois le docteur d'une voix à la fois lourde et âpre,—si vous ne m'obéissez pas, je vous casse la tête d'un coup de pistolet, comme à un chien. Je m'arrangerai ensuite avec la justice.....

—Dans votre intérêt—murmura le docteur, je vous conseille de m'obéir

Dom Prospero était sur le pas de la porte. Le mulâtre était sombre. Le feu de ivresse, celui du jeu flambaient dans ses prunelles.

Mais point d'hésitation en lui. Il voulait jouer encore, jouer quand même..... Il querait jusqu'au dernier billet appartenant au comte de Valverde.

—Seriez-vous indisposé, lui demanda hypocritement le docteur..... Avez-vous assez

joué ? La perte que vous venez de subir vous contrarie-t-elle ? Sir Edward me disait, pendant l'instant qu'à duré votre absence, qu'il est au désespoir de la tournure qu'a prise cette partie. Et cependant, à différentes reprises, il a jeté des atouts.

— Je ne prie personne de me ménager, — répliqua Dom Prospero d'un ton hautain, — la partie doit suivre son cours. Nous allons continuer, si vous le voulez bien.

Le docteur reprit la place du professeur, il gagna le premier coup de mille francs, nouvel enjeu réclamé par le métis. La veine a de ces surprises. Par contre, il perdit le coup suivant.

Cela faisait deux mille, l'enjeu avait été doublé.

Courniol alors remplaça le docteur. Celui-ci, tout en continuant à jouer le personnage du vicomte de Morency, — disait humblement qu'il n'était pas possesseur d'une assez grande fortune pour jouer un jeu aussi élevé.

Dom Prospero étalant audacieusement une liasse de billets de banque sur la table l'écrasa littéralement d'un dédaigneux regard.

— A nous deux, — dit-il à sir Edward — et dans son baragouin il ajouta : — Il n'y a que nous à avoir les reins assez solides pour jouer la grosse partie.

— Que voulez vous, — fit piteusement le faux vicomte, — il n'est pas donné à tout le monde d'être comme vous millionnaire.

Entre temps du punch avait été apporté, et le métis en absorbait fréquemment d'énormes gobelets.

Le docteur s'éclipsa un instant, sans que les deux joueurs animés et énervés s'aperussent de son absence. Dans l'une des salles il rencontra l'un des maîtres d'hôtel.

— Vous devriez bien prévenir votre patron, — dit-il, — que dans le cabinet où je suis on joue un jeu d'enfer. Il y a un de ces messieurs qui a déjà perdu une forte somme il est un peu pris de Champagne, j'en ai peur, et il perdra jusqu'à son dernier louis. Si j'interromps la partie, il me cherchera certainement une mauvaise querelle On devrait bien venir à mon aide.

— Parfaitement, monsieur, — répliqua le maître d'hôtel en s'inclinant, — nous allons aviser, vous pouvez en être certain, et soyez sûr que le patron vous remerciera.

Le faux vicomte rentra aussitôt dans le cabinet.

— Je me méfie du sieur Mi-Mile, — murmura-t-il entre ses lèvres.

Les deux joueurs n'avaient levé les yeux, fixés sur leurs cartes, que pour prendre leurs verres de punch et les porter à leurs lèvres. Le docteur avait bien fait de se méfier.

Sir Edward Courniol commençait un nouveau coup. C'était à lui la donne. Ses prunelles biglaient en regardant le sixième, c'est-à-dire le septième billet de mille déjà étalé sur la table.

Dom Prospero n'avait rien remarqué. La double ivresse, du jeu et de l'alcool, sous le poids desquelles il se débattait, l'aveuglait complètement. Il ne voyait plus que l'or et les cartes.

A cet instant, apparut sur le seuil de la porte un maître d'hôtel.

— M. le directeur, — dit-il d'un ton majestueux, — prie ces messieurs de terminer leur partie. Nous n'avons pas le droit de permettre ici des parties prolongées. Si la police venait à en être instruite, elle ferait fermer notre établissement et arrêterait certainement les joueurs.

Le maître d'hôtel ne savait pas qu'il employait le plus sûr moyen de calmer l'ardeur de sir Edward. Le noble Anglais n'eut pas plutôt entendu bruire à ses oreilles le mot " police " qu'il prononça en bredouillant :

— Nous terminons ! . . . nous terminons.

En deux coups, le billet de mille fut rejoindre les autres. Dom Prospero ne laissa échapper qu'un " Demonio " étranglé. Il roulait autour de lui des yeux féroces, ayant la folle envie de chercher querelle à quelqu'un. Il se leva à regret de la table que les garçons enlevaient déjà.

Le vicomte de Morency soldait le dîner et le punch, et emmenait le baronnet qui venait d'achever de se griser en finissant le bol de punch, auquel il buvait à même.

Dom Prospero Guarda était complètement ivre. C'est à peine s'il salua les deux nobles seigneurs qui venaient si gracieusement de le dépouiller. Ce fut à l'aide du bras d'un domestique qu'il put gagner son appartement. Il tomba comme une masse sur son lit, et s'endormit d'un sommeil de plomb, sommeil qui est le même chez les joueurs, les voleurs et les assassins, alors que les uns viennent d'achever une partie ruineuse, les autres de commettre un crime.

Lorsque le docteur Dréan et le professeur se trouvèrent seuls dans la chambre de ce dernier. Celui-ci, tout en enlevant les postiches qui le déguisaient en faux Anglais, posa d'une langue un peu épaisse la question suivante :

— Ah ! ça, patron, maintenant que c'est fini, j'en ai pris mon parti, bien que ça été dur, voulez vous me dire pourquoi vous avez laissé quarante mille francs à cette canaille de nègre ? Voilà une gaffe dont je ne me consolerais jamais.

Un sourire de pitié vint errer sur les lèvres pincées du docteur.

— Monsieur Courniol, j'ai peur de ne pouvoir jamais vous utiliser Vous êtes un sot, monsieur Courniol Si vous aviez enlevé à cet imbécile ses cinquante mille francs, ou plutôt ceux de son maître, vous l'eussiez entendu braire demain matin, comme un âne qu'on étrille. Il aurait hurlé qu'on l'avait enivré pour le voler La police fût intervenue Tandis qu'à présent, je vous parie une chose, c'est que Prospero Guarda, en s'éveillant demain, rassemblera ses idées, se souviendra de sa partie de cartes, verra qu'il a écorné de cinq mille la somme qu'il doit apporter à son maître et se fera le raisonnement que voici :

“ Jamais le comte de Valverde ne voudra croire que j'ai été volé Il sera convaincu que c'est moi qui suis le voleur. Il prendra les quarante-cinq mille francs me mettra à la porte Et je me trouverai dans la poussière de la route, sans sou ni maille. Tandis que, sans être ni plus ni moins traité de voleur, je puis garder les quarante-cinq mille francs qui restent

Et le docteur conclut :

— Le choix de Prospero n'est pas douteux Il gardera les quarante-cinq mille francs. Vous pouvez dormir tranquille, monsieur Courniol, pour cette fois, vous ne serez point inquiété.

Le professeur dormit la grasse matinée, ainsi qu'il convient à une conscience pure.

Vers midi, après avoir endossé son déguisement britannique, il se disposait à passer chez le vicomte de Morency, lorsque dans le corridor, il croisa le maître d'hôtel qui, la veille, avait arrêté la partie. Il crut pouvoir lui demander des nouvelles de Dom Prospero Guarda.

— Il faut croire, monsieur, — répliqua le domestique — qu'il a été furieux d'avoir perdu hier au soir, car ayant appris ce matin, à la première heure, que l'*Oregon* était sous vapeur et partait immédiatement pour New-York, il a payé sa note, a fait charger ses bagages et s'est embarqué. Tenez, monsieur, à l'horizon, en haute mer, vous voyez bien ce panache de fumée C'est l'*Oregon* qui emporte dom Prospero Guarda.

Le professeur remercia le maître d'hôtel. Celui-ci se retira en murmurant :

— J'aurais parié vingt francs que c'était l'Anglais qui avait filouté l'autre, et c'est celui-ci qui se sauve ! Ma foi je n'y comprends plus rien

Courniol, dit Mi-Miie, pénétra tout penaud dans la chambre du docteur.

Celui-ci mettait la dernière main à sa toilette.

— Ma foi, patron, — fit Courniol, l'oreille basse, — vous êtes un malin, le nègre a filé des patron minette vous aviez raison

Le docteur Dréan se contenta de lever les épaules et répondit à M. Courniol.

— Prospero part pour l'Amérique, c'est fort bien ; nous, nous retournons à Paris, nous n'avons plus rien à faire au Havre.

VII

L'INGRATITUDE D'HENRY SHELDON

Une semaine ne s'était pas écoulée que le comte de Valverde acquérait la certitude du vol dont il était victime, ainsi que de la disparition de son régisseur. Il avait aussitôt fait jouer le télégraphe, pour faire filer le mulâtre à son arrivée à New-York Mais il agissait ainsi pour l'acquit de sa conscience. Ses cinquante mille francs étaient bien perdus.

Il l'avait dit à son excellent ami le marquis de Monthéant, il n'en mourrait pas, pourtant il se trouvait dans l'impérieuse nécessité de retourner au plus vite en Amérique. Et naturellement il emmenait avec lui sa fille. Laura était inconsolable. Ses beaux yeux de velours ne cessaient de verser des larmes. C'est alors seulement qu'elle s'aperçut combien Henry Sheldon lui était cher.

Le marquis de Monthéant recevait un jour par semaine en son hôtel de l'avenue de Villers. Naturellement Henry Sheldon était l'un des assidus de ces réunions élégantes, où l'on commençait par faire de la musique, pour en arriver toujours à quelques tours de valse. Laura devait partir le surlendemain, et, tout en dansant, avec Henry, tout en tourbillonnant, au milieu de cette joie, de ce luxe, — elle sentait le froid de l'angoisse lui envahir le cœur, le sourire de commande auquel elle s'était condamnée, expirait sur ses lèvres.

Dans un coin du salon, se dissimulant tant bien que mal derrière une courtine, Philip Fairbank ne perdait pas de vue les deux désolés. Car Henry était tout aussi désespéré que la pauvre petite créole.

Cependant la valse allait finir.

Henry entraînait la désolée Laura vers la serre. Là, les jeunes gens, publiant le reste du monde, s'assirent sur un banc à l'ombre d'une fougère gigantesque. Peu leur importait que l'on s'aperçût de leur absence! . . . Ils n'en avaient plus nul souci à cet instant.

— Laura, — fit Henry Sheldon en s'emparant de la main de la jeune fille que celle-ci abandonna sans résistance, — Laura, vous allez partir . . . partir . . . partir bien loin! Vous m'oublierez! . . .

— Jamais, Henry, répondit énergiquement Mlle de Valverde, — c'est plutôt vous, qui demeurez à Paris, au milieu de ces joies constantes, de ces plaisirs toujours nouveaux, c'est plutôt vous qui ne tiendrez pas votre serment.

— Oh! Laura! Comment pouvez-vous croire?

Un éclair brilla dans les yeux noirs de la créole. Le sang brûlant, surchauffé par le soleil des tropiques bouillonnait en elle.

— Pourquoi me laissez-vous partir seule, alors, — dit-elle d'une voix sourde. — Vous m'aimez! . . . Vous êtes libre! . . . Et vous restez à Paris!

— Eh! que désirez-vous que je fasse. Dites-le! . . . Votre parrain ne veut pas vous marier encore. . . . Il ne l'entend sous aucun prétexte, et je crois fort que cette phrase qu'il prononça à dîner, l'autre soir, chez M. de Monthéant, s'adressait bien à moi. . . .

Enfant obstinée et gâtée, Laura répétait d'une voix mouillée de larmes:

— Et vous me laissez partir!

Henry se tordait les mains, se heurtant à son impuissance.

— Et si vous saviez, en partant ainsi, alors que je m'étais si doucement habituée à l'idée de ne jamais vous quitter, si vous saviez dans quel état est mon cœur! Il est torturé par ces plus noirs pressentiments. Je suis certaine que tous les malheurs vont fondre sur moi, dès que je ne serai plus près de vous.

— Oh! ne dites pas cela! — s'écria le jeune homme frissonnant malgré lui, — vous me désespérez. . . . Si je croyais réellement qu'un danger vous menace, Laura! . . . je braverais tout pour vous rejoindre, je foulerais aux pieds toutes les convenances.

L'entretien des deux amoureux fut à cet instant interrompu. Henry n'acheva point sa phrase.

M. de Valverde s'était aperçu de l'absence de sa fille, et venait lui-même la chercher.

Les deux pauvres surpris rougirent, malgré tous leurs efforts pour conserver leur sang-froid.

Le comte parut ne point s'apercevoir de ce trouble.

— M. Sheldon, — dit-il d'une voix aimable, — M. de Monthéant vous demande.

Henry s'inclina en remerciant et sortit de la serre.

Traçons à la hâte le portrait de M. de Valverde qui n'a point encore été mis en scène.

Le comte était un homme jeune encore, aux cheveux noirs, au teint mat, bien pris et d'une taille élégante et distinguée. On devinait en lui le gentilhomme, ses traits énergiques respiraient à la fois la douceur et la bonté.

— Laura, — dit-il d'un ton très doux à sa fille, — je vous vois triste, ma chère enfant, et j'en suis profondément malheureux, j'ai grand peur que vous ne vous soyez engagée avec M. Sheldon. . . . Je ne vous le demande pas, mais j'en éprouve un véritable chagrin. Je vous le répète une dernière fois, ma fille bien-aimée. . . . mon retour aux Pamplemousses est de nécessité absolue. . . . Aussitôt que la chose me sera possible, je vous ramènerai en France. . . . Je vous le promets. Si, à cette époque, vous êtes dans les mêmes dispositions, si M. Sheldon n'a point changé, vous ne trouverez pas en moi un père barbare et dénaturé, je ne m'opposerai point à votre volonté. . . . Jusque-là. . . faites-moi crédit, Laura, je vous en prie. . . . Laissez-moi vous rappeler, mon enfant

que vous entrez à peine dans la vie. En perdant votre mère bien-aimée, Laura, je perdais en même temps toute ma fortune. . . . je l'ai refaite, en partie, en grande partie. . . je me suis exilé dans un véritable désert, car je voulais vous voir riche et heureuse. . . Riche, vous le serez, si je ne laisse pas compromettre le résultat obtenu après quinze ans d'efforts. . . . Heureuse vous le serez aussi si vous avez le courage d'attendre. Essayez vos yeux, ma chérie, effacez la trace de vos larmes, donnez-moi le bras et rentrons dans les salons, car la réception du marquis va être dans quelques instants terminée.

— Mon père, — s'écria Laura attendrie, — que vous êtes bon et que je vous aime.

Tandis que cette explication à la fois nette et affectueuse avait lieu, dans la serre, entre Laura et son père, M. de Monthéant, en grande conversation avec Philip Fairbank, attendait Henry Sheldon.

M. de Monthéant avait trouvé le pauvre Philip au moment où celui-ci, derrière sa courtine, abandonné dans son coin, était encore en proie à des pensées douloureuses causées par la tristesse évidente de son Henry.

En quelques mots, le marquis avait su à quoi s'en tenir. — Jean Bouscat, on le sait, n'étant pas l'homme des périphrases et n'y allant pas par quatre chemins.

Et Philip Fairbank avait conclu :

— Voyez-vous, monsieur le marquis, — j'ai peur que mon cher filleul ne nous glisse dans les mains comme une anguille. . . J'ai peur d'un coup de tête. Je le sens, je le vois trop désespéré du départ précipité de Mlle de Valverde.

M. de Monthéant eut une hésitation.

— Mon cher Fairbank, — finit-il par répondre, — laissez-moi vous donner ce nom que vous vous êtes fait, — je vous l'ai dit, je voulais attendre encore. J'avais chargé une personne de confiance de m'avoir des preuves précises de l'infamie de ce misérable. . . Il a été acteur, j'en suis certain, dans une affaire d'assassinat et de succession. . . Je crois qu'en remontant à cette source nous pourrions avoir des armes terribles. . . Mais du moment qu'il y a péril en la demeure, il faut agir. Tout naturellement, mon cher Fairbank, j'ai parlé de votre Henry au comte de Valverde, car si j'aime Laura presque autant que ma fille, je m'intéresse profondément à votre filleul. Valverde compte revenir en France l'année prochaine, dans dix-huit mois ou deux ans au plus tard. Si les deux jeunes gens s'aiment encore, il ne s'opposera point à leur bonheur. Jusque-là qu'ils attendent. Cela leur est facile, n'ont-ils point l'espérance devant eux.

— Que vous êtes bon, monsieur le marquis ! — ne put s'empêcher de s'écrier Jean Bouscat.

Le gentilhomme de grande race eut sur les lèvres un triste sourire.

— Eh ! pourquoi voulez-vous donc que je sois mauvais !. . . Enfin, prenez une décision. Voici ce que je vous propose : Demain est un jour pris pour le départ des Valverde. Toute la maison sera sens dessus dessous. Ensuite notre pauvre amoureux sera sous le poids d'un tel énervement qu'il est prudent de ne pas le charger de nouvelles angoisses. Laissons-lui un jour de repos. Et après demain, ici même, dans mon cabinet, vous lui direz tout. . . tout. . . A moins que vous trouviez ma présence inutile. . . ou indiscrete.

— Oh ! monsieur. . . — s'écria Philip Fairbank, — quand c'est moi qui suis venu vous demander votre concours !. . . votre aide. . .

— Et vous aurez l'un et l'autre, bien que ma Jane, j'en suis certain, soit radicalement guérie. Mais j'agirai pour l'amour du droit et de la justice, par trop aveugle. . . Donc, à après demain. . .

Et M. de Monthéant tendit la main à Jean Bouscat.

Le lendemain, à l'heure du train, sur le quai de la gare de Saint-Lazare, Philip Fairbank et son filleul étaient arrivés des premiers. La famille du marquis arriva peu après. Ce départ précipité causait un véritable chagrin à tous ces êtres qui, durant de longs mois, avaient mené une vie commune, apprenant à se connaître, à s'estimer, à s'aimer.

Laura, d'elle-même, s'était avancée vers Henry.

— Je suis plus raisonnable, lui dit-elle en l'entraînant à l'écart, pour lui consacrer ses derniers instants. — Mon chagrin est aussi cruel, mais enfin, mon père a été si bon pour moi. . . il m'a si bien promis de me laisser libre de mon choix. . . lorsqu'il jugera le moment venu, que je puis, que nous pouvons avoir foi dans l'avenir.

J'attendrai, — répondit Henry d'une voix ferme. — Je vous jure de ne point changer, de vous aimer toujours de tout mon cœur.

— Je vous crois, — fit l'enfant, — tandis que de grosses larmes roulaient à la marge de ses cils.

Et elle répéta à celui qu'elle aimait le mot prononcé par le comte de Valverde :

—Je vous attendrai, Henry. Ma vie se résumera en ces paroles : “attendre et espérer.”

“Messieurs les voyageurs ! en voiture,” disait pour la quatrième fois le chef du train.

Il fallut se séparer. Les portières claquèrent, la locomotive siffla et tonna, puis le train se mit en marche et le pauvre amoureux ne vit bientôt plus qu'un mouchoir blanc agité, laquelle lueur finit par se perdre dans un nuage de fumée et de poussière.

Nous retrouverons Philip Fairbank assis dans un fauteuil du cabinet de travail du marquis de Monthéant. Il était arrivé à l'heure fixée par le marquis, précédant de quelques instants son cher filleul. Celui-ci, ne se doutait certainement pas de la communication si grave, si douloureuse qui l'attendait. Il ne pouvait supposer, le malheureux, qu'il allait apprendre le secret de sa naissance, et que cette pauvre créature infirme sur le compte de laquelle il s'était tant apitoyé n'était autre que sa mère elle-même. Et qu'en fin, fût-ce de force, il allait falloir arracher cet être si misérable aux mains infâmes qui la gardaient encore. M. de Monthéant, seul avec Philip Fairbank, nous l'avons dit, venait de passer en revue les différents points de cette communication.

Il s'arrêta tout à coup.

—Mais dites-moi, mon cher Fairbank,—fit-il,—vous avez donc essayé de tous les traitements, pour rappeler, je ne dirai pas à la santé, mais seulement à la vie, cette pauvre martyre ?

Jean Bouscat secoua la tête.

—Moi ! M. le marquis,—répondit-il.—Hélas ! : je n'ai jamais eu le droit de m'occuper de la santé de ma chère maîtresse Lorsqu'elle demeura, durant si longtemps, entre la vie et la mort,—au moment du crime,—je me souviens bien d'avoir vu venir à La Flache plusieurs médecins, qui, tous ont affirmé qu'il n'y avait plus d'espoir.

M. de Monthéant se frappa le front :

—Mais ces médecins étaient amenés par ce misérable ! Il avait eu bien soin, j'en suis sûr, de choisir des ânes, ou des êtres à sa dévotion s'empressant de dire “amen” à tous ses diagnostics Il a eu tout intérêt, il l'a encore, à conserver ce pauvre être impuissant, muet et perclus Autrement Mme Martray rendue à la vie ! Mme Martray recouvrant la parole ! Mais d'un mot elle pourrait envoyer ce monstre à l'échafaud

Entre ces deux hommes il y eut un lourd silence.

Ce fut le marquis qui reprit la parole.

—Fairbank, mon cher ami, savez-vous l'idée qui bouleverse mon cerveau à cet instant ?

Jean Bouscat était devenu très pâle ; une émotion poignante lui mettait aux mains un tremblement nerveux.

—Eh bien ! mon ami,—reprit M. de Monthéant,—cette idée, c'est qu'il faut tenter un suprême effort . . . c'est qu'il faut arracher Mme Martray de cet hôtel maudit de la rue des Sablons, c'est qu'il faut la mettre dans les mains d'un praticien d'une habileté inconnue jusqu'ici et capable d'opérer des miracles . . . Avez-vous vu, avant-hier, chez moi, un jeune homme pâle, mince, un garçon semblant vieilli avant l'âge.

—Un médecin,—fit Fairbank,—oui je l'ai remarqué, mais je les fuis comme la peste.

—Celui-là est un honnête homme, doublé d'un savant . . . Le docteur Chauffreau a accompli déjà des miracles et cela au moyen de l'électricité . . . Ah ! mon cher ami ! si vous pouviez réussir, quel bonheur ! qu'elle belle action ! quel triomphe ! Voyez-vous cette mère et ce fils pouvant être encore heureux ! . . .

—Je crois que j'en deviendrais fou,—répondit l'excellent Bouscat.

A cet instant, un domestique, ayant frappé, pénétra dans le cabinet de travail du marquis.

—Une lettre pour M. Philip Fairbank,—dit-il, en présentant à celui-ci une enveloppe sur un plateau.

Très surpris, après avoir interrogé du regard M. de Monthéant, Jean Bouscat lrisa le cachet.

—C'est d'Henry !—avait-il dit frémissant,—que signifie ?

Il n'acheva pas sa phrase . . . un cri de douleur s'échappa de ses lèvres.

—Lisez,—fit-il,—en tendant le papier au marquis.

Celui-ci lut à mi-voix.

—“ Mon cher parrain,

“ Je vais te causer un chagrin affreux. Je suis le dernier des ingrats... Et cependant j'implore ton pardon... J'ai appris hier, par un billet sans signature, que Mlle de Valverde était exposée aux plus grands dangers... Je pars pour l'Amérique, je veux être auprès d'elle pour lui porter secours, je le veux, je le dois. Je t'ai fait dire par le valet de chambre que je monterais à cheval ce matin à la première heure, que je déjeunerais à Madrid... Je t'ai trompé... Je serai arrivé au Hâvre quand tu recevras cette lettre... Bien plus, je serai en mer à bord de l'*Ontario*... Adieu, pardonne-moi... Je te le répète, Mlle de Valverde court un grand danger ! Je t'aime bien pourtant !

“ HENRY.”

Cette fois, la secousse était trop violente... De grosses larmes roulèrent sur les joues hâlées de Jean Bouscat.

—Et toi aussi, malheureux enfant, — tu ne peux douter des dangers que tu vas courir. Puis, se tordant les mains, il ajouta :

—Et vous !... vous à qui je donnerais mon sang avec tant de joie !... Il faut donc que je vous laisse encore dans des mains infâmes !...

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

TROISIÈME PARTIE

I

UN AIMABLE DUO

Au petit jour, la mer battait son plein.

L'eau, roulant et grondant, refoulait le courant d'un ruisseau mince qui venait se déverser en cascates dans une petite crique perdue. Derrière un rideau de lianes épaisses, au milieu d'une étroite clairière, traversée par ce tortueux cours d'eau, tout auprès de la côte qu'elle pouvait ainsi surveiller, une cabane avait été bâtie.

Elle tenait de la hutte du sauvage, on y reconnaissait aussi la main de l'homme civilisé. De gros troncs d'arbres, à peine équarris, s'enchevêtraient les uns dans les autres, ne laissant voir ni saillies, ni angles. Pas de fenêtres, de ci de là, seulement, une meurtrière, pour laisser passer sans doute un canon de fusil.

Tout en faisant les préparations de leur déjeuner, ils causaient ensemble et laissaient percer une inquiétude vague, comme s'ils étaient désappointés dans l'arrivée de quelqu'un.

A l'intérieur de cette caverne, deux hommes à figures patibulaires, deux français à en juger par leur langage, venaient de sauter à bas de leurs hamacs.

Comment ces deux hommes se trouvaient-ils là, perdus sur les confins de la Guyane Française, sur les frontières du Brésil, d'où venaient ils ? Le pur hasard, et une communauté de vices et de crimes les avaient rapprochés et unis par une chaîne morale tout aussi puissante que la chaîne de fer à laquelle on attache deux condamnés.

Isidore Farjot était, ainsi qu'il le disait lui-même, fils de la terre. Son père, cultivateur aisé de la Picardie, avait voulu faire donner une demi-instruction à son fils. Celui-ci, très intelligent, avait entassé dans sa mémoire des bribes de n'importe quoi, mêlées à des lectures infâmes, le tout formant la pire des éducations démoralisantes. Lorsque, sortant du collège, il avait fallu mettre la main à la pâte, c'est-à-dire à la charrue, le jeune Isidore avait déclaré le métier indigne de lui, et la culture chose au-dessus de ses forces. Le père était mort, Isidore Farjot vendit ses lopins de terre, quitta la ferme, et le capital improductif roula de table de cabaret en table de bouge, jusqu'à conduire son maître à fond de ruisseau. Quand Isidore ne buvait pas, il braconait, et était devenu la bête noire de tous les gardes des alentours.

Une nuit il mit le feu à la cabane d'un garde, son ennemi juré, parce qu'il avait été pris plusieurs fois en flagrant délit.

En un instant la hutte flambait, et le vieux garde expirait, poussant des cris affreux, après une épouvantable agonie !

Le lendemain on avait fouillé le bois et découvert le cadavre carbonisé du garde sous les débris fumant encore de la hutte. L'opinion publique accusait Isidore Farjot, comme il avait menacé bien des fois le vieux garde de "lui faire son affaire," il fut arrêté et jugé. On lui avait accordé des circonstances atténuantes, mais il en avait eu cependant pour la vie : condamné aux travaux forcés à perpétuité. Et on l'avait expédié à Cayenne. C'est là qu'il avait rencontré Valentin Courtade. Disons deux mots de celui-ci :

Valentin Courtade était fils d'un huissier. Son père ayant rendu de nombreux services à nombre de messieurs Vautour, avait fait ronde pelote. Il entendait que son fils devint notaire. Et il avait fait entrer Valentin dans l'étude d'un tabellion. Un beau soir le jeune homme s'était mis à dévaliser la caisse de son patron. Si maladroite, si bruyante avait été le forçage que le susdit patron s'était mis à hurler. Valentin Courtade l'avait fait taire en l'assommant avec une chaise, tant et si bien que, sur l'heure, le tabellion passait de vie à trépas. L'assassin fut découvert par les agents dans une brasserie, il se défendit comme un tigre, mais accablé par le nombre il tomba, on le ficela tout comme un ours que l'on va montrer à la foire, et on l'expédia également sur Cayenne. C'est là qu'il rencontra Isidore Farjot, et pour employer leur expression typique, sitôt qu'ils se furent aperçus, ils se *crochèrent*. Entre ces deux êtres également pervers, également criminels, se forma une association indissoluble, que la mort seule de l'une des parties contractantes, pouvait faire cesser.

Ils parvinrent à s'évader. Après avoir tué un gendarme et volé son revolver ils s'enfoncèrent dans les forêts immenses. Seuls, presque sans armes, ils étaient destinés à mourir d'une mort misérable quand un beau jour ils rencontrèrent un cavalier. Ils se mirent en demeure de le dévaliser, mais ils avaient compté sans leur hôte. Au moment où ils se disposèrent à tirer une voix éclata derrière eux, pareille à un tonnerre.

—Levez les bras—ordonnait-on—tous les deux, jetez votre pistolet, ou je fais feu.

Isidore Farjot obliqua légèrement la tête et, le spectacle qu'il aperçut lui prouva qu'il n'avait point à hésiter. A cinq pas d'eux, tout au plus, derrière eux, dissimulé par le gros tronc d'un érable, un homme se tenait, la carabine à l'épaule.

—Allons vite ! — répéta l'homme, — je suis pressé.

Impossible de lutter, il fallait céder, obéir, le redoutable canon de la carabine n'admettait pas de réplique.

Voici ce qui était arrivé :

Le susdit cavalier, grâce à une excellente lunette de voyage, avait aperçu à grande distance Isidore Farjot et Valentin Courtade, bien avant que ceux-ci pussent se douter de son approche. Tout homme dans ces parages est un ami ou un ennemi ; l'indifférent n'existe pas. Laisant sa monture continuer son chemin qu'elle connaissait d'ailleurs, il avait mis pied à terre, et faisant un détour, était arrivé juste à hauteur d'Isidore et de Valentin.

Bien lui en avait pris. . . Le revolver que tenait Isidore ne laissait aucun doute sur ses intentions. Un instant plus tard, s'il n'avait pris les devants, il eût été assassiné. Isidore avait donc jeté son revolver.

L'homme tenant toujours les deux forçats en joue, faisant un détour et s'emparait du pistolet.

—Là, — dit-il, — vous pouvez vous relever, vous asseoir. . . Nous allons causer. . . Mais je vous préviens qu'au moindre mouvement, je vous brûle comme deux coyotes.

Le cavalier n'était autre que Don Prospero Guarda, sa présence en ce lieu sera bientôt expliquée. Pour le moment, il suffit de dire, qu'il reconnut vite avoir affaire à deux coquins et comme cela le servait dans ses projets, son plan fut vite fait, fusil en main, il invita les misérables à raconter leur histoire, au bout de quelques minutes ainsi passées, à la surprise des deux malfaiteurs, il dit brusquement :

—Venez avec moi.

Et il les avait conduits dans cette hutte écartée, perdue, dissimulée à tous les yeux sur le bord de la côte, pareille à un poste de douane ou à un nid de contrebandiers.

Là, des surprises multiples attendaient Valentin et Isidore. Ils étaient bel et bien prisonniers, ils ne se le dissimulaient pas un seul instant, prisonniers d'un homme qu'ils avaient voulu assassiner, et cet homme leur offrait une sorte d'association dont il serait le chef bien entendu, une association qui leur rapporterait de gros bénéfices et des avantages sans nombre.

On avait tapé dans la main, tout comme à un marché de Normandie. Alors, l'étranger leur avait expliqué que, sans argent, ils ne parviendraient point à sortir de ce pays, et qu'il n'avait nullement la crainte d'être assassiné par ceux qu'il venait d'embaucher, car il ne gardait jamais de fortes sommes à la hutte ; sa mort ne leur profiterait donc d'aucune façon. Et il leur avait remis à chacun, tout en prononçant ce petit discours, une carabine à deux coups, avec des cartouches. De plus, il leur avait montré que, dans un coffre grossier de la hutte, il y avait des conserves, des biscuits, des épices et, sous terre, deux grosses bombes pleines de tafia. Deux jours plus tard, leur nouveau maître les quittait pour faire un petit voyage dans l'intérieur. Il avait affaire à une station nommée Bienvenue, distance d'environ cinq lieues de la côte. A cette station, occupée par des mineurs, il trouverait les provisions et les objets nécessaires au ravitaillement de la hutte. Et il était parti, laissant Isidore et Valentin les maîtres de la cabane.

Nous les avons vus au réveil, Farjot inquiet de se trouver isolé, avec son compagnon.

Après le déjeuner Isidore se mit à tourner ses pouces et ne put réprimer un formidable baillement.

—Je m'ennuie, dit-il à Valentin, à cent francs l'heure.

Mais sa physionomie changea tout à coup, il venait d'entendre la sonnette connue, la sonnette de la mule. Et en effet, elle apparut bientôt, écartant elle-même les branches, arriva à l'entrée de la cabane.

Son cavalier était bien don Prospero Guarda, l'ancien régisseur infidèle du comte de

Valverde. Comment était-il revenu là, à son point de départ ? . . . Par une raison bien simple : A Surinam, où il avait débarqué, il était tombé dans la première maison de jeu venue, sur des grecs qui avaient eu pour lui moins de ménagements que le vicomte de Morency et sir Edwar Pagett. Il n'était resté que cinq à six mille francs des cinquante mille volés à M. de Valverde, et attiré par un singulier aimant, il était retourné à son point de départ, utilisant cette hutte oubliée, bâtie pour servir d'abri, durant des haltes de chasse et de pêche. Quels étaient ses desseins, en se tenant là, à l'affût, non loin des Pamplermousses ? A quelle besogne allait il employer les deux bandits embauchés à son service ? . . . La suite de ce récit nous l'apprendra avant peu.

—Salut patron !— s'écria Isidore, en s'inclinant devant le cavalier qui sauta lestement à terre, avez-vous fait un bon voyage, nous commencions à nous ennuyer sans vous ? Après avoir répondu aux paroles de bienvenue d'Isidore Farjot et de Valentin Courtade, Don Prospero s'avança sur les roches, et mettant au point sa jumelle de voyage, il inspecta scrupuleusement l'horizon qui se déroulait sur sa gauche. Une expression diabolique éclaira sa physionomie sombre.

—Ils y sont toujours, gronda-t-il entre ses dents, la flamme est hissée . . . Ah ! . . . Nous verrons . . . nous verrons du nouveau dans quelque temps.

Son inspection une fois terminée, il remit la lunette dans son étui et revint vers ses compagnons.

Ceux ci étaient occupés à décharger la mule. Les paquets renfermaient des provisions, des munitions.

—Ah ! fit don Prospero, j'ai aussi songé à vous, mes compagnons. Il y a des bottes de cuir, pour tous les deux, et des chapeaux de Guayakil . . .

Isidore et Valentin remercièrent avec effusion.

—Et maintenant, à table, fit le métis, je meurs de faim . . .

Il restait du poisson grillé, les conserves étaient excellentes. A l'arçon de la selle il y avait une outre contenant une vingtaine de litres de malaga . . . Lequel délia la langue d'Isidore. Tant et si bien qu'à la fin, après quelques rasades, le patron et ses employés étaient devenus les meilleurs amis du monde.

—Allons patron, une goutte de tafia pour faire passer votre vin un peu trop sucré . . . C'est siroteux en diable.

Mais sa main levée pour verser s'arrêta tout à coup. Ses yeux s'étaient arrêtés sur un point fixe, au milieu du rideau de feuillages. Et là, entre les branches, les lianes et la verdure, don Prospero et Valentin aperçurent, les regardant fixement, une tête hideuse, épouvantable ! . . .

II.

CHLOÉ

L'apparition qu'ils avaient devant les yeux, était bien faite pour les méduser. Se figure-t-on une face livide, un teint de cire verte, des yeux hagards brillants d'un éclat fiévreux, au fond d'orbites caves, et ça et là, dans les joues, dans le cou, des trous creusés par des ulcères, des plaies horribles et repoussantes. Des mèches de longs cheveux flottaient en désordre sur les épaules de la malheureuse, car c'était une femme, cette infortunée créature, rongée vivante par le plus effroyable des cancers. Elle dardait des yeux avides sur les restes du repas que les trois hommes venaient de terminer, des yeux de bête affamée. L'immobilité du métis et de ses compagnons rassura sans doute la misérable, car elle s'aventura à sortir de sa cachette de feuillage et tendant la main, prononça d'une voix rauque quelques mots intelligibles. Valentin Courtade, qui avait senti les siennes remuer quelque peu à la vue de cette mi-ère.

—Elle crève de faim, fit-il, et il ajouta : on peut bien lui donner quelque chose.

En même temps il se levait à demi, tenant à la main une galette de biscuit sur lequel il avait placé un fond de boîte d'endaubage et un reste de poisson. Mais il n'eut pas le temps d'exécuter sa bonne action. Le métis lui donnant une poussée l'obligea à se rasseoir, tandis que proférant un "Demonic" suivi d'épouvantables blasphèmes, il ajoutait :

—Etes-vous fou ? . . Vous avez donc envie de mourir vous aussi dévoré par la lèpre ! . .

En même temps, il armait un revolver en criant à la femme :

—Hors d'ici, chienne ! . . . hors d'ici ! ou je te casse la tête comme une calebasse vide.

La pauvre créature porta la main à ses yeux pour essuyer des larmes de douleur et de rage, et poussant un cri de folie, s'enfuit en gambadant, comme une insensée.

Don Prospero se disposait à donner l'explication de sa cruauté lorsque des appels de voix se firent entendre dans le lointain.

—Allons ! bon, — fit le métis, — cette gueuse va nous attirer des indiscrets et des curieux Fermons la cabane, vite, chacun ses armes, et dans les bois jusqu'à nouvel ordre. Mais avant, faisons disparaître toute trace de notre repas.

En un clin d'œil tout fut dissimulé dans la hutte dont la porte fut fermée à double tour, et les trois hommes, armés de leurs fusils, se glissèrent à plat ventre à travers les branches.

De leur poste d'observation, ils furent témoins d'une scène horrible, plusieurs hommes armés étaient dans un canot à la poursuite de la misérable, acculée sur un rocher, elle fut sommée de se rendre, elle refusa avec tout l'énergie du désespoir. Alors un des hommes épaula son fusil et fit feu.

La folle poussa un hurlement terrible, battit l'air de ses bras, et tombant la face en avant, alla rouler dans la mer.

L'embarcation alors fit force rames, quelques instants plus tard, elle doublait la longue pointe du cap d'Orange et remontait la rive droite de l'Oyapock et se perdait bientôt dans des marais d'érables et de palmes, aux yeux d'Isidore, de Valentin et de Prospero, réunis sous la roche, pour surveiller ses mouvements. Ils pouvaient être désormais tranquilles, les hommes du canot n'avaient même pas soupçonné leur présence.

Remis de cette chaude alerte, assis autour de l'une des dame-jeanne de tafia, le métis expliquait à ses deux compagnons le pourquoi de cet horrible drame. Dans tout le nord de l'Amérique du Sud, et cette plaie s'étend même nous a-t-on affirmé dans certaines parties du centre, on rencontre des cas fréquents d'une maladie contagieuse, sorte de lèpre toute spéciale nommée *pian*. Le malheureux atteint de cette maladie effroyable, voit d'abord apparaître à fleur de peau une sorte de dartre, puis vient promptement une plaie, un ulcère. Il va sans cesse s'aggravant, s'étendant, ronge le malheureux être tout vivant et ne le fait mourir qu'après un supplice de bien des années et la plus horrible des agonies. On rencontre des pianistes dans les profondeurs de la Guyane, on en trouve surtout sur les confins et dans l'intérieur du Brésil. Là il existe des léproseries très vastes où sont conduits, aussitôt la maladie déclarée, les malheureux atteints de cette lèpre. La maladie est reconnue incurable ; tout individu atteint est perdu ; il n'existe pas de traitement au monde pouvant le guérir, ou même alléger ses souffrances. Le malade traîne un an, deux ans, dix ans, suivant la force et la résistance, sa misérable vie. Les léproseries sont entourées d'un parc immense, ceint d'un mur élevé. Là, les lépreux vivent enfermés jusqu'à la fin de leur supplice. Défense de sortir de la léproserie sous peine de mort. Si un pianiste enfreint cette loi, on a le droit de lui courir sus comme à un chien enragé.

Hélas ! si atroce que ce droit puisse être, il est indispensable, il s'impose, le pian pouvant être communiqué par un simple attouchement ; la seule poignée de main d'un infecté peut donner la lèpre. Dès lors, le drame qui s'était déroulé sous leurs yeux s'expliquait de lui-même, surtout lorsque Prospero eut appris à Isidore et à Valentin qu'à trois lieues de là, sur la rive droite de l'Oyapock, existait la léproserie de San-Lorenzo. Il était évident qu'une lépreuse folle s'était échappée du Lasaret. On lui avait donné la chasse, on avait retrouvé ses traces, la poursuivant jusque sur le bord de la côte, en face de la hutte. Et comme elle refusait de retourner à la léproserie, comme elle ne voulait point embarquer dans le canot, le patron, ayant la loi pour lui, l'avait abattu d'un coup de fusil.

Bien, — fit Isidore Farjot en frissonnant, — je crois que j'aime encore mieux les jaguars et les serpents Ça me donne froid dans le dos, ces histoires de lèpre Allons nous coucher.

Tandis que les deux forçats faisaient leurs préparatifs nocturnes, l'ex-régisseur s'était avancé sur la petite esplanade des roches moussues, d'où l'on découvrit la pleine mer et aussi l'embouchure de la rivière. Une fois là, il mit le feu à une branche sèche d'érable à sucre dont il s'était muni et au moyen de cette torche dessina trois grandes croix dans l'air. Cela fait, il attendit un instant. De l'autre côté du grand cours d'eau, à perte de vue, une petite lueur brilla à travers l'ombre du soir et exécuta le même mouvement.

—Bien,—fit le métis ;—Chloé sora à son poste à la pointe du jour. Il s'agit de se reposer cette nuit, j'aurai besoin de toute ma vigueur demain pour fendre le courant, sans être entraîné dans la haute mer. . . . Bonne Chloé! . . . Elle m'aime toujours, elle! . . . Et c'est elle qui m'aidera à me venger.

Cela dit, il regagna la cabane et prit place dans son hamac, Isidore et Valentin se balançant déjà dans le leur. . . .

De quoi le métis voulait-il se venger, quel était le motif de sa haine, à l'égard d'un homme qu'il avait indignement trompé, non-seulement abusant de sa confiance, mais encore lui volant cinquante mille francs ?

Voici ce qui était arrivé !

Prospero Guarda, nous l'avons dit, avait rempli, pendant longtemps, les fonctions de régisseur des Pamplemousses, sans que son maître eût jamais trop à se plaindre de ses déprédations. Mais enfin ces déprédations étaient accomplies avec adresse. M. de Valverde savait qu'il est impossible de ne pas être volé dans la vie ; mais le coup des cinquante mille francs était réellement par trop fort. Il en voulait au voleur. Aussi gardait-il une rancune profonde au régisseur.

Celui-ci ne paraissait pas le croire, et il avait combiné une petite machination qui, à son idée, devait avoir le plus grand succès auprès de son ancien maître.

Une fois sans ressources, une fois tout perdu, son intention était de se présenter devant le comte, et de lui avouer une partie de la vérité. Ensuite il offrirait à son maître, s'il consentait à le reprendre, à payer par annuités la somme dérobée par lui. Il attendait donc une chance de rencontrer le comte.

Un certain jour que M. de Valverde faisait à cheval sa tournée matinale de propriétaire, au détour d'une allée de tamarins, il s'était rencontré nez à nez avec son ancien régisseur, toujours plus com Prospero Guarda que jamais.

Le comte de Valverde était violent. A l'aspect de celui qui l'avait si indignement volé, le sang lui monta au visage. Piquant des deux sa monture, il s'élança sur lui, le chargeant la cravache haute.

Dom Prospero affolé par la peur, prit ses jambes à son cou et sans s'en apercevoir tomba au beau milieu des serviteurs de l'habitation appelés par le comte.

—Arrêtez-le! . . . — avait ordonné M. de Valverde, tandis que le métis continuait à tourner, toujours courant, autour de la pelouse.

Ce qui fut vite fait, et plusieurs serviteurs lui tinrent bras et jambes, le condamnant à l'immobilité, car il se débattait comme un enragé.

Tout le personnel de l'habitation s'était groupé ; négresses et filles de couleur étaient là, bouche béante, regardant Prospero qui écumait et grinçait des dents.

—Écoutez tous,—fit le comte d'une voix forte :—J'ai eu ce mulâtre à mon service, j'avais confiance en lui, il m'a indignement trompé ! Il m'a volé ! . . . Je ne le livrerai pas à la justice . . . C'est vous-mêmes qui allez le châtier. Armez-vous de fouets et de bambous, et reconduisez-le jusqu'aux limites de la plantation, en lui administrant une correction exemplaire.

La valetaille ne se l'était pas fait dire deux fois. Alors une véritable chasse à l'homme avait commencé et elle avait duré plus de deux heures ; car elles étaient fort distantes, les limites de la plantation. Et toute cette meute, acharnée après lui, le frappait, le fouaillait, criant, chantant et ne s'arrêtant qu'à bout de forces et d'haleine.

La punition avait été si cruelle que M. de Valverde en était presque aux regrets de voir ses ordres si bien exécutés. . . . Il était descendu de cheval et se dirigeait vers l'appartement de sa fille, lorsque le bruit d'un sanglot frappa son oreille.

Il se retourna brusquement, Chloé pleurait. Chloé était la femme de chambre de Mlle de Valverde.

—C'est vrai,—fit-il en secouant la tête,—cette pauvre fille aimait ce singe.

Il était loin de se douter que le singe en question lui vouait une haine mortelle, une haine de mulâtre, et qu'il était déjà à combiner le plan d'une épouvantable vengeance. Le métis s'était bien gardé de dévoiler son projet à Chloé. Celle-ci, bien qu'elle aimât Prospero à la folie, l'eût repoussé avec horreur.

Il voulait supprimer le comte de Valverde, supprimer sa fille Laura, et gérer les Pamplemousses pour son propre compte. Il espérait, étant données les lenteurs administratives, qu'il s'écoulerait bien un certain nombre d'années, avant qu'on lui eut enlevé la direction de la propriété, ce qui lui permettrait de faire sa fortune. Aussi ménageait-il la

quarteronne ; elle pouvait lui fournir un accès dans la place, c'était en outre un espion sûr. Et c'est pour l'aider à exécuter ce plan infâme qu'au lieu de garder rancune à Isidore Farjot, de lui casser la tête ou de le livrer et de le dénoncer, il l'avait embauché ainsi que son compagnon.

Et il se félicitait d'avoir recruté ces deux bandits. M. de Valverde n'avait-il pas à côté de lui ce jeune Américain, cet amoureux de Laura qui serait certainement un nouvel ennemi à combattre.

Depuis sa déconvenue, il avait rencontré Chloé et avait arrangé avec elle des signaux par lesquels il lui donnait des rendez-vous auxquels la négresse ne manquait pas de venir.

Nous avons quitté les complices au moment où ils se retiraient pour la nuit, suivis par Dom Prospero qui avait fait à Chloé le signal convenu. Le lendemain en effet le métis rencontrait la négresse et la questionnait minutieusement sur tout ce qui s'était passé aux Pamplemousses.

Elle fut surprise à ce rendez-vous par la vieille nourrice de Mlle de Valverde, qui en informa le comte.

Cependant Chloé était rentrée à l'habitation, mais elle n'osait se présenter devant sa maîtresse.

Il fallut bien obéir pourtant lorsque la nourrice revint auprès de la négresse et lui dit d'un air méchamment satisfait.

—Chloé, cette fois, c'est monsieur qui te demande.

Chloé traversa un large vestibule et ouvrant une porte, pénétra dans un vaste hall, meublé de divans très bas, de rocking-chairs, de meubles de laque, et tendu de cretonnes d'un ton gai.

M. de Valverde était assis à côté d'une table surchargée de journaux qu'il parcourait, le packet venait d'arriver. Dans un coin éloigné du hall, Laura et Henry causaient à voix basse, sans se soucier du reste des mortels. L'amour,—a dit un philosophe, c'est l'égoïsme à deux. A ce compte Henry et Laura étaient terriblement égoïstes, car ils ne s'occupaient plus du reste de la terre. Laura ne songeait guère à son père, depuis qu'elle avait son cher aimé à côté d'elle. Pour Henry, il avait oublié le bon, l'excellent Fairbank, lequel devait se lamenter et se désespérer à cette heure. Arrivé aux Pamplemousses, il avait dit à M. de Valverde le pourquoi de sa venue qui ressemblait énormément à une poursuite.

—Mlle Laura court les plus grands dangers, avait-il dit au comte,—je suis venu ici pour la défendre.

M. de Valverde s'était montré incrédule.

—C'est une mauvaise plaisanterie de l'un de vos camarades, avait-il répondu à ce jeune homme tout déconfit.—Je ne crois point aux périls que peut courir Laura, elle a son père à côté d'elle et c'est son premier défenseur.

Mais le comte, cette première froideur passée, s'était montré plus aimable. Laura avait été si désolée. Force lui avait bien été d'offrir l'hospitalité au jeune homme. Il supposait bien d'ailleurs qu'il allait recevoir une lettre de Philip Fairbank, et cette lettre lui dicterait sans doute la conduite qu'il devrait tenir.

Donc, tandis que Laura et son fiancé flirtaient dans un coin du hall et causaient à mi-voix, Chloé était entrée sans bruit et se tenait à une courte distance de son maître.

Le comte de Valverde froissa le journal qu'il tenait à la main et les sourcils froncés :

—Ah ! vous voilà,—dit-il,—en regardant la quarteronne qui courbait la tête,—on vient de vous voir tout à l'heure en compagnie du misérable que j'ai fait chasser d'ici devant vous. Il paraît que la leçon n'a pas été suffisante. . . . Mais je vous préviens, Chloé, une fois pour toutes, que si pareille chose se renouvelle, et je le saurai, vous quitterez immédiatement l'habitation. Vous m'avez entendu, n'est-ce pas. . . . allez !

Et Chloé se retira sans mot dire, essuyant ses larmes. Elle n'entendit pas le comte de Valverde qui ajoutait :

—Du reste, j'ai pris mes mesures, ce lâche gredin va être obligé d'abandonner le pays. . . .

Après avoir été découvert Prospero avait traversé la rivière la rage au cœur. Il avait été surpris, rôdant autour de l'une des servantes des Pamplemousses ! Maintenant, il en était certain, il serait lui-même espionné et surveillé.

Il s'acheminait lentement vers la hutte, lorsqu'il arrêta soudainement son mouvement.

S'était-il trompé ? . . . Il venait d'entendre, croyait-il, un coup de feu. Non, ce n'était point une erreur, cette détonation fut suivie aussitôt de plusieurs autres.

Tout à coup, de ses lèvres serrées, s'échappa un véritable hurlement de rage. A travers l'épais feuillage des palmiers et des bananiers, il apercevait une épaisse colonne de fumée que surmontaient des langues de flammes. Plus de doute, la cabane brûlait.

On était venu y mettre le feu, et Isidore Farjot, ainsi que Valentin Courtade, avaient reçu les assaillants à coup de fusil. Caché dans les roseaux et les rotangs, très touffus à cet endroit, il vit alors des nègres se rembarquant précipitamment en emportant un des leurs qui étaient blessé. Oh ! il les reconnut bien, c'étaient des serviteurs du comte de Valverde. Evidemment il avait été suivi ; et le maître avait ordonné la destruction de la hutte.

Cependant Isidore et Valentin, cachés dans les roseaux de la rive, poursuivaient les nègres d'une fusillade inutile. Le métis arrivait. Il se fit reconnaître au moyen d'un "houp" énergique. Les deux forçats répondirent à son appel, tous deux sortirent de la brousse : le canon de leurs carabines était encore fumant.

Ils racontèrent l'attaque et la destruction de la hutte avec tout ce qu'elle contenait. La mule seule, paissant à cette heure matinale, avait été épargnée.

Le parti de Prospéro Guarda fut vite pris.

Il lui restait bien quelques centaines de piastres dans sa ceinture de soie.

—En route pour Bienvenue,—dit-il à ses deux compagnons.

Isidore Farjot eut une hésitation.

—Il n'y a pas de gendarmes par là,—demanda-t-il ?

—Oui,—fit Courtade en écho,—pas de gendarmes.

—Nous serons sur le territoire brésilien à Bienvenue.... et les hôtes des Pamplemousses ne perdront rien pour attendre.

III

LA STATION DE BIENVENUE

Bien que situé sur le territoire brésilien, touchant la frontière même, la station de Bienvenue, portant un nom français, appartient à toutes les nationalités.... elle est avant tout cosmopolite.

La langue française s'y parle peut être en majorité, mais l'oreille y est frappée par le son de toutes les langues.

Que l'on se figure donc une agglomération de cent cinquante cabanes bâties ça et là, sur le roc, le long d'un terrain tortueux, l'un des nombreux affluents de l'Oyapock. La station est adossée à des collines déchirées jadis par une convulsion volcanique. Un chemin de fer primitif trainé par des mulets, monte le matin les ouvriers dans de grossiers wagons à ciel ouvert : le soir venu, ils redescendent, la pente douce conduisant les cars au bas même de la colline.

Une maison, une grange, pour dire plus vrai, plus vaste que les autres, se voit au milieu de la station. Elle a trois corps de logis distincts, composés tous les trois d'un rez-de-chaussée. Une grande enseigne représentant un triangle équilatéral, dessiné tant bien que mal à l'ocre rouge sur une planche de pin et encadré de ces mots tracés au pinceau par une main maladroite : *A la Liberté*. C'est l'auberge, l'épicerie, la maison de jeu, tout cela réuni.

Dans une des salles on boit, on mange, on se dispute, on se querelle, on se bat. Dans l'autre, Carita, une portugaise à l'œil égrillard, au teint aduste comme celui d'une taupe, vend à la fois les marchandises les plus hétéroclites, depuis de la mercerie, des bougies, de l'alcool, des bottes pour les mineurs, des vêtements pour les deux sexes, jusqu'à du poisson fumé, du biscuit de mer, et du lard salé. La troisième salle n'est meublée que d'une table longue, ovale, grossièrement équerrie à coups de hache, elle est recouverte d'un méchant rideau de serge olive. Un banc en bois brut court tout autour de la table, les premiers venus y prennent place, les autres se tiennent debout, derrière, en rangs pressés.

Le jour cette salle est toujours déserte. Le soir seulement elle se remplit. Trois lampes à pétrole éclairent la table, le reste de la pièce demeure plongé dans une obscurité profonde. Là, pas de bruit, pas de conversation, quelques mots à voix basse.... Parfois une imprécation, un blasphème, parfois aussi, une altercation courte, suivie d'une ou plusieurs détonations.

Le maître de la *Liberté* se montre alors, c'est Barnabé Heuser, l'heureux conjoint de Corita, la maîtresse du lieu.

Au coup de feu, au cri de douleur, Barnabé Heuser se présente. Il prend le blessé ou le mort par la tête, Carita lui tient les pieds, et le couple le porte dehors. Le lendemain, au Placer, à l'heure du lunch, les mineurs entre eux se bornent à dire que la partie de la veille a été très *animée*. On sait ce que l'on entend par ce vocable.

Ce soir-là, quelques jours après les événements qui précèdent, la partie n'était pas encore organisée à la *Liberté*, bien qu'il fût tout près de neuf heures du soir, quelques joueurs attendaient, des petits pontes, mais personne ne s'était encore présenté pour tenir la banque.

Ce retard dans l'organisation de la partie ne semblait nullement faire l'affaire d'un grand diable à face hirsute que nous avons entrevu dans ces derniers temps et qui n'était autre que Valentin Courtade. A diverses reprises, il avait même manifesté à haute voix le dédain qu'il éprouvait pour une maison de jeu aussi mal tenue, et cela, en des termes peu convenables, car il avait répété plusieurs fois :

—Qui est-ce qui m'a fichu une sale boîte comme cela !

Barnaby Heuser l'entendit et s'approchant :

—Si vous trouvez tant que cela que la *Liberté* est une sale boîte, —dit-il tout à coup à Valentin Courtade, —vous êtes bien libre de ne pas y venir.

—Oui, —répliqua Valentin, —oui, mais voilà, c'est que j'y suis, dans cette boîte, il n'y a rien que j'y reste, puisqu'il n'y a pas un endroit propre à la Bienvenue.

Bar Heuser était cramoisi ; il devint violet.

Eh bien, —répliqua-t-il, s'il en est ainsi vous allez sortir . . . Allons, filez.

Valentin Courtade s'était lourdement assis et accompagnant ses paroles d'un gros ricanelement :

—Filer ! Je ne sais pas filer ! Et je ne suis pas curieux, mais je voudrais bien qu'on me fasse filer ! ! ! Ça serait drôle !

Bar Heuser, par sa force et sa brutalité, était la terreur de la *Liberté* et même de la station. Jusqu' alors, ainsi qu'on le dit vulgairement, il n'avait pas trouvé à qui parler.

—Je vous ai dit de sortir, —s'écria Bar Heuser.

Et pour appuyer ses paroles, il eut le tort de mettre la main sur l'épaule de Courtade.

Celui-ci se redressa brusquement et à toute volée administra un maître soufflet à Bar Heuser. Alors le soufflet fut suivi d'une succession de coups de poings, si durement appliqués que, sans pouvoir riposter, le maître et propriétaire de la *Liberté* mordit la poussière et demeura étendu par terre inanimé. Alors aussi on vit une chose étrange. Carita, mise sans doute en mouvement par la force de l'habitude, s'avança et tandis que Courtade prenait la tête de Barnabé Heuser, elle s'empara des pieds, et tous deux le portèrent en plein air, hors de la salle de l'auberge. Cela fait, Carita, revint trôner à son comptoir comme si rien d'extraordinaire ne s'était passé.

Cependant les mineurs se précipitaient vers la salle de jeu, sans plus s'occuper du maître de la *Liberté* qui continuait à être étendu à la belle étoile ; on annonçait qu'un banquier sérieux se préparait à tailler.

Prospero, Isidore et Valentin se disposaient à prendre leurs places, lorsque les yeux du mépris tombèrent sur le banquier sérieux, et il ne put retenir une exclamation de surprise.

Vêtu du simple costume des mineurs, le revolver à la ceinture, le pantalon dans les bottes, la tête couverte d'un casque de feutre c'était bien non il ne se troupa pas. Aussi ne fut-il pas libre de son premier mouvement. Il s'avança vers le banquier, qui lui aussi se disposait à s'asseoir à la table de baccara, et la main tendue :

—Mais je ne me trompe pas, —s'écria-t-il, —c'est le vicomte de Morency.

Ce dernier tressaillit nerveusement, mais se remit aussitôt.

—Parfaitement, —répondit-il, parfaitement ; enchanté de la rencontre . . . très heureux don Prospero Guarda.

—Et quelle bonne fortune vous amène dans ces parages ? . . .

Le vicomte de Morency eut sur les lèvres un fin sourire

—Mais, ne vous souvenez-vous pas, don Prospero, que vous nous aviez invités, sir Edward Pagett et moi, à chasser dans vos immenses propriétés des bords de l'Oyapock . . . Je n'ai pas oublié votre aimable invitation. Je suis venu, me permettant d'amener avec moi un autre ami, car le baronnet n'est pas libre, il chasse à cette heure le tigre dans l'Inde.

L'autre ami, le lecteur l'a immédiatement deviné, n'était autre que le professeur Courniol dit Mi-Mile. Courniol avait planté là Virginie et son immeuble, et avait suivi Jules Dréan en Amérique. Il l'aurait suivi au bout du monde, le docteur ne tenait-il pas la clé de la caisse, n'avait-il pas fourni un certain nombre de mille au professeur ; ne devait-il pas lui en faire gagner beaucoup d'autres ? Du moins il le lui avait promis.

Que venait faire Jules Dréan en Amérique ? On l'a deviné, faire disparaître Henry Sheldon et avec lui toutes les preuves de ses crimes. Une fois Henry Sheldon ou mieux Raoul Martray mort, on aurait aisément raison de Jean Bouscat, fût-il plus Philip Fairbank que jamais. Son stratagème ayant réussi, il était parti à la suite d'Henry, annonçant son départ pour l'Amérique. Motif ostensible, des recherches scientifiques. Dans le monde où évoluait le docteur Dréan on avait beaucoup parlé de cette expédition. On donnait à entendre qu'il était très possible que le gouvernement lui eût donné une mission de confiance. Plusieurs journaux bien intentionnés avaient même glorifié l'énergie et le courage du célèbre praticien. En compagnie de Mi-Mile, il s'était rendu à Paramaribo, dans la Guyane hollandaise ; de là, un petit caboteur l'avait transporté jusqu'à la station de Bienvenue. C'était là qu'il établissait le centre de ces opérations. Il était à quelques lieues des Pamplemousses, où se trouvait Henry, assez éloigné de lui et du comte de Valverde pour que l'on ne pût jamais soupçonner sa présence. En arrivant à la station, il s'était donné comme ingénieur, chargé par une compagnie de faire des recherches dans des terrains miniers, ce qui expliquait ses allées et ses venues à travers le pays, en compagnie de Courniol. Il y avait loué une case à Bienvenue et prenait ses repas à la *Liberté*. C'était bien le diable si parmi tout ce monde d'aventuriers, gens de sac et de corde, il ne trouverait pas tout ce qui lui faudrait pour accomplir son crime, attirer Henry Sheldon dans une embûche et en finir une bonne fois avec lui.

Or, le lendemain de son arrivée, le nom de Prospero Guarda avait frappé son oreille. Deux mineurs se racontaient la scène des Pamplemousses, où Dom Guarda avait été si bien châtié, et l'idée qu'on avait qu'il cherchait à se venger.

Le docteur avait dressé l'oreille. Prospero Guarda travaillant pour son propre compte ne pouvait-il pas être utilisé par lui ?

Le soir même, lorsqu'il avait vu que Valentin et Isidore étaient sous le patronage du métis, il s'était dit qu'il n'avait pas besoin de chercher plus loin et qu'il avait sous la main tout ce qui lui fallait de bandits pour perpétrer n'importe quelle infâme besogne. Prospero avait opéré un mouvement de recul.

Se voir reconnu pauvre, misérable, traînant l'aventure, alors qu'il s'était donné pour un grand seigneur, tout son orgueil de métis en seignait cruellement. Mais Jules Dréan était l'homme des solutions promptes ; il coupa court à l'embarras et à la confusion de Prospero. Il s'approcha de son oreille et lui dit à voix basse :

— Je connais votre histoire, je connais vos malheurs . . . Vous étiez l'associé du comte de Valverde, et il vous a indignement traité . . . Moi, je viens ici en ami. Je suis heureux de vous avoir trouvé et je veux m'associer à votre vengeance.

Le mot *associé* tomba comme un baume sur le cœur ulcéré du métis. Il le saisit au vol et comprit qu'en fait de vengeance le vicomte et lui s'associaient. Tous deux s'attablèrent dans un coin de la salle de la *Liberté*, et là, tête contre tête, il signèrent moralement un pacte. Le docteur Dréan aiderait Prospero à venir à bout des maîtres des Pamplemousses, par contre le fiancé de Mlle de Valverde était condamné.

Entre temps, le professeur, le tafia aidant, fraternisait avec Isidore Farjot et Valentin Courtade. Les coquins, à quelque classe de la société qu'ils appartiennent, sont unis par une sorte de franc-maçonnerie : il leur suffit de quelques mots pour se reconnaître. Ce n'était pas que Mi-Mile fût un être foncièrement méchant ; mais dans les mains de Jules Dréan quel homme n'eût pas été un instrument du mal !

Tout concourait pour assurer le succès à cette réunion de gredins. Ils étaient à la *Liberté* tout comme chez eux. De plus, avec une bonne barque, la station étant située tout à côté de l'embouchure de l'affluent de l'Oyapock, en utilisant tour à tour le jusant et le courant de la rivière, on pouvait se rendre en deux heures aux Pamplemousses. Que manquerait-il désormais à Jules Dréan et à Prospero ? Ils avaient des hommes, de l'argent, car le docteur avait emporté avec lui une forte somme . . . Ils étaient résolus à tout, rien ne pouvait les arrêter, ils devaient donc réussir. Dès le lendemain ils se mettaient donc à l'œuvre.

Nous laisserons pour un instant la *Liberté* et son personnel pour retourner aux Pamplemousses.

Henry Sheldon, n'eût été le léger remords que lui causait de temps à autre l'abandon de Philip Fairbank, menait, il faut bien le dire, la plus heureuse des existences. M. de Valverde était grand chasseur, tous les jours c'était une partie nouvelle. Comme ils retournaient d'une de ces parties il se trouvèrent nez à nez avec deux individus à face patibulaire, aux vêtements en loques, sauf des bottes toutes neuves qui contrastaient étrangement avec le reste de leur accoutrement déguenillé. L'un des deux était un colosse à face de gorille, l'autre un être chétif à museau de fouine.

—Monsieur le comte, fit ce dernier d'une voix mielleuse, deux pauvres voyageurs... que nous sommes, et qui faisons appel à votre bon cœur... et ils continuèrent sur ce ton pendant quelques instants.

M. de Valverde n'écoutait point tout ce parlage qui l'agaçait, la mine des deux hommes ne lui inspirait aucune confiance. Ils avaient l'air de deux bandits. Cependant, à l'étranger, l'hospitalité se pratique sur la plus large des échelles, elle ne saurait se refuser. La prière de Laura formulée au récit des souffrances des deux pauvres voyageurs était donc inutile.

—Oh ! père, avait dit la jeune fille, gardez ces deux pauvres gens pendant quelques jours. Laissez-les se reposer ensuite vous leur donnerez à travailler de façon à ce qu'ils n'arrivent pas sans ressources à la station de Bienvenue.

M. de Valverde se serait reproché de laisser deux malheureux sans ressources errer à l'aventure. M. de Valverde était certain d'avoir affaire à deux mauvais drôles, deux mauvais sujets... Mais ces méchants gars affirmaient qu'ils étaient brisés, qu'ils avaient faim et soif, dès lors, ils devenaient deux êtres sacrés et l'on se trouvait dans l'obligation de pourvoir à leurs besoins.

—Prends soin de ces deux hommes, dit-il à Zine, qu'ils ne manquent de rien.

Il ajouta tout bas :

—Surveille les... ils marquent joliment mal.

La négresse répondit par un clignement d'yeux expressif qui voulait dire : "Compris."

Et Zine conduisit Louis Dumont et Ernest Lampin dans une case inoccupée. La négresse leur fit servir du pain, de la viande, du vin ; elle s'assura qu'ils pouvaient faire du feu pour se protéger contre les moustiques, et les quitta pour retourner vaquer à ses nombreuses occupations de femme de charge.

M. de Valverde et Henry se disposaient à changer de costume et à prendre une douche, lorsque Laura arrêta son père qui se dirigeait vers son appartement.

—Le courrier de France est arrivé, dit-elle, il y a une foule de lettres de Paris, de Cayenne, que sais-je ?... .

M. de Valverde était dans le hall. Sur un plateau avaient été déposés les journaux et les lettres.

Henry, instinctivement, l'avait suivi. Le jeune homme eut une hésitation et demanda à Laura :

—Et pour moi, il n'est pas venu de lettre de M. Fairbank.

—Il ne vous adresse rien, fit M. de Valverde, ce que je comprends, car il n'a pas lieu d'être satisfait de vous, il m'écrit à moi.

Et le comte lut à haute voix :

" Monsieur le comte,

" Ne m'en veuillez pas, si je me rends auprès de vous pour retrouver ce méchant Henry dont le départ précipité m'a causé tant de peine... C'est de Cayenne que je vous écris... j'ai cru que de cet endroit je pourrais facilement me rendre à l'embouchure de l'Oyapock, et j'ai éprouvé une forte déconvenue. Tout ce que j'ai pu faire pour me rapprocher de vous, c'est de m'embarquer à bord d'une canonnière de l'État, le commandant consentant à me descendre au poste de l'Aprouague, lieu de sa destination. Il me déposera là, et j'attendrai vos ordres, ou vos conseils, pour me faciliter l'accès des Pamplémousses. Si toutefois vous voulez bien être assez bon pour m'y offrir l'hospitalité,

" Votre dévoué serviteur.

" PHILIP FAIRBANK."

—Mais, reprit M. de Valverde, après avoir remis la lettre dans son enveloppe et l'avoir déposée sur le plateau mais il n'y a qu'un moyen, c'est de l'envoyer quérir. En post-

scriptum, M. Fairbank dit qu'il sera certainement rendu au poste de l'Aprouague en même temps que parviendra sa lettre. . . . Je ne vais certainement pas le laisser dans cet endroit où il s'annuiera à périr. Il est encore bien solide votre parrain. . . . il ne doit pas reculer devant une course à cheval. . . .

Henry remercia chaleureusement M. de Valverde, le départ fut fixé pour le lendemain, les deux hommes, accompagnés, devaient partir sans Laura qui restait aux Pamplemousses.

IV

LA BAMBOULA.

Dans les deux "voyageurs" installés par la nourrice dans une case inoccupée on a reconnu, dès l'abord, Isidore Farjot et son colosse d'ami, s'introduisant aux Pamplemousses.

Aussitôt Zine partie, ils se félicitèrent de la facilité avec laquelle on les avait accueillis, et discutèrent sur ce qu'ils avaient à faire.

Dans la soirée Zine revint.

Bavarde comme une pie et flattée de l'attention des deux blancs elle raconta les événements passés, annonça que le comte allait partir dès l'aube pour une station éloignée, et que en l'absence du comte on obtiendrait de la demoiselle la permission de danser la Bamboula.

Zine ne quitta la case que fort tard, elle était enchantée des amabilités des deux blancs. . . ils l'avaient laissé parler tout le temps.

Quand elle fut sortie, Isidore Farjot se précipita sur Valentin Courtade, et lui administrant force secousses.

—Allons ! . . . houcht ! . . . secoue toi ! . . . Bon à rien ! . . . Espèce de goinfre. . . . Dépêchons-nous, le patron doit être prévenu sur l'heure. Vraisemblablement la danse sera pour demain. La négresse a eu raison, il y aura bamboula, mais une bamboula dont elle ne se doute guère.

Ils sortirent de la case et se promenèrent quelques instants sur la partie de l'habitation donnant sur la rivière. Valentin se hissa alors au sommet d'un palmier, et dans les feuilles de celui-ci fit mouvoir une petite torche enflammée qui ne pouvait être aperçue qu'à un loin. Des profondeurs de la rivière la gerbe d'une fusée monta dans les airs.

Le signal des deux bandits avait été aperçu. Ils rentrèrent tous les deux dans leur case, et s'endormirent du sommeil du juste.

Au poste de l'Aprouague, la canonnière de l'Etat, qui avait à son bord Philip Fairbank, était arrivé le matin même. On a toujours du goût pour son premier métier, a dit Voltaire. C'est tout au plus si durant la traversée M. Philip Fairbank avait pu s'empêcher d'obéir au coup de sifflet et de s'élançer à la manœuvre. Enfin, on venait de débarquer, et il remerciait le commandant, un tout jeune lieutenant de vaisseau, des complaisances de celui-ci à son égard.

Pendant qu'ils causaient ensemble un yacht fut signalé, c'était le yacht de Pamplemousses. Une heure plus tard, une heure qui sembla bien longue au vieux Bouscat, le bâtiment accostait bord à quai.

Henry Sheldon sautait le premier à terre.

—Henry ! Henry ! méchant enfant, —s'écria l'excellent Fairbank, les larmes aux yeux —pourquoi m'avoir causé tant de peine.

Et le jeune homme et son vieil ami demeurèrent longtemps embrassés. Philip Fairbank ne pouvait garder longtemps rancune à son enfant chéri. Il s'était bien promis cependant de lui tenir rigueur dès le début, mais à sa vue toutes les bonnes résolutions de sévérité s'étaient envolées à tire d'aile. Après avoir pressé Henry dans ses bras, le vieux Fairbank prodiguait ses remerciements à M. de Valverde.

Après avoir remercié le commandant du poste, après s'être entretenu longuement avec lui, M. de Valverde repartit bord sur bord pour rejoindre les Pamplemousses.

Une fois à bord, Fairbank entraîna M. de Valverde à l'arrière du yacht.

Et alors, ainsi qu'il l'avait fait pour le marquis de Monthéant, Philip Fairbank raconta de point en point l'histoire de Raoul Martray.

—Mais, demanda le comte, M. Dréan, qui est bien, n'est-ce pas, ce célèbre médecin qui poursuivait de ses insupportables assiduités Jane de Monthéant, M. Dréan est à Paris.

— Il a quitté Paris, je le sais. . . . il a prétendu qu'il allait accomplir une mission dans le centre de l'Afrique. . . et je suis certain, sinon qu'il est ici, du moins qu'il y viendra. . . Il ne saurait être tranquille, il ne pourra jouir sûrement du produit de ses crimes, tant que mon pauvre Henry existera. Il ne s'en doute pas, le cher enfant. . . . Je le connais : il courait tête baissée au-devant du danger. Voilà le motif pour lequel je ne lui ai jamais dit un mot du secret de son existence.

La nuit était venue sur ces entrefaites, et Philip Fairbank continuait à entretenir M. de Valverde de son ennemi. Enfin, après un succulent dîner à bord du yacht, et une succession interminable de cigares, on aperçut les feux de l'habitation.

En approchant des Pamplemousses, les passagers du pleasure-boat eurent l'oreille frappée par les détonations répétées, les roulements prolongés des tam-tam. En approchant davantage, on put bientôt distinguer les cris et les chants des nègres et des mulâtres. Des torches étaient agitées en tous sens et éclairaient la danse nationale de toute la population colorée.

— Ah ! s'écria M. de Valverde, avec un geste de mécontentement, Laura est d'une faiblesse inouïe. . . . J'avais pourtant bien défendu que l'on dansât la bamboula pendant mon absence. Tous ces farceurs-là boivent du tafia, se battent, se grisent, et le lendemain, ils ne sont plus bons à rien.

— Je vous avoue cependant, interrompit Henry, que je ne serai pas fâché de voir cette scène. Il paraît que ces visages bronzés et noirs, à la lueur des torches, offrent un très curieux spectacle et que la bamboula est absolument typique.

M. de Valverde se mit à rire.

— Vous ne verrez rien du tout, dit-il, aussitôt que l'*Aligrette* — c'est le nom du yacht — va être signalée, les torches vont être éteintes et tout retombera dans le calme et dans le silence. Ils savent parfaitement que ces représentations me déplaisent fort ; mais Laura est d'une faiblesse !. . . . On peut lui demander tout ce que l'on voudra, elle donnerait les Pamplemousses par bribes et par morceaux. Effectivement, sitôt que l'*Aligrette* eut doublé la Pointe aux moustiques, pour pénétrer dans la rivière, le calme se fit, les torches s'éteignirent. Mais quelques instants plus tard au moment où le yacht rangeait le débarcadère de l'habitation, une clameur effroyable monta dans les airs. Et aussitôt les torches furent rallumées et des nègres effarés se mirent à courir de tous les côtés.

— Un malheur est arrivé, fit M. de Valverde en sautant à terre et en se dirigeant en courant vers les Pamplemousses, — suivez moi messieurs ! Je ne sais ce que ce peut être mais certainement il y a un malheur.

En quelques secondes M. de Valverde et ses compagnons eurent atteint la grande pelouse faisant face à la maison. Il essaya d'élever la voix, mais personne ne l'écoutait, les nègres affolés continuaient à courir. Enfin, au passage, il happa un jeune mulâtre, lequel poussa un cri de frayeur en le reconnaissant.

— Maître !. . . . Maître !. . . . bégaya-t-il en claquant des dents, Zézelle !. . . . ah mon Dieu ! Zézelle !. . . .

Ses dents claquaient, impossible d'en tirer d'avantage. Henry, mu par un pressentiment funeste, courait vers la maison, suivi de Fairbank.

Il fut arrêté par un groupe de domestiques et de servantes qui poussaient des exclamations de terreur. Au milieu du groupe, une femme noire. . . . C'était la malheureuse Zine inanimée. Au-dessus du sein droit, la négresse avait reçu un coup de couteau, une estafilade énorme, et elle perdait tout son sang.

M. de Valverde et Henry s'élançèrent alors. Ils pénétrèrent dans l'habitation.

La chambre de Laura était vide !. . . . Le lit n'était pas défait. . . . Mlle de Valverde avait été enlevée !

— Trop tard ! murmura Philip Fairbank lorsqu'il fut bien avéré que la jeune fille ne pouvait se trouver dans aucune autre pièce de la maison, trop tard !. . . . Je suis arrivé trop tard. . . . C'est encore ce misérable qui a fait le coup !. . . .

Cependant, grâce à des ablutions d'eau froide, Zine revenait à la vie. . . . Le coup de couteau, fort heureusement, avait glissé le long de la clavicule, la blessure était plus effrayante à voir que dangereuse. On put alors avoir des détails de l'enlèvement.

Zine raconta, à mots entrecoupés, que le soir venu, la journée terminée, Mlle Laura avait donné la permission de danser la bamboula, pendant la danse, la nourrice allait et venait dans la maison, tout à coup elle avait entendu un cri.

Elle avait reconnu la voix de Laura. S'élançant en appelant au secours, elle s'était

heurtée à deux hommes qui enlevaient la jeune fille, on lui avait enveloppé le visage dans un voile, on l'avait entortillée dans une couverture, pour étouffer ses cris et paralyser ses mouvements. Deux hommes suivaient. Elle avait reconnu l'un d'eux... c'était Prospero Guarda!...

— Ah ! l'infâme — s'écria M. de Valverde, quand je l'ai trouvé, j'aurais dû lui casser la tête !

Philip Fairbank murmura.

— Il doit y avoir du Dréan là dessous, dit-il, je reconnais sa main dans ce nouveau crime, on a enlevé votre malheureuse fille, parce que l'on cherche à frapper Henry, et que l'on espère qu'en se mettant à la recherche de sa fiancée il se livrera lui-même.

— Où chercher, où courir, s'écria le père désespéré en se tordant les mains ?... .

Cependant, Henry continuait à réunir de tous côtés des renseignements. Ils étaient presque nuls. Il était évident que les deux individus, reçus la veille, ne s'étaient introduits aux Pamplemousses que pour préparer le crime. Où se rendaient-ils ? Où avaient-ils caché Laura ?... .

Pour Henry ils n'avaient enlevé la jeune fille que pour pouvoir rançonner M. de Valverde.

Celui-ci, était donnée la nature basse et vile du métis, se demandait si la vie de son enfant n'était pas en danger, et si Prospero n'assouvirait pas contre elle sa vengeance ?....

De son côté Philip Fairbank n'était pas inactif, en furetant partout pour trouver un indice, il entendit un gémissement, il se précipita, c'était la malheureuse Chloé, liée et baillonnée, elle gémissait à fendre l'âme.

Aussitôt délivrée de ses liens elle se jeta aux pieds de son maître et raconta la trahison en sanglotant. Elle donna un indice précieux : Don Prospero était à la station de Bienvenue.

En un instant, les trois hommes furent prêts à partir.

Tous les serviteurs de la maison briguaient l'honneur de se joindre à leur maître. M. de Valverde n'en prit qu'un avec lui, un nègre nommé Jupiter, particulièrement adroit et robuste.

Quelques instants plus tard tout était prêt. Les nègres faisaient embarquer les chevaux à bord d'un radeau transformé en bac. Les bêtes, des chevaux de la Plata, durs à la fatigue, ignorant la crainte, ne firent aucune difficulté. A peine frissonnèrent ils lorsque d'énormes têtes de sauriers sortirent de l'eau, faisant claquer leurs machoires à l'odeur de la chair fraîche. Une fois débarqués, en selle : Jupiter prit la tête. Il connaissait la route menant de la côte à la station. A côté de lui galopait Spring, une chienne anglaise de grande taille, blanche et feu, à longues soies, qu'adorait Laura et qu'on avait emmenée sur les instances d'Henry. La jolie bête devait certainement découvrir la piste de sa chère maîtresse. Derrière Jup, Henry, M. de Valverde le priaient constamment de se contenir, pour ne pas gêner les recherches du nègre, grand chasseur, habitué aux courses dans les bois et employé comme piqueur en quelque sorte par le comte dans ses expéditions contre les fauves... . Et, à cette heure, ne s'agissait-il pas d'une chasse ! l'homme n'est il pas parfois le plus féroce de tous les animaux ! Pour l'instant, les recherches étaient impossibles, il faisait encore nuit noire ; on ne devait apercevoir une trace qu'au petit jour... . et plus de deux heures encore s'écouleraient avant la pointe des premières lueurs.

Enfin ce jour tant désiré apparut. De la rivière monta une vapeur blanchâtre et épaisse qui cacha à tous les yeux ses rives touffues et ensevelit les bois et la route sous un brouillard intense.

Il fallait attendre encore. Mais le soleil déchira promptement ces nuées et le ruban pierreux put être distingué. Jupiter, les yeux étincelants, cherchait à relever la trace. Pendant longtemps, tous ses efforts furent infructueux, on cheminait sur un chemin caillouteux qui n'avait dû garder aucune empreinte, mais bientôt la route devint poussiéreuse et le nègre poussa une exclamation de joie continue.

— Tu vois quelque chose Jup ? lui demanda son maître d'une voix anxieuse.

Oui, maître, quatre hommes ont passé ici il n'y a pas longtemps.... Ce sont des blancs.

La piste était trouvée et fut suivie chaudement, on était près de Bienvenue quand un homme apparut en travers du chemin. C'était Bar Heuser.

Tout le monde s'arrêta.

—Je ne me trompe pas,—fit l'homme en s'exprimant en français avec une accent tudesque,—Je ne me trompe pas,—vous êtes les maîtres des Pamplemousses, l'habitation à l'embouchure de la rivière, et vous êtes... à la recherche... de quelque chose ou... de quelqu'un qu'on vous a pris.

En parlant ainsi, l'homme jetait des regards autour de lui, pour être certain que personne ne pouvait entendre ses paroles.

M. de Valverde s'avança.

—C'est moi le maître de l'habitation, dit-il,—et on m'a enlevé ma fille.

—C'est bien cela,—fit l'homme, avec une grimace satisfaite,—c'est bien cela. Je me doutais bien que ce paquet là, c'était une femme... Et si je vous dis où elle se trouve, que me donnerez-vous?... Parce que l'on dit c'est ça, avant, et après, on ne s'en souvient plus.

—Tu auras ce que tu voudras,—répliqua vivement le comte.

—Je veux deux mille francs d'abord, et ensuite je veux encore autre chose, mais je vous le dirai tout à l'heure, quand j'aurai parlé.

M. de Valverde étendit la main :

—Je te jure sur mon honneur que tu auras tes deux mille francs en te présentant aux Pamplemousses.

—Bien!—fit l'homme,—c'est entendu... Alors, vous allez me suivre, et vous entrez avant moi... Même, vous me défendrez contre l'autre, s'il lui prenait fantaisie de recommencer le même coup... Oh! ce n'est pas loin... On a dû caser la dame à l'abri dans cette maison...

Et de son bâton, il désignait l'enseigne de la Liberté, qui s'apercevait à une certaine distance.

Jupiter et M. de Valverde avaient mis pied à terre, suivis d'Henry et de Fairbank.

Et précédés par l'homme qui n'avancait qu'avec une précaution extrême, ils entraient tous à la taverne de la *Liberté*.

Dame Carita était sur pied, aimable et souriante.

Mais cette amabilité et ces sourires cessèrent lorsqu'elle aperçut Barnabé Heuser.

Ce fut lui qui porta la parole.

Il prit un revolver à la ceinture de Philip Fairbank, et lentement :

—Ecoute, Carita, si tu ne veux pas nous ouvrir les portes, si tu ne veux pas nous dire où est la demoiselle, je te jure... sur l'honneur!... que je te casse la tête comme à unealebasse vide! Tandis que si tu veux bien prendre parti pour le gentleman, dont on a enlevé la fille... Comme je toucherai une bonne récompense, je la partagerai avec toi.

Le visage plissé de Carita prit une expression de contrariété.

—Mais, dit-elle,—cherchez!... Vous pouvez chercher, rien ne vous en empêche. Je ne sais que vous a dit Bar Heuser, je n'ai pas entendu parler de jeune fille...

M. de Valverde voyait bien que l'argent devait être souverain maître en cette circonstance.

—J'ai promis deux mille francs à cet homme,—dit-il à Carita,—je double la somme si mon enfant n'est à l'instant rendue.

Carita eut cette fois un mouvement de tête révélant son mécontentement. Evidemment, elle avait touché d'une première main comme recéleuse; elle eût bien désiré, d'un autre côté, palper la forte prime offerte par M. de Valverde. Elle ouvrit donc les portes pour témoigner tout au moins de sa bonne volonté. On eut beau fouiller en compagnie de Spring les trois salles de la *Liberté*, la chambre de Carita, les caveaux, les bâtiments adjacents, il fut impossible de trouver une trace quelconque de la présence de la pauvre Laura.

La jeune fille avait disparu.

V

SAN-LORENZO

Laissant le père désespéré, ainsi qu'Henry, fouiller inutilement la *Liberté*, et chercher tout au moins un indice, c'est aux pas de Mlle de Valverde que nous allons nous attacher. Aux Pamplémousses, le long du jour, Laura était occupée à ne rien faire, ainsi que les jeunes filles créoles passent en général leur temps. C'était Zine elle-même qui était venue lui demander la permission de la bamboula, et elle l'avait accordée aussitôt, ne refusant jamais rien à ses serviteurs.

Appuyée sur le balustre, elle les regardait dis'raitement se livrer à leurs ébats, songeant au bonheur qu'elle allait éprouver à revoir le cher M. Fairbank qu'elle aimait de tout son cœur ; n'aimait-elle pas tout ce qui touchait à son bien-aimé ! Cependant les moustiques devenaient gênants.

Elle voulut rentrer dans sa chambre pour prendre un voile et se protéger contre leur piqûre. Au moment où elle quitta la verandah, la fenêtre se referma brusquement, et elle se trouva en présence de l'un des hommes auxquels, sur ses instances, son père avait accordé l'hospitalité. Elle n'eut pas le temps de crier, un voile épais s'abattait sur sa tête, tandis que des liens paralysaient tous ses mouvements.

On l'emportait dans une course rapide, on lui faisait traverser la rivière, enfin on l'asseyait sur une mule et les hommes qui l'enlevaient se mettaient en route en pressant le train de la bête et en la suivant d'un pas accéléré. Toute cette scène s'était exécutée sans un mot, et pour dire, sans le moindre bruit. A maintes reprises, le saisissement, la frayeur avaient failli avoir raison de la résistance nerveuse de Laura, plusieurs fois elle avait été sur le point de perdre connaissance. Mais elle s'était énergiquement roidie, faisant appel à tout son courage. Sa pensée courait à son fiancé. Il allait arriver, ainsi que son père, et tous deux se précipiteraient à sa poursuite.

C'est alors, qu'insensiblement, au prix de mille efforts avec une infatigable patience, elle parvint à dégager son bras et atteindre son mouchoir de poche. Cela fait, elle poussa un cri, tout comme si réellement elle se trouvait mal.

Farjot fut lui-même dupe de cette ruse.

—Double brute, dit-il à son ami Courtade, tu l'auras trop serrée, la voilà qui se pâme, la pauvre petite chatte. C'est que ça n'est pas nécessaire de lui faire tourner de l'œil.

Valentin Courtade, avec un grognement, avait desserré les foulards qui enveloppaient le visage de Laura. Elle avait la bouche libre. De ses petites dents, elle parvint alors à couper un petit morceau de son mouchoir, et le laissa tomber sur la route. De la même façon elle en jeta plusieurs autres. Personne, du reste, ne s'était aperçu de sa ruse, Isidore Farjot avait même répété à diverses reprises : Elle est sage comme une image.

C'est ainsi que l'on était arrivé à la station de Bienvenue et que l'on avait descendu Laura, la portant dans l'une des salles de la *Liberté*.

Mais au moment où le colosse l'enlevait du bât de la mule pour la prendre dans ses bras, une voix avait frappé son oreille.

Un homme avait demandé :

—Est ce fait ? . . .

Laura fouillait dans ses souvenirs, elle se demandait où elle avait entendu déjà ce timbre bref, net . . . Elle ne pouvait se le rappeler ; elle le connaissait cependant, elle en était certaine. Mais l'un des hommes vint précipitamment dire quelques mots à l'oreille de celui qui attendait la petite troupe. Alors ce furent des conciliabules, on chuchotait, l'homme dont elle avait reconnu la voix, sans pouvoir la préciser, semblait donner des ordres à voix basse. Enfin, une détermination fut prise. Le colosse enleva de nouveau Laura dans ses bras et la porta jusqu'à une autre mule que l'on tenait en main devant la porte. Laura, à la rapidité de son allure, reconnut bien vite que ce n'était pas la même monture. Pourquoi ce départ précipité ? Evidemment on était à la poursuite des ravisseurs. Laura recommanda son âme à Dieu, lui demandant sa prompte délivrance. Puis elle s'évanouit. Elle ne s'était pas trompée. Les ravisseurs venaient d'être prévenus qu'on leur donnait la chasse.

Courniol, qui accompagnait Prospero et les deux bandits, avait été laissé en arrière-

garde, pour reconnaître de l'autre côté de la rivière, les dispositions qui seraient prises par M. Valverde et ses compagnons. Et il avait vu de loin les préparatifs du radeau, les chevaux que l'on amenait sur la berge. Il accourait aussitôt, ayant tout au plus une heure d'avance sur les cavaliers.

A cette nouvelle, Prospero avait proféré les plus épouvantables blasphèmes. Au plus vite, il fallait déguerpir, se jeter en plein territoire brésilien, au lieu de demeurer sur la frontière, au milieu d'un centre minier où se trouvaient nombre de Français qui pourraient peut-être prêter main forte à un compatriote. En tout cas, on ne savait pas ce qui pouvait arriver. En quelques secondes Prospero et le vicomte de Morency se consultèrent. Il fallait une autre mule. Un mineur réveillé en sursaut prêta la sienne pour un large prix. Et en route. Cette fois le vicomte et le professeur accompagnaient l'expédition.

Le premier plan des ravisseurs avait été d'emmener Laura chez un bandit qui vivait non loin des Pamplémousses, ensuite d'attirer le comte et Henry dans un piège et de les assassiner. La chaude poursuite dont ils étaient l'objet ne leur permit pas de réaliser ce plan. La petite troupe était arrivée à un endroit où le chemin faisait un coude, sur la gauche les broussailles laissaient voir un mur en pisé, qui s'étendait au loin, droit sans une courbe se perdant au milieu des bois. On eût dit un parc immense.

Un aboi prolongé qui se fit entendre dans le lointain fit tressaillir les cavaliers, ce cri leur apprenait qu'on était sur leur piste. Le métis s'approcha de Jules Dréan et à mots entrecoupés, il expliqua quelque chose au vicomte, sans doute c'était épouvantable car sa physionomie exprimait l'horreur, et à diverses reprises il secoua négativement la tête.

— Il n'y a que ce moyen-là, cependant insista Prospero, et c'est au plus vite que nous devons nous décider.

— Faites comme vous l'entendrez, finit par répondre le vicomte, après une dernière hésitation.

Nous allons savoir tout à l'heure quel épouvantable projet avait germé dans l'esprit infernal du métis.

Un aboi, plus fort, plus prolongé, termina toute irrésolution.

Tout à coup Laura fut enlevée dans les bras du colosse.

Jules Dréan monta alors sur la crête du mur et attirant la jeune fille à lui, la laissa glisser dans le parc après lui avoir fait franchir la crête. Mais dans l'effort qu'il fit, il perdit l'équilibre, chercha vainement à se raccrocher aux lianes qui couronnaient la couche maîtresse de pisé et finit par rouler lourdement sur le sol. . . . Laura se trouvait bien à l'intérieur du parc, mais lui, il y était aussi. Lui, si brave d'ordinaire, il ne put réprimer un frisson. . . . Se dressant sur ses pieds, il essaya de remonter immédiatement à la même place. La chose était impossible, la crête se trouvait trop élevée à cet endroit.

— Suivez le mur, lui dit de l'autre côté, la voix de Prospero, vous trouverez à quelque distance un éboulement qui diminue la hauteur, vous pourrez passer par là. . . . Courez, courez, je vous suis. . . . mais dépêchez-vous.

Cependant, la cessation de tout mouvement, la froideur de la terre, avaient ranimé la jeune fille qui n'entendant plus aucun bruit, se mit en devoir de se débarrasser des ceintures de soie et des foulards qui paralysaient ses mouvements et lui voilaient la vue.

Où était-elle ? . . . Au milieu d'un bois, d'un vaste parc entouré de murs. . . . Ce parc était cultivé et entretenu, car elle apercevait, au travers d'une feuillée épaisse, une allée sablonneuse. Elle n'était point à une distance énorme de son point de départ, quelques lieues la séparaient seulement des Pamplémousses, et elle ne connaissait point ce parc, si spacieux, si bien soigné, qui appartenait évidemment à une importante habitation.

Qu'allait-elle faire ? . . . Demeurer à la même place, attendre l'arrivée de son père et d'Henry ? . . . Mais n'avaient-ils point de nouveau perdu sa trace ? . . . Elle commençait à le craindre, rien ne troublant autour d'elle un silence de mort. . . .

Cependant l'immobilité et l'incertitude lui devenaient insupportables. . . . A tout prix elle voulait savoir où elle se trouvait. Elle commença donc à s'avancer avec précaution au milieu des branches et atteignit l'allée sablonneuse qu'elle entrevoyait à une courte distance. Cette allée, elle la suivit à pas lents, pendant un certain temps. . . . Alors, elle voulut revenir sur ses pas, mais elle s'égara, ayant atteint un carrefour où plusieurs lignes s'entrecroisaient.

Cette fois, le désespoir s'empara d'elle ; perdant force et courage, elle alla tomber sur un banc de gazon et pleura amèrement. Un bruit lui fit lever la tête.

A travers la feuillée elle pouvait distinguer un homme s'avançant vers elle.

Enfin, il émergea du rideau du feuillage qui lui dissimulait la figure. Cette fois il se présentait de face !

Et alors, des lèvres contractées de Laura s'échappa un cri de terreur !... Un cri d'angoisse et d'agonie !...

Le visage de l'homme était dévoré à demi par un épouvantable cancer. Cet homme, c'était un lépreux !... Un pianiste !

Oh ! Laura savait maintenant où elle se trouvait, dans quel enfer Prospero l'avait plongée !... Elle se trouvait au Lazaret de San-Lorenzo !... Cette fois elle était bien perdue !... perdue à jamais pour Henry !... On pouvait entrer à San-Lorenzo, mais on n'en sortait jamais !... La mort elle-même ne vous délivrait pas !... San-Lorenzo avait son cimetière.

Au cri poussé par Laura, le pianiste avait levé la tête, cherchant de tous côtés... Il titubait en s'avançant... Il était horriblement ivre... Il se dirigeait vers le buisson où la jeune fille avait cherché un refuge... En écartant les branches il la découvrirait il porterait la main sur elle, cette main qui pouvait donner la mort !... pis cent fois que la mort... le *pian* ! !

Alors elle fit appel à son courage et s'élança à corps perdu dans l'allée.

Mais l'homme l'avait aperçue.

Et il poussa un cri de joie !...

— Ah ! ah ! ah !... répétait-il, d'une voix alourdie par l'ivresse... Ah ! ah ! ah ! un fem bekké (une femme blanche !) Bon ! ça !....

Et il se mit à sa poursuite

L'horrible ivrogne courait vite ; malgré ses embardées causées par le tafia, il gagnait du terrain.

Alors inconsciemment elle se mit à appeler de toutes ses forces : Henry !... : Mon père !... Père !... Henry !...

Un aboi aigu répondit à ce cri de détresse... Elle prit la direction de la voix de Spring, car s'était bien elle la vaillante bête... En même temps, elle aperçut le mur du parc. L'ivrogne courait toujours, il n'était plus qu'à dix pas d'elle... et la distance se rapprochait encore... Déjà Laura sentait son souffle empesté, déjà elle entendait sa respiration sifflante !...

— Henry !... Père !... Henry ! cria-t-elle encore deux fois...

Une détonation !... Et le lépreux étendant les bras, tomba lourdement face en terre !... Il était temps... Laura épuisée allait s'abattre sur la poitrine d'Henry...

— Vite !... vite !... ordonnaient MM. de Valverde et Fairbank, dont on voyait les têtes anxieuses apparaître sur la crête du mur, vite ! notre détonation va attirer du monde, et nulle puissance humaine ne pourrait vous arracher de San-Lorenzo...

Jupiter déliait la longue ceinture de soie qui lui entourait les reins, et enlevait la jeune fille défaillante des bras d'Henry pour lui faire franchir une dernière fois le mur maudit qui la séparait de la liberté, c'est-à-dire de la vie.....

Il nous reste à expliquer comment M. de Valverde et ses compagnons étaient arrivés juste à point pour sauver la jeune fille. Deçus par les traces laissés à dessein par les furtifs, la petite troupe du comte avait d'abord suivi une fausse piste, quand les signes cessèrent subitement.

En désespoir de cour la chienne fut laissée libre, et après quelques hésitations, elle revenait à l'endroit où la mule avait été amenée à travers bois jusqu'au mur de San-Lorenzo.

M. de Valverde ne voulait point croire à tant d'infamie !... Le malheureux père, désespéré, ne trouvait plus la force d'articuler une parole... Il n'osait répondre aux questions précipitées d'Henry, qui ne pouvait comprendre le désespoir du comte. Il voulait franchir le mur, ou mieux encore faire le tour, arriver à l'habitation car ce parc, disait-il, devait toucher à nne habitation, et réclamer Laura les armes à la main. Jup lui-même baissait la tête, le comte avait porté un doigt à ses lèvres, lui faisant signe de loin de garder le silence. Ils se disposaient cependant à franchir le mur, oh ! le brave Jup lui-même, qui frissonnait au nom seul de San Lorenzo, ne reculait point à cet instant.

Mais où chercher?... Car le parc du Lazaret était immense. Le comte se posait cette question, lorsque les appels désespérés de Laura vinrent frapper leurs oreilles.

Henry s'était élancé sur la crête du mur... Et il avait abattu l'homme au moment où le misérable allait mettre sa hideuse main sur la jeune fille. La joie pleine ne saurait se décrire. Laura ne quittait les bras de son père que pour prendre place entre ceux d'Henry.

Et moi, — fit le vieux Fairbank, — on ne m'embrasse pas, moi?... J'ai pourtant bien fait courir ma vieille carasse à votre poursuite....

Hélas ! cette joie devait être de courte durée. Au moment où Henry mettait Laura en selle pour reprendre le chemin des Fauplemouses, des coups de feu partirent à courte distance.

Les bandits s'étaient rejoints et à un signal de Prospero, ils commençaient à décharger leurs carabines sur le petit groupe de cavaliers. À la première détonation, Henry s'était élancé, faisant un rempart de son corps à sa fiancée.

— Derrière les chevaux ! — commanda le comte, abritez vous derrière les chevaux !....

Il n'acheva pas, une balle venait de lui traverser la gorge. Chancelant sur sa selle, il tomba défaillant dans les bras de Jupiter. Henry s'était avancé, n'écoutant que la rage qui l'animait, le désir de venger l'homme qu'il allait bientôt appeler son père. Prospero ne se contenait plus de joie... il voulait jouir de sa victoire... il voulait voir le corps de son ennemi, si bien qu'il se montra, sortant à découvert du taillis. Cette imprudence lui fut fatale. Henry l'ajustait déjà, et lui logeait à cent mètres une balle en pleine poitrine. Le bandit tomba en étouffant un blasphème. Isidore Farjot se précipita à son tour, aidé de Courtade, mais en ayant soin de se mettre à plat ventre pour se tenir à l'abri de la carabine de leur redoutable adversaire. Les deux forçats ne songeaient d'ailleurs nullement à riposter. Prospero tombé, ils étaient sans chef... Et ma foi, leur animosité de combattants cessait à l'instant même, Isidore ne s'avancait vers le métis que pour le dépouiller immédiatement... Il avait visé certaine ceinture renfermant la fortune du mulâtre, en belles piastres reluisantes, en douros étincelants, et sans scrupule il se l'appropriait, en disant à Courtade :

— Pour nous deux.

Prospero n'était point mort, il se tordait sur le sol ; se voyant dépouillé par ses alliés, il essaya de se défendre et mordit l'une des mains d'Isidore.

— Il est méchant, ce citron-là, — fit Farjot. — Faut se faire une raison que diable ! puisque tu vas crever, autant nous les héritiers que d'autres... Tu ne comprends pas ça ?

Le métis cherchait toujours à ravoir sa ceinture, il hurlait à la fois de douleur et de rage. Valentin Courtade, charitablement, lui ferma la bouche d'un coup de crosse.

Quelques buissons courts cachaient les bandits aux yeux d'Henry et de Philip Fairbank, accouru pour prêter secours au premier. Tous deux revinrent à M. de Valverde.

Laura, éperdue, était agenouillée auprès de son père, Jup soulevait la tête du blessé..

Une expression de calme, de satisfaction se lut sur le visage du blessé. Ses yeux s'éclaircirent.... La mort venait....

— Henry, dit-il, d'une voix ferme... je vous la donne....

S'adressant alors à Philip Fairbank.

— Veillez sur eux....

Une convulsion l'agita encore.... et ses yeux se fermèrent à jamais.

VI

JUGMENT DE DIEU

C'est dans un élégant salon de l'avenue de Sablonville que nous introduisons le lecteur, environ deux mois après les événements qui précèdent. Henriette Servin, devenue Mme Martray, et se faisant pompeusement appeler Mme de Bancourt est assise sur un pouf, la tête dans les mains, en proie à une contention profonde. Personne ne pourrait croire que c'est une créature jeune encore, jolie et riche à plusieurs millions, le rêve de toute sa vie ; ses traits sont tirés, contractés ; en quelques semaines ses cheveux si noirs se sont parsemés de nombreux fils d'argent. Elle a considérablement maigri, et cet amaigrissement du visage et des mains laisse voir maintenant de nombreuses rides. À diverses

reprises, ses yeux se sont levés sur la pendule. Elle attend avec impatience. Enfin le gong de l'hôtel résonne, c'est un visiteur. Les domestiques ne prennent pas la peine d'annoncer, c'est évidemment l'ami !... le mauvais génie de la maison...

En effet, la porte s'ouvre, et le docteur Dréan apparaît. Lui aussi, il a changé !... terriblement même. Le soleil des tropiques ne lui a certainement pas été favorable. Son teint a jauni, ses lèvres se sont amincies encore. Un feu intense couve dans ses orbites creusées... Un observateur attentif reconnaîtrait que le docteur Dréan est en proie à une rage continue, une rage furieuse, que rien ne saurait calmer et qui le dévore sans cesse. Est-ce seulement l'échec qu'il a subi aux Pamplémousses qui le met dans cet état ?... Est-ce la victoire remportée par Jean Bouscat ; Henry, sain et sauf, rentrant en France et lui, Jules Dréan, obligé de quitter l'Amérique :

Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris !

Toujours est-il qu'il n'est plus le même, le sceptique Jules Dréan, sûr de lui, à la mine hautaine et insolente, à l'humeur sarcastique, il a l'air indécis et inquiet, il hésite, ses phrases sont hachées, sans suite ; on dirait qu'il est tremblant, et en proie à une fièvre constante, à une profonde terreur !

— Eh bien ?... lui demanda Mme de Bancourt, sitôt qu'il eut franchi le seuil du petit salon.

— Eh bien ! répliqua-t-il en se laissant tomber avec découragement sur un siège, ils sont à Paris, où, je n'en sais rien. Mais j'ai vu entrer cet infernal Bouscat et... l'autre... à l'hôtel de Monthéant, où Mlle de Valverde est depuis une semaine.

— Vous deviez bien penser qu'ils se suivaient... Et maintenant, ajoute-t-elle, en le regardant fixement dans le blanc des yeux, que comptez-vous faire ?...

— Eh ! que voulez-vous que je fasse, répondit-il en agitant les bras, que faire maintenant ?... de quelles armes se servir ?

— Mais alors !... nous sommes perdus !... Perdus ! entendez-vous !... Perdus par vous !...

— Ah ! le soit nous poursuit ! continua-t-elle en tendant le poing au ciel, savez-vous ce que vient de me demander Blanche, ma fille, avant votre arrivée ? Eh bien ! elle est folle !... littéralement folle... de M. Henry Sheldon... de celui qui l'a sauvée des flammes !... Elle me poursuit obstinément chaque jour, en m'adjurant de retrouver la famille de ce jeune homme !... Elle ne peut comprendre comment il ne s'est point présenté dans cette maison... Elle veut le revoir à tout prix... ou elle entrera, affirme-t-elle dans un couvent.

Jules Dréan haussa les épaules.

— Propos de jeune fille, répliqua-t-il avec dédain

— Ah ! vous croyez cela !... Vous voilà bien, avec votre égoïsme ! vous qui n'avez jamais aimé personne !... Eh bien !... cette enfant meurt d'amour !... Entendez-vous !... Miss Schaw me disait hier encore qu'elle ne la reconnaissait plus ! Oui, la malheureuse enfant, elle est hantée par son idée fixe, et elle est très capable d'en mourir. Quant à Félix, il devient complètement fou !... La nuit, il se réveille en poussant des cris perçants. Voulez-vous me dire ce qu'est devenue ma vie entre ces deux êtres ?...

— Tout cela passera, fit Dréan, et il fronçait le sourcil, tandis que son visage prenait une expression sinistre, — tout cela n'est rien et il peut vous arriver cent fois pis encore. Ce qui est plus grave, c'est que nos ennemis, plus forts que jamais, sont en face de nous.

— Eh ! qu'allez-vous faire ?

— Je ne sais, je cherche... et je trouverai... il le faut... Quand même nous devrions dépenser une forte somme, il faut arriver à être libre... à ne pas avoir au-dessus de notre tête une catastrophe constante menaçant de nous écraser. Il faut que je parle à Félix à ce sujet.

Et le docteur se dirigeait vers la porte.

— Vous n'obtiendrez rien de lui, fit Henriette, je vous répète qu'il devient complètement fou. Il n'y avait que Blanche... et Blanche, maintenant absorbée par cet amour impossible qui s'est emparé d'elle, se montre à lui, triste, désolée... de telle sorte que cette maison est devenue un enfer.

— Eh ! bien, je-le reverrai un autre jour, dit Jules Dréan, en ouvrant la porte pour sortir. A ce moment, la martyre passait. . . . On la soumettait à cette torture quotidienne, suite de heurts, de secousses, de cahots, que l'on appelait la conduite à la promenade. Le docteur se recula vivement, et attendit qu'elle fut passée pour sortir.

Le domestique suivait son tour habituel, il prenait, par la première voie, l'avenue de Sablonville.

Tout à coup il s'arrêta net. Il était arrivé à une certaine distance du banc.

— Eh bien ! Je ne me trompe pas, il y est mon type. . . . Faut regarder sur le sable. . . Juste j'aperçois le papier blanc, Paraît qu'il a besoin aujourd'hui de conter fleurette au paquet. Bon, ça. . . . Nous allons pouvoir faire quelques cents de piquet pendant deux heures.

Il se baissa pour ramasser la papillote bien connue et activa le mouvement afin d'arriver plus tôt au bienheureux banc.

— Là, fit-il en soufflant, ça va toujours bien, monsieur. . . . Oui, pas mal, merci ; alors si ça ne vous dérange pas, vous allez me garder. . . la bonne dame, tandis que je vas faire un petit tour, ça fera joliment ma balle.

— Comment donc, mon cher ami, répliqua avec un sourire qui fortement ressemblait à une grimace, Jean Bouscat plus Philip Fairbank que jamais, c'est-à-dire vêtu en bon bourgeois à l'américaine, comment donc ! il en sera ainsi que les autres fois, et cela avec le plus grand plaisir.

Le domestique ne se le fit pas dire deux fois. . . . il fila sans retourner la tête. . . . les cents de piquet et les litres à douze qu'il avait en perspective lui donnaient des ailes.

Alors, Jean Bouscat fit un signe, agitant son chapeau, tandis qu'il disait à la pauvre paralysée :

— Enfin ! ma chère maîtresse, je vous ai, vous voilà !. . . . et je vais vous arracher sur l'heure des mains de ces monstres !. . . . Ah ! j'ai bien tardé !. . . . Je me le suis reproché, mais ce n'est pas ma faute, allez !. . . . Je vous l'ai dit il y a deux jours. Henry accourait !. . . . Pâle comme un mort, le pauvre enfant. . . . Depuis deux heures seulement Jean Bouscat lui avait raconté et le secret de sa naissance, et le crime qui l'avait privé de sa mère.

— Ah ! pourquoi !. . . . pourquoi !. . . . répéta-t-il en se tordant les bras, tandis que des larmes inondaient son visage, pourquoi ne m'avoir point parlé plus tôt ? J'ai abandonné ma mère et ses bourreaux !. . . . Je suis un fils dénaturé.

Bouscat ! l'avait rassuré, consolé. . . . Grâce à Dieu, ils avaient maintenant des amis puissants. . . . Le marquis de Monthéant leur donnait aide et assistance, et cela dans la mesure la plus large. C'était le marquis qui avait prêté à Bouscat et à Henry ce landeau énorme s'avancant à cet instant dans l'avenue déserte. Henry s'était arrêté devant la petite voiture où la pauvre Mme Martray gisait immobile et inerte.

Et il répétait en joignant les mains, ne pouvant trouver d'autres paroles :

— Mère !. . . . Pardon !. . . . Pardon !. . . .

Une rougeur intense avait envahi le pâle visage de la paralysée. Ce sang affluant aux joues, était le seul signe prouvant que l'intelligence n'avait point abandonné la créature.

— Vite, vite Raoul, disait Jean Bouscat, en donnant à son cher enfant son véritable nom, vite. . . . il peut passer quelqu'un et nous devons agir avec rapidité.

Le cocher aux ordres de Bouscat et de Raoul était un domestique de confiance de M. de Monthéant. Raoul monta d'abord dans le landeau ; Jean Bouscat enleva sa maîtresse dans ses bras nerveux et la tendit au jeune homme, qui s'assit à côté de sa mère. Jean Bouscat monta en face d'eux, et fouetta cocher.

L'affreuse petite voiture resta vide, à côté du banc, dans l'avenue.

— Nous allons chez des amis, avait dit Jean Bouscat à sa maîtresse, chez des amis qui nous ont offert l'hospitalité, et là on ne viendra pas vous chercher d'abord. . . . et ensuite on va faire tout au monde pour vous rendre à la santé, à la vie !.

M. de Monthéant avait en effet mis son hôtel à la disposition de Mme Martray.

D'abord il était sûr de ses domestiques. Partout ailleurs la présence de la pauvre paralysée pouvait être révélée à ceux qui avaient tout intérêt à la reprendre. Cependant

le landau en quelques minutes, atteignait l'hôtel Monthéant. A diverses reprises Jean Bouscat avait mis la tête à la portière. Il craignait d'être poursuivi. Entre temps il pressait dans ses grosses mains les doigts frêles et glacés de Mme Martray. Raoul les lui disputait, les couvrant de caresses, cherchant à les réchauffer sous ses baisers. Une femme de chambre, celle de Mme de Monthéant se tenait aux ordres dans le vestibule. On attendait avec anxiété le résultat de l'aventure. Laura, dans ses vêtements de deuil, attendait elle aussi la mère de son bien aimé. A elle aussi Jean Bouscat avait raconté ce long et lugubre drame, et les larmes de l'orpheline avaient coulé pressées et brûlantes. Pauvre femme ! pauvre mère !... Dans ses prunelles fixes semblait briller maintenant une joie divine. Elle n'était pas plus tôt installée dans l'appartement que M. de Monthéant lui avait fait préparer, que Laura se présentait devant elle.

— Oh ! elle comprend bien, affirmait Jean Bouscat, toutes les fois que je lui ai parlé de son enfant, si ses yeux n'ont point bronché, si ses membres sont demeurés immobiles, toujours le sang est monté au visage, toujours elle a rougi... Et cela se voit si bien sur ses joues pâles... Cela se vit en effet cette fois encore, lorsque Raoul prit par la main sa fiancée et que tous deux s'agenouillèrent devant la pauvre martyre...

Une teinte de pourpre envahit son visage jusqu'aux tempes, et ses yeux se voilèrent de grosses larmes.

— Ma mère ! disait Raoul, ma mère chérie, ma mère bien-aimée que j'ai abandonnée si longtemps, je sais que vous m'entendez !... Je sais que vous me comprenez !... Dans le fond de votre cœur bénissez vos deux enfants, voici la compagne que j'ai choisie...

M. de Monthéant entraînait sur ces entrefaites. Il était accompagné d'un homme jeune, à l'air grave, vêtu de noir, cravaté de blanc, physionomie sympathique, vieilli avant l'âge par l'étude.

C'était le docteur Chauffreau.

Il n'eut pas de peine à reconnaître l'état d'énervernement dans lequel on avait mis celle qu'il regardait déjà comme sa malade.

— Je veux bien tenter l'impossible, avait-il dit à M. de Monthéant, seulement il faut que cette malheureuse créature soit chez vous... à portée de ma main... Si ce que vous me dites des gens qui la séquestrent est exact, et j'ai tout lieu de croire que l'on n'invente pas des infamies, il me serait impossible d'imposer mes soins... On ne la ferait point disparaître, on ne prendrait même pas cette peine. On se contenterait de l'assassiner... Et ce crime-là, vous pouvez en être certain, ne sera jamais poursuivi. Il faut si peu de chose, aujourd'hui sans doute, pour supprimer le peu qui reste de cette créature misérable.

Dès l'entrée du docteur, ainsi que nous venons plus haut de le dire, celui-ci s'était aperçu de l'impression produite sur Mme Martray par cette scène attendrissante, ces deux enfants, s'agenouillant devant elle, et semblant lui demander sa bénédiction qu'elle était impuissante à leur donner.

— Mais, vous voulez donc la tuer, s'écria-t-il... Pas d'émotions !... Je vous en supplie, pas d'émotions, la pauvre créature n'en a que trop subi.

Et ce jour-là même il se mettait à l'œuvre, soumettait le malade au plus énergique des traitements électriques...

Cependant la nouvelle de l'enlèvement avait produit une véritable révolution à l'hôtel de Sablonville. Le domestique était revenu avec la voiture vide. Le misérable ne disait bien entendu qu'une partie de la vérité. Il affirmait qu'il ne s'était écarté que quelques instants et qu'en revenant auprès de la petite voiture, il l'avait trouvée vide. Le docteur Dréan, mandé en toute hâte, accourait à l'hôtel. Dès les premiers mots, sa colère éclata, le domestique le regardait effaré, se demandant si le docteur n'allait réellement pas le tuer.

A son avis, il fallait payer d'audace, prévenir en premier lieu la police sous sa protection. Ne fallait-il pas prendre les devants. Personne ne songerait jamais à accuser le docteur, pas plus que ses bons amis de l'avenue de Sablonville ; de braves cœurs qui pendant tant d'années avaient pris à leur charge leur parente infirme. Et c'est ce que fit sur l'heure Jules Dréan. Il porta plainte. La Préfecture se mit en mouvement. Dans les journaux, sous le titre : *L'affaire de l'avenue de Sablonville*, paraissait une

nouvelle à sensation. On annonçait un enlèvement des plus mystérieux, attendu que la personne enlevée était une pauvre créature paralysée depuis bien des années.... De tous côtés on se perdait en conjectures. Le fait donnait lieu aux racontars les plus fous, aux histoires les plus invraisemblables.

Une enquête était ouverte, malheureusement, jusqu'alors, ainsi que la plupart des enquêtes, elle n'avait donné aucun résultat.

Toutes les recherches de la police demeuraient infructueuses.

.....

A quelques jours de cette scène pathétique, Philip Fairbank, le marquis et Henry Sheldon étaient sur le point de rentrer après une promenade prolongée, où il avait été beaucoup question du Dr Dréan. Il y avait foule aux alentours de l'hôtel causée par un embarras de voitures, ce qui sépara nos amis pour un instant.

—Tiens ! demanda Bouscat au moment où le marquis le faisait entrer sous la porte cochère, où est Raoul ?....

Vainement ils cherchèrent. Plus de Raoul. Le jeune homme, se faufilant à travers les rangs de la foule, avait disparu.

Où courait-il ?

Avenue des Champs-Élysées.... chez le docteur Dréan.... C'était là le plus pressé. Il ne voulait ni de l'action de la police, ni de celle de la justice pour châtier son ennemi. Il ne voulait qu'une chose, c'était de tenir au bout d'une épée l'homme qui avait martyrisé sa mère.

—Le docteur Dréan ? demanda-t-il au concierge.

—Monsieur est à son cercle.... l'Impérial au coin de la rue Boissy-d'Anglas et de l'avenue Gabriel....

Au suisse du cercle, après s'être assuré que le docteur se trouvait réellement à l'Impérial, Raoul fit passer le premier nom venu.

On l'avait fait entrer dans une salle d'attente. Des membres du cercle entraient et sortaient. Le docteur Dréan se montra bientôt. Sur le seuil du petit salon il s'arrêta. Il voulut reculer. Raoul ne lui en laissa pas le temps. De sa main gantée il le souffleta par deux fois en criant d'une voix tonnante :

—Je me nomme Raoul Martray.... Vous êtes un misérable et un lâche !....

Nous retrouvons notre héros le surlendemain matin, au bois de Boulogne derrière les tribunes de Longchamps.

Il est rentré à l'hôtel de l'avenue de Villiers pour prévenir le marquis de ce qu'il vient de faire. Le sort en est jeté.... Malgré toutes les protestations de Jean Bouscat, il est entendu que Raoul se battra. C'est M. de Monthéant, et le vieux matelot qui seront ses témoins.

Il a été bien entendu que Milles Jane et Laura de Valverde ignoreront tout ce qui a trait à ce duel.

Raoul, Jean Bouscat, M. de Monthéant et le docteur Chaufreau, qui les accompagne, sont descendus du grand landeau du marquis. C'est dans cette même voiture, on s'en souvient, que s'est effectué l'enlèvement de la mère de Raoul. Quelques instants plus tard et un brougham arrive, le docteur Dréan et deux de ses amis en descendent. Jules Dréan est encore plus maigre, plus jaune que d'habitude, ses yeux sont encore plus enfoncés dans leur orbite.... Les lèvres serrés, toute la face contractée, il est effrayant à voir ainsi. L'arme choisie est l'épée. Le docteur l'a demandée. Il est l'offensé et garde le choix des armes. Au moment où les deux adversaires mettent habit bas, le docteur Chaufreau s'approche de Raoul et lui adresse quelques mots à l'oreille. Le front du jeune homme s'est éclairci, une lueur de joie intense a brillé dans ses yeux.

Le docteur Chaufreau lui a dit :

—Vous devez sortir victorieux de la lutte, Raoul, car un bonheur n'arrive jamais seul. Votre chère mère va mieux !....

C'est le marquis de Monthéant qui croise les épées et prononce le sacramental " allez, messieurs ", Raoul et Jules Dréan ont rompu pour revenir aussitôt dans la ligne de

armes. L'œil de Jules Dréar est devenu plus noir encore, un rictus de tigre coupe ses lèvres. . . . Si Raoul est fort à l'escrime, le docteur tire admirablement.

Mais, involontairement ses yeux se sont écartés de ceux de son adversaire. Il a reçu en pleine face le regard de Jean Bouscat.

Le vieux matelot est là, les bras croisés sur la poitrine, son cœur se brise en songeant que l'assassin qu'il a devant lui, va peut-être tuer dans un instant, son enfant bien-aimé. Et alors il a regardé l'assassin et sous le poids de ce rayon dont il ne peut soutenir l'intensité, Jules Dréan sent son assurance et sa force l'abandonner. Son jeu devient moins serré, ses parades sont hésitantes. Raoul le presse, l'attaque, le fait rompre. . . . Et sur un coupé dégage lancé à fond, Jules Dréan reçoit un coup d'épée dans la poitrine. La misérable lâcha son arme et tomba à la renverse en étouffant une malédiction. Le docteur Chauffreau s'était avancé. Quelque fût l'homme qui venait d'être blessé, il lui devait ses soins. Jules Dréan était demeuré étendu, une syncope l'avait pris. Le sang s'était arrêté et menaçait de l'étouffer. Le docteur Chauffreau, agenouillé à côté de lui, déchirait la chemise du blessé, et se préparait à débrider la plaie. . . . Il ne put retenir un cri de surprise et recula épouvanté. . . . La poitrine, le côté du docteur Dréan étaient dévorés par le plus horrible des ulcères.

—Mais! . . . murmura M. Chauffreau, je ne me trompe pas, c'est la lèpre de l'Amérique du Sud, cette maladie épouvantable que l'on nomme : le Pian.

Jules Dréan revenait à lui à cet instant. Un sourire infernal crispa ses lèvres.

—Vous ne vous trompez nullement, mon cher confrère. . . . Diagnostic excellent. . . . C'est bien le pian, effectivement. . . .

On n'a pas oublié qu'au moment où le docteur et Prospero faisaient passer Laura de Laverde par-dessus le mur du lazaret de San-Lorenzo, Jules Dréan, chancelant sur la crête du mur, avait fini par tomber dans l'intérieur du parc. Prospero lui avait indiqué une brèche à quelque distance. Il s'était mis à courir, n'avait point trouvé la brèche. était revenu sur ses pas ; bref il finissait par la découvrir et se préparait à se hisser en s'accrochant à des lianes pour la franchir, lorsqu'il avait poussé un cri de terreur. Deux mains, deux crampons le serraient par le cou à l'étouffer. C'était un lépreux qui venait de l'apercevoir et qui, tapi à la hauteur de la brèche derrière le trou d'un bananier, avait sauté sur lui. Le docteur Dréan, au prix d'un effort surhumain, s'était arraché de l'étreinte, envoyant rouler le lépreux à dix pas d'un formidable coup de pied dans le ventre. Puis il avait franchi la brèche, tremblant de frayeur, trempé d'une sueur d'angoisse. Il n'avait plus attaché d'importance à l'aventure, lorsqu'un matin, en s'éveillant, il fut tout à coup en proie à une effroyable terreur. Sur sa poitrine, au-dessus du sein droit il venait d'apercevoir une grande marque violacée. . . . tout à l'entour la peau se soulevait par écailles. C'était une plaie qui allait se former là, une plaie recouverte déjà de squames repoussants. Plus de doute, le lépreux, en lui passant les mains autour du cou, lui avait communiqué son épouvantable maladie.

Il était perdu! . . . Il le savait! . . . Mais avant de mourir il voulait se venger et remporter une dernière victoire. . . .

—Eh bien! docteur! demanda-t-il à M. Chauffreau, mon heure est-elle venue? J'ai perdu la partie. . . . je dois payer. . . . Je préfère d'ailleurs mourir d'un coup d'épée que dévoré vivant par cette lèpre. . . .

Le docteur Chauffreau avait débridé la plaie, le sang coulait librement et le blessé pouvait respirer plus à l'aise. . . . M. Chauffreau fit connaître son avis. La blessure était grave, sans doute, mais M. Dréan serait sur pied avant peu de temps. . . .

—Je serai donc obligé de me tuer, —dit-il entre ses dents, —car au train dont cela marche, j'en aurai au moins pour six à huit mois, peut-être un an. . . . Un an du supplice que j'endure! . . . Jamais de la vie! . . .

Raoul s'était revêtu. . . . Il avait vu la poitrine de Jules Dréan, l'aspect de cette lèpre l'avait épouvanté. Alors qu'il voulait se venger, se rendre justice lui-même, la Providence écrasait l'infâme sous le plus horrible des châtements.

On portait le blessé dans sa voiture.

—Avenue de Sablonville,—dit-il à ses témoins,—et il ajouta à mi-voix :—c'est bien le moins que mes chers amis jouissent désormais de ma présence et se chargent de me soigner.

C'est dans le petit salon où nous avons vu Henriette de Bancourt s'entretenir avec le docteur Dréan que celui-ci a voulu être déposé. . . . Il s'est fait dresser un lit dans cette pièce. Depuis que le sang a coulé, que le docteur Chauffreau, qui a suivi Jules Dréan à l'hôtel de Sablonville, a posé un appareil sur la blessure, le blessé est calme et respire librement, ses jours, répétons-le, ne sont pas immédiatement en danger. Il porte la mort en lui, mais c'est de la lèpre qu'il doit mourir.

Après du lit de Jules Dréan, se trouve Félix. Il est pâle, les yeux hagards, son visage décomposé et sans cesse et raillé par des contractions nerveuses. Henriette est assise de l'autre côté du lit, les sourcils enfoncés, l'œil fixe. . . . elle est en proie à une angoisse atroce.

Seule, au milieu de ces êtres souillés de crimes, Blanche est calme, fraîche, dans tout l'épanouissement de sa jeunesse et de sa grâce. Comment ce lys a-t-il pu pousser sur ce fumier ? La porte s'est brusquement ouverte, et à la fois un cri de terreur s'est échappé des lèvres de Félix, d'Henriette et de celles de Jules Dréan. Seule, Blanche a dit sur le ton de la plus vive surprise :

—Madame Martray !

C'est bien elle ! C'est bien la paralysée. . . . Dans la petite voiture, elle s'avance poussée par Jean Bouscat. Raoul est à côté d'elle. . . . Le marquis de Monthéant les accompagne.

—On nous attend, a dit Jean Bouscat au valet de chambre en lui glissant un double louis dans la main, et celui-ci a ouvert la porte qu'on lui désignait.

Blanche, en reconnaissant son sauveur, est devenue tour à tour plus blanche qu'une cire, plus rouge qu'une pivoine. Hélas ! la malheureuse enfant ne se doute pas qu'elle touche à l'heure la plus cruelle de sa vie. Pour elle, à cet instant maudit entre tous, va commencer une existence de malheur.

La petite voiture s'est arrêtée à trois pas du lit du blessé.

Félix a joint les mains. . . .

—Grâce ! Grâce. . . . répète-t-il d'une voix inconsciente.

Alors on voit les paupières de la pauvre paralysée s'agiter à plusieurs reprises, les lèvres s'entr'ouvrent et c'est distinctement qu'elle prononce par deux fois :

—Assassins ! Assassins !

Un cri a répondu. . . . Félix Martray vient d'être subitement pris d'une attaque d'épilepsie. Il se tord, l'écume à la bouche en poussant des cris douloureux.

Et c'est Jean Bouscat qui élève la voix et qui, en quelques mots, devant la malheureuse Blanche, explique à celle-ci les crimes dont ils se sont rendus coupables. . . .

La pauvre enfant est tombée à genoux ! Elle est condamnée pour les fautes qu'elle n'a pas commises.

—Pardon ! pardon ! — murmure-t-elle, tandis que des sanglots l'étouffent.

Et elle baigne de ses larmes les mains de Mme Martray. . . . Elle n'ose plus lever les yeux sur Raoul, qui est perdu pour elle, sur Raoul qu'elle aime de tout son cœur. . . .

Quelques instants plus tard, Mme Martray, sous la garde de Jean Bouscat, quitta l'hôtel de l'avenue de Sablonville où, pendant des années, elle avait été martyrisée. Son fils et M. Monthéant la suivaient. Le soir même Blanche le quittait également pour toujours. La jeune fille se réfugiait aux Carmélites de la rue de Sèvres.

Mme Martray n'a jamais recouvré complètement ses forces, mais elle parle, elle cause elle entend, elle voit. . . . Elle peut même faire quelque pas, s'appuyant sur une canne, et sur les bras toujours solides de Jean Bouscat.

Le docteur Jules Dréan a voulu se tuer, après avoir promptement guéri du coup d'épée que lui avait administré Raoul. Il a voulu se faire sauter la cervelle. . . . Il s'est manqué. . . . Il s'est seulement défiguré. . . . Il a été jusqu'à son dernier jour. . . . il y a quel-

ques mois à peine, un objet d'horreur pour tous ceux qui l'ont approché.... Félix Martray est aux Incurables, fou, épileptique, avec des instants lucides, plus douloureux encore que les crises les plus cruelles.

Toute la fortune de Mme Martray lui est revenue ainsi qu'à son fils....

Celle qui a été la belle Henriette est morte misérablement.

Raoul et Laura se sont mariés. Raoul a eu pour témoins le marquis de Monthéant et Jean Bouscat....

En ajoutant " Raoul et Laura sont heureux," n'est-ce pas la conclusion la meilleure de toutes les histoires d'amour !....

FIN

LA COMPAGNIE DES VINS DE BORDEAUX, (Bordeaux Claret Co.) établie à Montréal en vue du traité français, offre les meilleurs vins à \$3.00 et \$4.00 par caisse de 12 grandes bouteilles, aussi bon que n'importe quels vins à \$6.00 et \$8.00 vendus sur leurs étiquettes. Adressez : la Compagnie des vins de Bordeaux-Bordeaux Claret Co.) 30 Rue Hopital, Montréal.

POUR PARAÎTRE LE 1^{er} AOÛT 1895

La Charmeuse

PAR

JEAN RAYNAL

Charmant récit d'une substitution. Un brasseur d'affaires reçoit d'un vieillard très riche la mission de retrouver sa petite-fille, dont les traces ont été perdues à la suite d'un trouble de famille. Cet homme cherche et trouve une complice dans la personne d'une jeune fille jolie et intelligente ; il la présente au grand-père comme étant la véritable héritière. Elle est reçue sans défiance. Survient la vraie petite-fille, qui par ses vertus et sa modestie attire la sympathie des lecteurs. La manière dont le récit se déroule et dont la vérité se fait jour est tellement naturelle que le lecteur croit y assister.

Ce volume sera envoyé franco à toute personne qui en fera la demande accompagnée de 10 cts en argent ou en timbres poste. Adressez :

LEPROHON & LEPROHON,

EDITEURS

25 Rue St-Gabriel, Montréal, Can.

DEMANDEZ NOTRE CATALOGUE

Envoyé gratis sur demande.

AVIS.

Lisez ceci attentivement !

Avantage exceptionnel à tous nos lecteurs qui ne sont pas encore abonnés à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, ou à ceux qui étant abonnés, désirent continuer leur abonnement pour une autre année, nous faisons l'offre qui suit :

L'abonnement à LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE, publication mensuelle, est de \$1.25 par an ; mais à tous ceux qui nous retourneront ce Coupon accompagné d'une piastre (\$1), nous leur adresserons "La Bonne Littérature Française" pour 1 an (12 magnifiques romans c'est-à-dire un roman par mois), tous frais payés.

Toute personne qui s'abonnera comme il est dit ci-dessus, recevra comme prime un des livres suivants :

"**LA MAYEUX**," par X. DE MONTEPIN, grand roman dramatique de 436 pages, grand format, double colonne, contenant 52320 lignes de matière à lire.

"**LA MALÉDICTION D'UN PÈRE**," par EMILE RICHEBOURG, 400 pages, grand format, simple colonne, contenant 20800 lignes de matière à lire.

"**AMOUR ET HAINE**" ou le "**DRAME DE BICÈTRE**," grand roman à sensation, paru en volume pour la première fois en 1894 ; grand format, simple colonne, contenant 21360 lignes de matière à lire.

"**L'ENFANT MYSTÉRIEUX**," (2 magnifiques volumes), roman canadien émouvant, par Dr. V. Eugène Dick.

"**VENGEANCE FATALE**," grand roman canadien émouvant par L. C. W. Dorion.

"**VIES BRISÉES**," par Jules Mary, grand roman émouvant double colonne, 266 pages, 28,196 lignes de matière à lire.

COUPON.

MM. LÉPROHON & LÉPROHON,
25, rue St-Gabriel, Montréal.

Messieurs,

Je, soussigné, déclare m'abonner à "LA BONNE LITTÉRATURE FRANÇAISE" pour un an, à dater du numéro du mois de 189 . Je vous envoie ci-inclus la somme d'une piastre. Comme prime veuillez m'envoyer comme il est offert ci-dessus.

Nom.....

Rue et numéro.....

Ville.....

N.B.—Ecrivez votre nom et adresse aussi lisiblement que possible.

Coupez cette feuille en suivant le pointillé.

OUVRAGES A PRIX REDUITS

Des meilleurs écrivains de nos jours.

Volumes de \$1.00 à \$2.50 réduits aux prix suivants dans un nouveau format :

"La Malédiction d'un père," par Emile Richebourg.....	35c. valant \$1.50
"Maudite," par Emile Richebourg, nouvelle édition illustrée.....	50c. " 2.50
"Le Médecin des Pauvres," par X. de Montepin.....	50c. " 1.50
"La Meyeux," par X. de Montepin.....	40c. " 3.00
"L'Homme de la Nuit," par Jules de Gastyne, grand roman dramatique.....	25c. " 1.75
"Les Batailles de la Vie ou le Docteur Rameau," par Geo. Ohnet.....	15c. " 1.00
"Le Drame de Bicêtre" c. Amour et Haine.....	25c. " 2.50
"Fleur des Neiges," grand roman à sensation, par Paul d'Aigrenont.....	50c. " 3.00
"L'enfant perdu et retrouvé ou Pierre Cholet," par l'Abbé Proulx.....	35
"Corinne ou l'Italie," par Madame de Staël.....	70
"François de Bienville," scène de la vie canadienne au 17e siècle, par Joseph Marmette, 1 fort vol. in-12.....	50
"Le Pèlerin de St Anne," par P. Lemay.....	50
"Albert ou l'Orphelin catholique," par O. Thomas auteur de "Gustave".....	50
"Le Manoir de Villeraï," roman canadien, par Mme Leprohon, 1 vol. in-12.....	30
"Armand Durand ou La Promesse Accomplie," par Mme Leprohon.....	30
"Le Chemin des Larmes,".....	25c., par poste 30
"La Forêt de Bondy," Magnifique volume illustré.....	25
"Le Siège de la Rochelle," par Madame Genlis.....	25
"Echappé de la Potence," Mémoires de Félix Poutré, prisonnier d'état en 1838.....	25
"Nouvelle Cuisinière Canadienne," contenant tout ce qui est nécessaire de savoir dans un ménage.....	50 cts. Par poste 55
"Gabrielle," par Emile Richebourg.....	25 c., par poste 30
"Le Serment du Corsaire," par R. de Navery.....	15
"Une Erreur Fatale," par R. de Navery.....	15
"Un mariage pour l'autre Monde," par M. Maryan.....	15
"Prima Vera," par M. Maryan.....	10
"Les Diables Rouges," par Chs des Lys.....	10
"Le Chien d'Or," par P. Lemay, 2 vols.....	50
"Charge d'Amé," par Jeanne Mairet, auteur d'une Folie, un beau volume de 168 p.....	15
"Mille et une Nuits,".....	50
"Secrétaire Universel,".....	25
"Vies brisées," par J. Mary, auteur de "Cœur de Femme" "Blessée au cœur," "La fée printemps," etc.....	35c., par poste 40
"Vengeance Fatale" roman canadien par L. C. W. Dorion.....	25
"L'Enfant Mystérieux" 2 vols, par Eug. Dick.....	50
"La Maçonnerie canadienne-française dans la Province de Québec en 1883 par Jean d'Erbrée.....	15
"Le Secrétaire Canadien, Lettres pour toutes les circonstances de la vie; lettres d'amour, de félicitations, de condoléances, du jour de l'an, d'invitations, etc.....	25
"La seule et vraie Clef des Songes".....	6
"La Clef des Songes".....	12
LE VÉRITABLE GUIDE DES JEUNES AMOUREUX , nouveau recueil de lettres, déclarations d'amour, compliments, aveux, reproches, ruptures, raccommodements, demande en mariage, etc.....	10
MIGNON , libretto de l'Opéra Comique en 3 actes, par Michel Carré et Jules Barbier.....	15
LE CHATEAU DE BEAUMANOIR , roman canadien par Edmond Rousseau.....	50
"L'Enfant du Forçat," par Louis Létang. Grand drame de la vie réelle en trois parties contenant 24,530 lignes de matière à lire.....	50
LE CATACLYSME DE LA RIVIERE SAINTE-ANNE , brochure ornée de cinq grandes gravures explicatives et contient la substance du rapport de Mgr Laflamme au gouvernement.....	10
ORIGINAUX ET DÉTRAQUÉS .—Douze types Québécois par Louis Fréchette... ..	50
L'USURPATEUR , grand drame de la vie réelle en trois volumes, contenant 49,140 lignes de matière à lire.....	50

SOMMAIRE DE L'USURPATEUR :

1ÈRE PARTIE. — Un naufrage. — La Belle affaire. — M. Slott. — L'oubliette. — Heur et Malheur. — L'Histoire d'une trahison.

2ÈME PARTIE. — L'Officier Bleu. — L'Histoire d'une trahison. — Désespérants souvenirs. — Le coup de revolver. — Victimes d'Amour. — Une fête de fous. — Un sauvetage improvisé. — Une chasse en battue. — Une double intrigue. — Bataille perdue.

3ÈME PARTIE. — Mea. — La Malédiction. — Vengeance à froid. — Haut les cœurs. — Morte et vivante. — La vengeance de Rurick.

Tous ces ouvrages seront expédiés *Franco*, sur réception du prix en timbres-poste ou en argent.

ADRESSEZ :

L^e ROHON & L PROHON,

EDITEURS

25 Rue St-Gabriel. Montréal, Can.

N.B. — Nous acceptons l'argent et les timbres américains.

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL LITTÉRAIRE ET ARTISTIQUE

Le seul qui publie chaque semaine des portraits de nos contemporains et des choses du pays et de l'étranger. En outre de ses attraits journalistiques, il offre à ses lecteurs comme avantages exceptionnels des primes mensuelles dont voici la liste attrayante :

1ère Prime.....	\$50
2ème do	25
3ème do	15
4ème do	10
5ème do	5
6ème do	4
7ème do	3
8ème do	2
86 primes à \$1.00	86

94 primes \$200

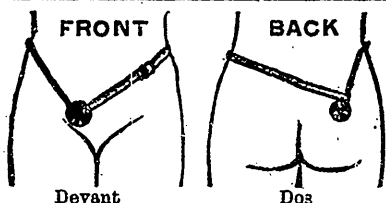
Le tirage se fait chaque mois dans une salle publique par trois personnes choisies dans l'assemblée. ABONNEMENT : Un an \$3 ; Six mois, \$1.50 ; Quatre mois, \$1.

BERTHAUME & SABOURIN

PROPRIÉTAIRES

PLACE JACQUES-CARTIER,

MONTREAL.



Le Bandage **SILVER** tient l'hernie en place et c'est un appareil léger, propre et aisé à porter. C'est le plus parfait connu. Un spécialiste est toujours présent.

Montreal Silver Truss Co

BUREAU : 180 RUE ST-JACQUES

Chambre 6

Prendre l'ascenseur.

1ère étage

AVIS

ON se charge, à la librairie LÉPROHON & LÉPROHON de l'importation sur demande de tous les bons ouvrages publiés en France, et à l'étranger, soit en librairie ou musique vocale et instrumentale. Le délai nécessaire pour l'importation des ordres d'Europe, est en moyenne de deux mois à deux mois et demi quand les volumes viennent dans nos caisses.

Nous pouvons aussi lorsqu'on le désire, faire venir les commandes par la poste, ce qui prend environ un mois ; les frais de port, dans ce cas, sont ajoutés au prix ordinaire du livre.

Nos prix, sauf quelques exceptions, sont à 30 cents le franc sur ceux des catalogues des éditeurs français. On répond, par retour de la malle, à toute demande de renseignements.

LÉPROHON & LÉPROHON,

Éditeurs :

De la Bonne Littérature Française

25 RUE ST-GABRIEL, MONTREAL.

Dr J. G. A. GENDREAU,
CHIRURGIEN-DENTISTE

20 RUE ST-LAURENT, MONTREAL.

Extraction de dents sans douleur par l'électricité et par anesthésie. Dents posées avec ou sans palais d'après les procédés les plus nouveaux.

Heures de bureau de 9 a.m. à 6 p.m. Téléphone 2818.

DOMINION TOILET SUPPLY COY

AGENCE PRINCIPALE:

Dominion Steam Laundry: 623 rue St-Laurent
TELEPHONE BELL: 6184

Abonnez vous à cette maison de confiance. Necessaire de toilette avec horloge. Service 25c par semaine. Faites enregistrer votre abonnement sans retard.



**UN BIENFAIT POUR LE
BEAU SEXE**

Poitrine parfaite par les poudres orientales, les seules qui assurent en 3 mois et sans nuire à la santé.

SANTE ET BEAUTE

Une boîte avec notice. \$1.
6 boîtes pour £5.00.

En vente dans toutes les pharmacies de 1ere classe.
Dépôt général pour la Puisseance: L.A. Bernard, 1382 Ste Catherine, Montréal. Tél. Bell, 6513

EDMOND HARDY

Editeur et Importateur de

Musique et d'instruments. Fournisseur des pensionnats et maisons d'éducation catholiques. Agent pour la célèbre maison d'instruments, de fanfares et d'harmonie de C. Mahillon, de BRUXELLES. Violons, Mandolines, Guitares, etc.

Cordes pour tous les instruments.

No. 210 RUE ST-LAURENT,

Tel. Bell 2466.

MONTREAL.

BURNETT'S CITY EXPRESS.—For the removal of Furniture, Pianos, Baggage, etc. Safes Hoisted and Lowered to and from all parts of the City. Large Vehicles constantly on hand for Pleasure Parties.

Terms Moderate.

Office 339 St James Street

Telephone 2636.

Montreal.

DENTISTE

M. HORACE PEPIN, Dentiste, No. 162 rue Saint-Laurent. Satisfaction complete pour tout ce qui concerne l'au. dentaire, les dents posées sur racines avec ou sans palais. Obturation en or, argent, dentine etc. Administration du gaz. Extraction sans douleur.

N. LEVEILLEE,

**MARGHAND
TAILLEUR**

Employé pendant 18 ans à la maison L. C. DeTonnancourt

No. 138 1/2 Rue St-Laurent, Montréal.



Toujours en magasin un grand assortiment de Draps, Casimirs, Tweeds de première qualité et de Patrons les plus nouveaux.

La Canada Piano Co.,

Marchands de Pianos, Orgues et Machines à Coudre des meilleures manufactures Canadiennes et Américaines

Vendus pour du comptant ou avec des conditions les plus faciles.

Venez examiner notre assortiment avant d'acheter ailleurs.

Seuls agents des célèbres Pianos

GOLDSMITH, New-York.

THE WAGNER PIANO, Ontario.

FOISY, Montréal.

REÇU LE

Chaque piano est garanti pour dix ans. Nos prix sont les plus bas.

A. HUBERTEAU & THOS. L. G. FOISY, Jr.
PROPRIETAIRES

BIBLIOTHEQUE NATIONALE
1636 RUE ST-STEPHANE

623 RUE STE CATHERINE, MONTRÉAL

P. S.—Une visite est sollicitée.